

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

Victor MICHEL

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

Lettres
de Sophie de La Roche
à C.-M. WIELAND

Précédées d'une étude sur Sophie La Roche

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

NANCY-PARIS-STRASBOURG



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Lettres
de Sophie de La Roche
à C.-M. WIELAND

Précédées d'une étude sur Sophie La Roche

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

Victor MICHEL

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

Lettres
de Sophie de La Roche
à C.=M. WIELAND

Précédées d'une étude sur Sophie La Roche

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG



Sophie La Roche

A l'appui de son dernier voyage : les Soirées de Mélusine, dont il assumait l'édition (1), Wieland demanda à Sophie La Roche une esquisse biographique ; à défaut du roman de sa vie, qui n'eût pas manqué d'intérêt, cette « histoire de son âme » montrerait comment Sophie en était arrivée à la « forme spirituelle », dans laquelle s'est exprimée sa personnalité ; elle dirait comment, « sans avoir songé à rivaliser avec les femmes célèbres, les La Fayette, Sévigné, Lambert, Graffigny, l'auteur s'était fait, au cours de la seconde partie de sa vie, un des écrivains les plus productifs de son sexe. Au développement de l'esprit de sa cousine, Wieland ne pouvait-il se flatter d'avoir le plus contribué ? (2) Il lui fallut pourtant reconnaître, après plus d'un demi-siècle de communion d'idées et de sentiments, qu'il en était encore à découvrir des recoins ignorés dans la conscience de son ancienne fiancée (3).

C'est bien que son influence, comme il avait pu le constater après la publication de Sophie Sternheim, avait été moins profonde qu'il aurait pu croire. Il avait dû en prendre son parti, quand Sophie s'était détachée de lui, pour se lier avec Jacobi et Gœthe. Peu à peu, ils étaient devenus presque étrangers l'un à l'autre (4). « Vous vous êtes tournée de plus en plus vers le dehors, alors que je me suis replié de plus en plus sur moi-même — nos conceptions sur mille choses, notre manière de penser et d'agir, notre goût, bref notre façon d'être est devenue si différente, sans que vous le remarquiez peut-être autant que moi-même, si bien que nous nous sommes nécessairement éloignés l'un de l'autre, plus que nous ne l'aurions cru possible il y a quarante ans. »

A la vérité, c'est la femme de lettres qui lui avait échappé, et

(1) *Melusinens Sommerabende*, préface. Cf. HORN, *Wielands Briefe an Sophie von La Roche*, p. 337s.

(2) Cf. *Les déclarations de Sophie La Roche : Melusinens Sommerabende*, p. LV s.; *Schattenrisse abgeschiedener Stunden...*, p. 42 s.; *Tagebuch einer Reise durch die Schweiz*.

(3) HORN, p. 343.

(4) HORN, p. 305.

non pas Sophie elle-même, son amie de toujours. Ce n'était pas seulement les souvenirs de leur rencontre, dans l'enchantement printanier de cette année 1750, qui avait décidé de leur vocation littéraire ; ils étaient associés surtout par la communauté du sang, par l'affinité morale de leur nature. Ainsi qu'ils l'avaient senti confusément au moment où leurs existences se séparaient, ils s'appartenaient par un accord, qui n'avait rien à craindre du sort, et qui, effectivement, résista aux malentendus et aux froissements, comme à l'épreuve du temps. Si grande que fût jamais la distance des esprits, ils se retrouvaient dans leur vérité profonde, dès qu'ils se regardaient vivre. Si, pour devenir écrivains, ils avaient dû renoncer l'un à l'autre (1), ils pouvaient se demander s'ils n'avaient pas trop sacrifié aux lauriers littéraires. Mais leur être profond n'était pas passé dans leurs livres. Se souvenant d'une chanson, qui était sur ses lèvres en 1750 :

« Dass ich so bin, bin ich so froh
Liebe Leut', ich bin nun so! »

Wieland lui écrivait, en 1806 : « Vous avez tout lieu, ma chère Sophie, de vous appliquer ce refrain : tant pis pour ceux qui, vous connaissant, vous voudraient autrement que vous êtes, et auraient à critiquer la plus aimable des créatures de Dieu, que son esprit ailé et son cœur d'ange, s'ils ne la transportent pas dans l'éther, soulèvent pourtant au-dessus du sol (2). »

Le jeune Gœthe n'avait pas été moins frappé de sa singularité, de ce qu'il y avait en elle de flottant et d'insaisissable (3). Il ne savait comment définir cette égalité d'humeur, cette limpidité morale que n'atteignait pas la fortune changeante, que ne troublaient pas, dans une existence de plus en plus ouverte, ni les contrariétés, ni les succès. « Alors qu'elle participait à tout, rien n'agissait sur elle. » « Les taquineries de son mari, l'enthousiasme de ses amis, la caresse de ses enfants, elle prenait tout, ajoute-t-il, avec la même

(1) HORN, p. 332 s. *Ausgewählte Briefe von C. M. Wieland*. Zürich 1815, (A. Br.) III, p. 390; « Wir hätten gar nicht getaugt mit einander, geschweige als Mann und Frau zu leben, und sahen dies beide sehr gut ein, nachdem der erste Schmerz unsrer Trennung vorüber war. In allen meinen Liebesaventüren war viel Illusion, und reine Glückseligkeit kenne ich erst seit dem 21. October 1765, als der Epoche meiner Verheirathung. Alles diess ist nicht französisch, und wird vermuthlich mit Behutsamkeit und so kurz als möglich gesagt werden müssen, wenn es in den Augen der Pariser mich nicht lächerlich machen soll. Wiewohl es freilich auch noch unter ihnen Leute gibt, die einen Sinn für Wahrheit, Natur und Honneteté haben. »

(2) HORN, p. 348.

(3) *Dichtung u. Wahrheit*, III, B. 13 (Jub. Ausg. 24, p. 137).

placidité, si bien qu'elle restait elle-même, sans que rien de bien et de mal ne l'affectât... » C'est ainsi qu'elle put se ménager son indépendance jusqu'à un âge très avancé. A ce détachement, s'ajoutait un charme, que Goëthe ne saura comment définir, qui tenait moins à l'esprit qu'à un certain ton, à une certaine idéalité et qui semblait la soustraire aux vulgarités, l'élever au-dessus de l'existence.

Wieland n'est pas seul à l'avoir éprouvé. Fr. H. Jacobi attribuait, de son côté, à Sophie La Roche sa « révolution idéaliste », et la tenait pour son « bon ange ». « Que m'importerait Sophie La Roche elle-même, si mon âme avait été formée à son image? En vous contemplant, mon cœur se purifie toujours davantage (1) ». Si pour Merck, le critique de Darmstadt, elle était également un « idéal d'âme féminine » (2), c'est peut-être, pensait-il, qu'elle savait se parer de tous les mérites, révéler les valeurs, obliger qui l'approchait à lui livrer le meilleur de soi-même (3). Avec sa réceptivité féminine, elle se laissa porter par les courants intellectuels du siècle, effleurant à peine les aspérités du réel. Elle put dispenser ainsi les « fruits d'un esprit intimement confondu avec son cœur » (4), agir sur la culture de l'Allemagne, sans se trouver jamais de niveau avec son entourage, ni s'abandonner à sa sensibilité naturelle, devenir un modèle plus qu'une éducatrice. N'avait-elle pas dû s'effacer, autant qu'elle pouvait le faire sans se perdre, dans le rôle qu'elle était appelée à jouer dans le monde?

Un rôle auquel ne la destinait ni la naissance, ni l'éducation (5). De tradition bourgeoise, malgré le titre porté dans la famille paternelle, elle était faite, comme il semblait, pour l'existence ordonnée, claire et soumise de la petite ville, à l'exemple de sa mère, une Scheidlin de Memmingen, de qui elle tenait, avec ses qualités domes-

(1) F. H. Jacobis *auserlesener Briefwechsel*, hgg. ROTH, L, p. 141 : « Ihre Bekanntschaft hat eine zu grosse Veränderung ein meiner Denkkungsart hervorgebracht, als dass ich der Fritz Jacobi, zu dem Sie grösstentheils mich gemacht haben, bleiben können, und Sie nicht lieben sollte. » — *Ibid.*, p. 147 : « Kann ich Ihnen heute etwas Schöneres, etwas Besseres sagen, als wenn ich Ihnen erkläre, dass meine Gesinnungen, meine Empfindungen gegen Sie so beschaffen sind, dass ich mir nichts Köstlicheres zu wünschen wüsste, als — nicht einmal wirklich so geliebt zu sein — sondern in meinem Leben nur einmal so geliebt gewesen zu seyn, wie ich Sie liebe. Und wissen Sie, warum mir dieses die beste, höchste aller Glückseligkeiten zu sein scheint? — Weil ich mir das Geschöpf, das mich so liebte, unter keinem andern als Sophiens Bilde vorzustellen im Stande bin und ich diesen Engel in meiner eigenen Seele haben möchte. Was ginge selbst Sophie La Roche mich an, wenn meine Seele früher auf diese Art vollendet worden wäre! — In Ihrem Anschauen, meine Freundin, reiniget sich mein Herz je mehr und mehr. Kein trügerischer, eckelschwangerer Genuss soll es forthin von seinem Ziele entfernen; in wahren Ahnungen inniger Vereinigung soll es harren, bis es Leben erwerbe und gebe.

(2) Cité par MILCH, Sophie La Roche, p. 218.

(3) *Briefe von und an J. H. Merck*, hgg. von K. WAGNER, 1838 (cf. Milch, p. 214.)

(4) *Auswahl denkwürdiger Briefe von C. M. Wieland*, hgg. Ludwig WIELAND, II, p. 93.

(5) Elle naquit à Kaufbeuren, le 6 décembre 1731.

tiques, son penchant à la simplicité, et à une honnête décence, de même que sa religiosité sans contrainte, où il y avait plus d'abandon que de scrupuleux devoir. A sa condition de fille aînée, elle dut cependant de recevoir une instruction plus poussée qu'il n'était alors d'usage, soit que son père, le médecin Georg-Friedrich Gutermann, désirât l'associer de bonne heure à ses travaux, ou qu'il voulût se prévaloir de son intelligence précoce. Par lui, elle apprit le respect des livres, la dignité du savoir, l'importance de la recherche, passant des heures dans sa bibliothèque à mettre de l'ordre sur les rayons, après les conférences hebdomadaires auxquelles elle assistait, une fois le docteur installé à Augsbourg en qualité de doyen de la Faculté de Médecine (1).

Entre le savant qui avait vu le monde, qui avait formé son esprit à la fois à la discipline piétiste de Halle, et aux études positives dans les universités de Lyon et de Leyde, et la bonne ménagère, qui ne négligeait pas les talents d'agrément, lui faisait donner une teinture mondaine à cause de la petite cour épiscopale, Sophie se développa vite en une jeune fille éveillée, attentive et sentimentale, lisant le Vrai Christianisme d'Arndt, mais aussi le Plaisir terrestre en Dieu de Brockes, les grimoires pédants de son parrain Brucker, mais aussi Fénelon, Fontenelle, le Spectateur. Elle parlait mieux le français que l'allemand, prenait déjà une pointe de préciosité, que va accentuer le commerce de Bianconi.

Si, comme le confirme Wieland, elle s'est interdit, après la rupture de ses fiançailles, de faire état des connaissances et des avantages que lui procura ce jeune médecin de la cour, elle ne put abolir les effets de cette liaison sur sa formation morale. Qu'elle renoncât à se servir de l'italien et à chanter, elle avait subi l'attrait du Sud, le prestige d'un monde brillant, dont il lui restera la nostalgie. En elle s'était éveillée, à la faveur d'un amour romanesque, qui s'était heurté et brisé à l'intransigeance luthérienne, une disposition esthétique, qui s'affirma dans la résignation. Déçue par la vie, il lui resta le rêve. A dix-huit ans, elle se trouvait privée de sa mère, arrachée brutalement à sa perspective de bonheur. Elle s'était inclinée, mais son esprit déserta dans l'irréel. Ne pouvant se faire catholique pour entrer au couvent, elle chercha refuge chez son grand-père à Biberach (2); celui-ci venant aussi à lui manquer,

(1) En 1743. Cf. ASSING, Sophie v. La Roche, p. 14.

(2) LUTZ, Beiträge zur Gesch. d. ehemaligen Reichstadt Biberach 1876, p. 388. Les Gutermann étaient originaires de Biberach. Cf. Ofterdinger, Chr. M. Wielands Leben..., p. 41.

elle fut recueillie par le pasteur Wieland, un cousin, sur lequel le père Gutermann comptait pour redresser la foi de sa fille. C'est alors qu'elle trouva Chr. Martin, revenant d'Erfurt.

Comment agit, sur l'imagination de l'étudiant de dix-sept ans, le charme endeuillé et désenchanté de sa belle cousine, à défaut de ses déclarations, son œuvre en témoignerait assez (1). Pour cet esprit spéculatif, elle fut un idéal moral, dont il reçut une empreinte décisive (2). Quant à elle, l'hommage de cet adolescent enthousiaste, en faisant diversion à ses regrets, lui permit d'échapper à l'autorité paternelle, et d'éviter un mariage de fortune. Ayant renoncé au monde, elle se prêta à l'illusion intellectuelle. Sans prendre garde aux obstacles matériels, ni à la figure ingrate du petit clerc, elle le suivit dans ses projets littéraires. Elle apprit de lui à formuler sa rêverie, ou plutôt à la transporter dans les pensées et les sentiments de ses livres. A défaut d'enthousiasme, elle se complut aux belles fictions, aux abstractions morales. Elle s'enchantait avec son fiancé de Young, de Richardson, de Klopstock. Elle lui personnfia la Vertu.

Si elle inspira ses premiers ouvrages, elle se prépara également à la vie modeste et confinée d'un homme de lettres, ou d'un universitaire. Après le naufrage des ambitions mondaines, la participation à une œuvre intellectuelle lui apparut comme une grâce du destin. Repoussée du foyer paternel par le remariage du docteur, qui désavouait ce projet chimérique, Sophie attendit, dans le presbytère de Biberach que l'étudiant, parti à Tübingen, se fît une situation. Sagement, elle se pliait à la règle sévère de la maison, se conformait à la piété exacte et à l'économie serrée de ses futurs beaux-parents, sans pouvoir cependant éviter la défiance que lui valait son infortune. Au pasteur, elle était trop profane; et trop demoiselle, trop délicate au gré de la bonne ménagère. Contre l'humiliation de cette situation dépendante, elle n'était défendue que par le prestige de sa culture et l'ascendant qu'elle avait pris sur son fiancé.

Leur séparation l'incita à écrire. Ne pouvant lui confier d'elle-même que ce qu'elle imaginait pour l'avenir, moins son vœu de bonheur, que des propos de raison, elle lui fut une conseillère et

(1) HORN, p. 331. Déjà en 1760, W. lui écrivait : « Il me semble que je vous connais par quelque moyen plus immédiat que les ordinaires, par une sorte d'intuition, qui a presque toujours percé au travers des apparences. » (Hassencamp, *Neue Briefe Wielands vorzüglich an Sophie La Roche*, p. 7). Cf. Rüdterhoff, *Sophie La Roche und Wieland*, Programm, Hamburg, 1907.

(2) HORN, p. 333.

une initiatrice à la sagesse, une « Diotime ». Elle lui faisait part des réflexions développées par sa lecture non moins que par ses épreuves. A son instigation sans doute, elle rédigea l'histoire de sa jeunesse (1), s'exerçant déjà à romancer le vécu, à le transposer en considérations et en sentiments (2). Elle se donna dès lors une attitude littéraire, dont elle ne se départira plus. Aux yeux du petit pédant, elle témoignait d'une belle âme : elle lui promettait une femme savante, une Châtelet, une Bassi, ou une Gottsched. S'exprimant en français, elle empruntait à nos moralistes leurs modes de sentir et de connaître. Si elle ne réussit pas à versifier, elle chercha à avoir de l'esprit. Elle s'essaya dans le conte et la fable. Par contraste avec le jeune émule de Klopstock, elle faisait étalage de sagesse, de détachement autant qu'il apparaît dans la correspondance conservée de Wieland, ainsi que dans son appréciation d'un poème biblique de Bodmer (3).

Que Sophie eût en Wieland un guide littéraire et un modèle, on peut l'admettre par la part qu'elle a eue à sa production de Tübingen. Elle le suivait avec admiration, sans s'abuser sur les difficultés de réaliser leur union. De cette intimité spirituelle se fût contenté peut-être son cœur meurtri, n'eût été le besoin, de plus en plus pressant, d'assurer son avenir.

Comme, avec le départ de Wieland pour Zurich, en l'automne 1752, les perspectives d'un établissement prochain s'évanouissaient, qu'elle se sentait de moins en moins soutenue contre la méfiance de sa future belle-mère, et contre l'opposition des siens à ce mariage, Sophie se résigna, avec le courage tranquille de sa nature docile, à la rupture inévitable. N'avait-elle pas mesuré, en ces trois années d'attente, l'instabilité et la faiblesse de caractère de son cousin ? Ses protestations et ses promesses ne la trompaient pas sur l'éloignement de son esprit sous un autre climat moral. Sophie rentra donc à Augsbourg, après de pénibles différends avec la femme du pasteur (4). Ayant dénoncé ses fiançailles, elle épousa, le 27 décembre 1753, l'intendant du comte de Stadion, Georg-Michel de La Roche.

Une décision presque imposée par les circonstances, mais à

(1) HORN, p. 19.

(2) *Ibid.* : « Die schönen und geistreichen Betrachtungen und Anmerkungen, welche Sie so artig anzubringen wissen, werden diesem Aufsatz eine grosse Zierde geben. »

(3) Euphoriou, XIII (1906), p. 468 ss. Il s'agit d'une scène de l'histoire versifiée de Jacob et Joseph, sur laquelle Bodmer désirait connaître le sentiment de la Meta de Klopstock, et de la Doris de Wieland.

(4) SEUFFERT, Neue Züricher Zeitung, 1883, n° 266. Une lettre de la mère de Wieland se trouve à Zurich, dans les archives de Bodmer.

laquelle sa raison pouvait souscrire : *Ma confiance en votre caractère, lui avait-elle déclaré, ne repose pas sur les belles et spirituelles déclarations que vous me faites, mais sur la gratitude et l'affection que vous vouent les sujets du comte* » (1). En son mari, elle aura, sinon le compagnon rêvé, du moins le tuteur qu'il fallait à sa nature flexible. La susceptibilité protestante du médecin avait plié cette fois devant la personnalité de ce catholique, de qui la naissance prêtait d'ailleurs à objection. Si, comme des témoignages le donnent à penser, il était le fils, non pas du chirurgien sexagénaire de Tauberbischofsheim, Johann Adam Frank, mais bien du comte de Stadion, qui l'a élevé, et lui a donné le nom qu'un titre de noblesse a confirmé en 1776, il était de vieille souche souabe, et le descendant d'une famille huguenote d'origine messine, à demi-français par conséquent, et par le sang et par son éducation, qui s'était faite en partie à Nancy et Lunéville.

A cet enfant, mieux doué que le fils qu'il eut de sa femme, une baronne de Sikkingen, le comte s'était attaché avec prédilection. Il ne fit pas de lui seulement, s'il faut en croire la légende rapportée par Gœthe et Bettina (2), son secrétaire particulier pour sa correspondance galante, mais aussi son confident et son disciple. Il lui transmit la tournure voltairienne de son esprit, son sens politique, ses goûts, le rompit aux affaires, l'initia à la diplomatie et à l'administration. La Roche accompagnait le comte dans ses déplacements officiels, à Francfort, pour le couronnement de l'empereur Charles VII, à Londres, dans une ambassade à la cour de Georges II, à Mayence enfin, lorsque Stadion prit la direction du gouvernement électoral. Il y fut associé à ses démêlés avec les jésuites et les moines, à ses réformes dans l'enseignement et la justice, à ses entreprises économiques.

A trente-trois ans, quand il épousa Sophie Gutermann, c'était un homme de raison désabusée, et de caractère arrêté, fait aux responsabilités, alors qu'il gérait depuis dix ans les domaines du comte, entraîné aux négociations de chancellerie et aux intrigues de cabinet, souple et honnête, avisé et sceptique, habitué à s'effacer devant le grand seigneur qui le soutenait en marge de sa famille, et à composer avec les préjugés et les prétentions. Tenu à distance par le monde, il était tout à ses devoirs, gardant d'ailleurs l'indépen-

(1) R. ASMUS, *G. M. de La Roche*, p. 25.

(2) *Dichtung und Wahrheit*, III, B. 13, (Jub. 24, p. 135 ss.); BETTINA, *die Gûnderode*; *Raimers Historisches Taschenbuch*, X.

dance d'une conscience émancipée, accordée au rationalisme humanitaire de l'Encyclopédie. A la mort du comte, il songera à se retirer en Suisse. De tempérament froid et de sens pratique, il réglait sa vie comme il exerçait ses fonctions, ponctuel et méthodique. Il saura sourire des engouements de sa femme, lui passer sa sentimentalité et son ambition littéraire, mais il tiendra la main au train de sa maison.

Après le charme de Bianconi et la dévotion de Wieland, le sentiment lucide et mesuré de son mari devait décevoir l'imagination romanesque de la jeune femme. On devine qu'elle ne s'est pas pliée sans peine à ses obligations domestiques, aux exigences de la société, à la contrainte que lui imposait son séjour chez Stadion.

Dans ce château élégant, fréquenté par la haute société, elle ne s'appartenait pas. Sans être ni maîtresse de maison, ni grande dame, elle avait, comme La Roche, à contribuer à l'entretien de la table et aux divertissements de ses hôtes. Il lui fallait se mettre dans le ton de la compagnie, jouer de l'ironie et de l'équivoque, affecter des airs de coquetterie et de frivolité. Elle se laissa former à cette politesse de salon, à cet esprit mondain. Tous les matins, elle trouvait sur la table de son boudoir des publications, journaux ou livres dont elle avait à nourrir la conversation. Elle développa ainsi l'esprit livresque, auquel elle se trouvait préparée par Bianconi et par Wieland : après s'être mise à l'italien et au français, elle apprit encore l'anglais pour suivre l'engouement du jour ; elle fut spirituelle comme elle avait été sentimentale, docile aux indications qui lui étaient données, sensible aux hommages. Elle suppléa par l'intelligence aux avantages de la fortune et sacrifia autant qu'il fallait à la représentation.

Ce fut son existence jusqu'à l'installation à Warthausen, près de Biberach, où, en 1761, elle suivit le comte de Stadion dans sa disgrâce. A Wieland, revenu dans sa ville natale, elle allait montrer une « belle missois », qui avait « respiré un air de cour, pris une teinture de chicane, d'intrigue, de finesse » (1), qui s'était formée aux mœurs de la société et à la pensée de son mari, mais néanmoins désenchantée d'une existence qui ne comblait que les vanités de son esprit, sans lui donner le solide de la vie. Elle appréciait certes l'activité de La Roche, la maîtrise avec laquelle il conduisait les intérêts dont il avait la charge, la sûreté de son caractère ; mais elle devait se priver d'élever ses trois enfants, Maximiliane, Fritz

(1) Lettre à Wieland du 10 nov. 1760 (IV).

et Louise, pour ne pas manquer à ses attributions de dame de compagnie. Elle ne s'en trouvait pas moins déplacée dans ce milieu.

Quelques années avant de revenir dans son climat natal, elle avait déjà cherché à renouer avec Wieland ; sans son amitié, lui écrivait-elle, elle n'aurait plus qu'à se renfermer en elle-même, dans ses devoirs d'épouse et de mère... les autres n'étant rien pour elle (1). »

Sachant qu'elle allait le retrouver à Biberach, où il était revenu comme chancelier, elle accompagna sans regrets le comte de Stadion dans sa retraite au château de Warthausen. N'y serait-elle pas comme chez elle « de corps et d'esprit », à proximité de sa famille, et surtout à proximité de l'auteur déjà célèbre, de qui elle redeviendrait l'Egérie ? « Vous serez ma sœur, je serai votre frère, et le digne La Roche sera le troisième dans notre amitié » répondait Wieland (2), enchanté d'être introduit dans une société dont le prestige l'éblouissait. Ils avaient besoin l'un de l'autre, lui d'une initiatrice aux formes aristocratiques, elle d'un guide littéraire. « Je serai toujours sur tout ce que vous ferez, direz, écrirez et penserez. » Un retour de flamme chez son cousin n'était pas pour l'inquiéter (3).

Grâce à Wieland, la vie à Warthausen ne risquait pas de s'écouler dans une grise monotonie, entre un vieillard aigri et une jeune comtesse hautaine, la fille de Stadion, qui présidait à la maison. Si Sophie ne tira pas avantage de la faveur dans laquelle Wieland fut bientôt auprès de Stadion, elle partagea avec lui les ressources de la bibliothèque, lui communiquant les envois périodiques de l'abbé La Chaux, le correspondant parisien du comte, et les lettres de Julie Bondeli (4).

Elle-même s'était reprise, à son contact, de velléités littéraires. C'était façon d'exercer encore « un charme qui défie l'être, donne une nouvelle existence, inspire une nouvelle âme, fait jaillir des sources inconnues de sentiments », comme celui sous lequel elle tenait Kirchberger, un jeune Bernois, que Julie lui avait recommandé, « dans le doux égarement d'une âme pénétrée, fondue, extasiée » (5). A ce jeu de l'imagination, elle se dédommageait

(1) *Ibid.*, 18 juillet 1759 (II).

(2) HASSENCAMP : Neue Briefe Chr. Mart. Wielands an Sophie La Roche, p. 8.

(3) *Ibid.*, p. 10 s.

(4) SOPHIE LA ROCHE : Mein Schreibetisch II, donne des extraits de la correspondance de JULIE BONDELI.

(5) HORN, p. 56.

de la raison égale de son mari, « qui regardait comme une folie ce que nous appelons sentiment ». Ainsi se forma lentement l'idée d'un roman, dans lequel pourraient s'épancher, selon Julie, « une sensibilité trop vaste, trop étendue pour le bonheur, une idée de perfection qui se cherche partout, chez soi-même et dans les autres, et ne se trouve nulle part ; l'idée d'un destin idéal, où elle serait heureuse comme cela ne saurait être possible » (1).

Au vrai, la tentation d'évasion par la fiction se poursuivait depuis Mayence, d'où Sophie avait annoncé à Wieland des « fragments d'une histoire », commencée « dans une cruelle maladie qui a dérangé sa raison et ses idées sans déranger ses sentiments et ses inclinations » (2). Un an plus tard, elle lui communiquait des « cahiers », où Wieland trouvait « le caractère d'un esprit, non pas dérangé, mais emporté par le mouvement du cœur et par une énergie extraordinaire, et un peu fanatique », avec une « vertu naïve de simplicité, de candeur et de bonté », une vérité de sentiments et des idées morales qui lui semblaient « l'image la plus vraie et ingénue de son âme » (3). Dès lors, Wieland ne cessa de l'encourager. En 1764, il attendait avec impatience le journal d'un voyage qu'elle avait fait l'année précédente à la cour de Stuttgart, et qui a peut-être servi à Sophie Sternheim. Il lui corrigeait son allemand, encore très hésitant, redressait son style, l'engageait à cultiver, au commerce de Julie Bondeli, son talent épistolaire. Mais c'est surtout lorsque, à la suite d'une brouille avec La Roche et le comte de Stadion, il fut séparé d'elle par le départ de la petite cour de Warthausen à Bönnigheim, en 1767 et 1768, qu'apparaît dans la correspondance une participation plus étroite aux essais de sa cousine. A propos d'une Anecdote silésienne qu'elle lui envoie, et pour laquelle il donnerait, « tout ce qu'il a écrit depuis qu'il sait manier une plume », il félicite sa cousine « d'un art ou plutôt d'un instinct, d'un goût dont peu d'auteurs de son sexe seraient capables ». Ce n'est pas tant de sa tête, que de son cœur qu'elle aurait tiré son héroïne (4).

Cette anecdote était écrite en français, comme cette Gouvernante dont Wieland se souvenait « avec un plaisir infini », dans une lettre de 1768 (5), et qu'il « aimait autant que les vrais enfants »

(1) Mein Schreibetisch II, p. 333.

(2) Lettre à Wieland, 18 juillet 1761 (VII).

(3) HASSENCAMP, *o. c.*, p. 14 s.

(4) *Ibid.*, 144 s.; HORN, p. 86.

(5) HASSENCAMP, *o. c.*, p. 150.

de Sophie ; d'autres contes moraux encore. Il en acceptait « la manière de moraliser, parce qu'elle a un air qui vous est particulier et vous me permettez de vous dire, quoique en face, que c'est un air qui vous gagnera les cœurs partout où vous irez — le charme de votre âme y est répandu — votre morale... a un air de simplicité qui affecte ce que Shaftesbury nomme le common sense, et qui persuade le cœur et l'esprit, en même temps ; on sent qu'elle part de votre cœur, de vos propres réflexions, et des observations que vous avez faites sur vous-même et sur les autres, avec lesquels vous avez vécu — enfin c'est l'expression naturelle de votre âme (1). » Que ce ton s'écartât de celui de Musarion, il ne le goûtait pas moins : « Je vous estime telle que vous êtes... Mais je vous adorerais, si vous aviez la façon de penser et de voir les choses d'une Lady Worthley Montaguë (2) ». Le public, il est vrai, ne s'en plaindrait pas.

Patiemment, Sophie modelait son style sur celui des conteurs anglais et français qui convenaient à son moralisme sentimental. C'est ainsi qu'elle se risqua à écrire un petit roman « anglo-français », les Caprices de l'amour et de l'amitié, qu'elle se décida à publier en 1772, après Sternheim, en même temps qu'une Anecdote allemande (3), mais qui semble avoir été composée antérieurement. S'il n'y manque pas l'allusion personnelle ni la note de résignation vertueuse qui lui est coutumière, depuis qu'elle s'est engouée de Richardson, il est encore trop édifiant, trop nourri de beaux sentiments et de réflexions morales pour démentir l'inspiration étrangère. Ce mélange de vertu et de sagesse pratique, de sensiblerie et d'intérêt économique, c'était déjà le ton des ouvrages postérieurs de Sophie, même si la composition n'annonce que de loin Sophie von Sternheim. Il en est de même, apparemment, d'autres récits perdus, qui ont pu servir à l'élaboration de ce roman (4), mais qui devaient surtout procurer à l'auteur l'argent de poche dont elle avait besoin pour « la charité de son cœur » (5). Pour ce qui est de la Gouvernante, elle ne semble pas avoir été refondue dans Sophie Sternheim : J. G. Jacobi en prit connaissance, en 1771, et Lenz put encore, en 1775, comparer les deux ouvrages (6).

(1) HORN, p. 76 s.

(2) *Ibid.*, p. 83.

(3) G. TOUAILLON, Der deutsche Frauenroman des 18. Jahrh., p. 95 ss.

(4) *Ibid.*, p. 98 ; HASSENCAMP, p. 157 s.

(5) D. Br., p. 122 s.

(6) Euph. III, p. 531, 539 ; une lettre inédite de Sophie La Roche à J. G. Jacobi du 14 juillet

Il en va peut-être autrement des Lettres à C... que Wieland donnait à lire à sa femme, en 1767, pour qu'elle en fit son profit, et qu'il souhaitait traduites en allemand, pour servir à former les jeunes personnes mieux que le « moralischer Quark » dont le pays était inondé (1). Que ces Lettres eussent trait à l'éducation d'une jeune fille, Wieland n'en laissait pas douter, en souhaitant « que la demoiselle se montrât digne de la peine que Sophie se donnait pour elle. » Or, c'est la façon dont celle-ci a motivé plus tard la conception de son roman (2). Privée de ses filles, en pension, à Strasbourg, au couvent de Sainte-Barbe, elle se serait donné l'illusion de les élever elle-même, en appliquant à une « fille imaginaire » ses principes et ses idées.

Mais ses idées, ne les tenait-elle pas, pour une bonne part, du pasteur Brechter, de Schwaigern, qui lui aurait même inspiré le projet de les produire, dans le cadre d'une aventure qui se serait présentée « dans une cour proche », sans doute celle de Stuttgart? Ce pasteur, Wieland l'avait connu à Biberach, et il avait recommandé à Riedel, pour leur procurer un éditeur, ses Lettres sur l'éducation physique et morale des enfants, dédiées à Sophie, et par lesquelles il défendait l'Émile de Rousseau contre l'Émile chrétien de Formey (3). C'est lui qui, pendant l'exil de Bonningheim, eut la charge de divertir, à la place de Wieland, les hôtes du château. S'il assista Sophie dans son traité pédagogique, Brechter collabora aussi avec La Roche dans les Lettres sur le Monachisme. Il n'est sans doute pas étranger à l'influence de Rousseau, qui s'exerce alors chez Sophie La Roche (4).

Pour l'élaboration de son grand roman, il fallait cependant à Sophie une direction plus autorisée. Était-elle seulement en mesure d'écrire correctement sa propre langue, alors qu'elle donnait à Wieland son français à corriger? (5) Laissant au chanoine Dumeitz de Francfort le soin « d'arrondir les bosses du style et de mettre l'orthographe à ses Rêveries françaises », qu'elle voudrait vendre à Bassompierre pendant la foire de Francfort de 1770, Wieland

(1) HORN, p. 65, 76, 85 s.

(2) Melusinen Sommerabende, Vorrede.

(3) Über die physische und moralische Erziehung der Kinder in Briefen an einen Freund (1768). La même année parurent de BRECHTER : Zwei Predigten über die Christliche Erziehung mit Anmerkungen über den Emil des Rousseau begleitet. En 1773, après la mort de l'auteur, sortit à Zurich une édition intitulée : *Briefe über Rousseaus Emil*.

(4) Lettre à J. G. Jacobi, du 17 oct. 1778 (Biblioth. de Fribourg : « Innig verehrte und liebe ich Rousseau in allem was er schrieb - innigen Antheil nahm ich an seinen Leiden. »

(5) A Wieland, 25 février 1770 (XVII).

s'employait à cultiver la forme allemande de Sophie, malgré la répugnance de celle-ci à s'exprimer en cette langue. « Tout ce que j'ai à vous dire, tout ce que j'éprouve pour vous, écrivait-elle le 18 mars 1770, est du domaine des termes français, et je suis obligée de traduire ; c'est ce qui rend mes lettres (en allemand) si sèches et si froides (1). »

C'est, comme il semble, pendant les mois qui suivirent le retour du comte à Warthausen et le rétablissement de Wieland dans ses privilèges de familier du château, que fut arrêté et mis au point le plan de Sophie Sternheim. Que le poète y ait eu part plus ou moins, on l'imagine par les lettres particulièrement abondantes au cours des deux années de l'élaboration. Après la mort de Stadion, Wieland s'était en effet rendu à Erfurt, comme professeur à l'Université, et La Roche avait été relégué à Bönningheim. Alors qu'il hésitait entre une retraite philosophique en Suisse, selon le rêve bucolique de l'époque (2), et une reprise de service, soit à Mayence, où il était appuyé par les anciens collaborateurs de Stadion, Groschlag et Benzé, soit auprès de l'Électeur de Trèves, Clément Wenzeslas, à qui il était recommandé par le baron de Hornstein, un voisin de Warthausen, Sophie, pendant les déplacements de son mari, travaillait à sa « *Fille fantastique* ».

Dans la mélancolie du départ définitif de Warthausen, qui mettait fin « à ses espérances et à ses biens réels », elle s'attachait à cette fiction comme à sa meilleure ressource contre « les frimas de l'âme ». « Quand on est mécontent des choses d'ici-bas, on se transporte vite ailleurs, on choisit sa demeure, ses amis, on est charmé de son nouveau séjour, et l'on apprend à supporter l'entre ci et là (3). » S'il lui eût été plus facile de composer pour ses enfants un livre de sagesse domestique, elle se complaisait néanmoins dans les « chimères de son cœur », où elle trouvait le ressort de son activité morale, et qui la reportaient à l'époque de 1750, alors que « son amour pour son cousin se fondait sur la vertu ». Wieland n'avait-il pas été le premier « à parler à son âme », à cultiver les sentiments qu'elle aime à nourrir encore « parce qu'ils sont purs, justes et compatibles avec toute l'étendue de ses devoirs et toutes les saisons de sa vie ? ». Cet enthousiasme, on ne saurait le lui prendre « sans l'anéantir absolument... De longtemps je ne vivrais plus, écri-

(1) Lettre du 18 mars 1770 (XIX).

(2) Mein Schreibetisch II, p. 260 s. La Roche se rendit en Suisse au printemps 1769.

(3) Lettre du 11 avril 1770 (XXIII).

vait-elle, si je n'avais eu de la ressource dans le fond de mon âme (1). »

Voilà ce qui va défendre sa Sternheim contre les « critiques de tête », et qui lui donne un caractère « marqué à part », qui est pour l'auteur « sa satisfaction la plus permanente ». En son héroïne, se détendra le sien « dont tous les ressorts sont si serrés », du moins celui qu'elle s'était fait « au moyen de grandes et petites parcelles de sentiments et façons de penser », tel un habit de fête « dont on aime à se parer et à briller ». « Si je pouvais amasser assez de richesses morales pour porter tous les jours un habit de dimanche sans or, sans fanfreluches, tout comme ma robe noisette, aurais-je tort ? » Réverait-elle de « la pleine et sainte liberté d'un ménage à elle », si elle n'avait eu jusqu'alors qu'une existence dépendante et contrainte ? Qu'elle « bâtit un château » à Erfurt, dans le voisinage de Wieland, ou un château helvétique, c'était toujours « pour garnir la robe noisette de bleu serein et de doux cramoisi », pour vivre autrement que dans les vrais châteaux, comme à Warthausen et à Bönnigheim, où elle ne tenait « que d'un bout d'aile », sur « la feuille volante du souvenir fragile des bons services rendus ». C'est pourquoi, malgré son inexpérience, elle poursuivait cette histoire « sentimentée », qu'elle se croyait en mesure d'écrire « parce que sa sensibilité avait été exercée de tous côtés possibles » ; soutenue d'autre part par le jugement de La Roche et le secours de Wieland, lequel, décidément, laissait aller cette fantaisie « qui n'a jamais étudié la théorie de l'art de composer », mais n'en était que plus vraie à son sentiment.

C'est que « les grandes règles de l'art », comme il en assurait Sophie, sont dans la nature, que le sentiment les perçoit et en fait usage, sans que l'esprit les ait développées et réduites à des notions générales, que « le génie supplée à tout, qu'il est lui-même la règle la plus sûre, qu'il fait des choses, d'où les esprits sans génie peuvent déduire autant de règles qu'il leur plaira, mais qu'il est lui-même au-dessus des règles ». Étant une dame, Sophie n'en aurait que faire. Aussi bien était-il trop tard pour apprendre à les manier, sans perdre l'air naturel, qu'on aime tant, et à juste titre, aux ouvrages du génie et de l'esprit. Il suffisait qu'elle se divertît « en donnant une sorte d'existence à ses idées et à ses sentiments favoris » (2).

Au printemps 1770, Sophie pouvait annoncer le prochain envoi

(1) Lettre du 3 avril 1770 et suivante (XXII s.).

(2) HORN, p. 108, 129.

de la première partie, et demander à Wieland si elle devait en envisager l'impression, afin d'en retirer quelque argent « pour le bon plaisir de son cœur ». Elle comptait sur lui pour l'aider au second volume, comme il l'avait fait au premier (1), en « l'élaguant des fausses branches du raisonnement mal placé, ou d'une extravagance d'imagination ». Malgré tout l'intérêt de Wieland pour sa « filleule », à la toilette de laquelle il procédait, en vue de l'édition négociée avec Reich à Leipzig, l'ouvrage n'avancait que lentement, soit que l'auteur eût peine à se transporter, comme le lui recommandait Wieland, dans les autres personnages, notamment dans celui de Derby, le séducteur, qu'elle s'efforçait de peindre sous les couleurs de Lovelace (2), ou que le travail fût contrarié par les préparatifs du déménagement pour Coblenz, où La Roche avait réussi, fin 1770, à se faire nommer à la cour électorale. Craignant la dissipation qui attendait Sophie à cette cour, Wieland cherchait à hâter la rédaction. Mais, suivant aussi son conseil de n'écrire que « dans les moments où elle se sentait ou bien le cœur ému, ou l'imagination échauffée », quand elle pouvait « s'abandonner au ton de son âme et au mouvement de son génie », Sophie eut besoin d'une grande année pour le terminer. Grâce aux soins, pris par Riedel, pour la mise au net du manuscrit, le premier volume put paraître au printemps 1771. Wieland rapporta de Coblenz, où il se rendit à la Pentecôte chez ses amis à peine installés dans leur nouvelle demeure, le manuscrit du second, qui parut en octobre (3).

Par sa sollicitude pour « la fille spirituelle » de Sophie, Wieland reconnaissait ainsi l'inspiration qu'il avait reçue d'elle vingt ans plus tôt, et dont Agathon avait réveillé le souvenir. N'était-ce pas, comparé au sien, un autre roman d'éducation, encore que la parenté des deux ouvrages ne se laissât pas saisir plus facilement que celle de leurs auteurs, en raison des divergences provoquées par la vie ? Ici comme là, il s'agissait de la formation de la personnalité par les épreuves, ou plus exactement de la clarification d'une conscience par sa résistance à un monde hostile. Une action tout intérieure par conséquent, là l'effort d'adaptation d'un esprit enthousiaste,

(1) Lettre du 22 avril 1770 (XXIV). Cf. Ridderhoff, préface à son édition, D. Lit.-Denkm., n° 138.

(2) HORN, p. 102 s. (4 nov. 1769) : « Je conçois aisément combien le caractère d'un homme ou diable d'homme vous doit faire de la peine. Pour monter votre imagination, vous ferez bien de lire quelquefois Milton et Klopstock, pour vous familiariser un peu avec le caractère de leurs diables. Prenez-en tout ce qu'il vous faut, donnez-lui une belle figure avec tous les talents de plaire, bien du brillant, ajoutez-y l'attrait des qualités de cœur d'une demi-douzaine de... que vous connaissez, et assaisonnez le tout avec une forte dose d'esprit, et vous aurez un Bösewicht tel qu'il vous faut. »

(3) Paru sans nom d'auteur, avec une préface de Wieland. Cf. rééd. de Ridderhoff, et HORN, p. 145.

ici la justification, par l'abnégation et le dévouement, d'une âme abattue. Agathon échoue dans sa tentative pour élever sa vie à la hauteur de son rêve, et se retire dans la contemplation ; Sophie Sternheim, abusée par son cœur, se redresse en un effort patient jusqu'à triompher du sort. Tandis que l'expérience confond l'enthousiaste, elle confirme l'héroïne sentimentale. Wieland avait eu à réagir contre l'idéalisme qui lui avait caché le monde, Sophie La Roche avait à défendre contre l'empirisme sec et ironique l'aspiration de son cœur. Elle devait être mieux entendue des « âmes sensibles », disposées par Clarisse et la Nouvelle Héloïse à protester contre le « monde », ou plutôt contre un système d'intrigues, de perversité égoïste, d'immoralisme cynique, qui étouffait la vie intérieure ; cette tonalité « crépusculaire » faisait l'effet d'une plus grande sincérité que l'analyse naturaliste d'Agathon. Julie Bondeli elle-même renonçait à son esprit critique pour la mieux « sentir » (1).

Wieland n'aurait-il pas à se repentir d'avoir introduit sa Sternheim dans le monde, s'était demandé Sophie avec inquiétude (2). Suspendue à ses avis, elle était alors loin de s'en faire accroire sur son talent. Vis-à-vis de Julie Bondeli, d'une Sophie von Hatzfeld, elle affectait même une modestie apeurée : « Je n'ai ni raisonnement, ni saillie... je suis née heureuse, je plais aux bons gens (sic)... mais je vous jure que je ne sais comment cela se fait (3). » Ne devait-elle pas se reprocher sa prétention de donner le jour à une « fille fantasque » ? Du moins se promettait-elle de mieux mériter l'estime de son ami par une activité pratique de mère et d'éducatrice (4). Sachant la peine que Wieland avait prise pour polir son texte « rempli de pierres brutes et de crudités », elle pouvait compter, grâce « à ses soins amicaux et fraternels pour cette enfant du hasard », être à l'abri des « épilucheurs de mots » ; s'attendre peut-être à un accueil honnête, en raison de la préface signée par Wieland. Mais à coup sûr, elle n'eût pas rêvé pareil succès : quatre éditions en un an, une traduction française entreprise aussitôt par M^{me} La Fite, bientôt lectrice de la reine Charlotte d'Angleterre, les éloges de la presse. Plus flatteuse encore, l'appréciation admirative de Herder, vibrant d'enthousiasme pour cette

(1) *Mein Schreibetisch*, II, p. 297.

(2) 27 oct. 1771 (LIII).

(3) 20 août 1771 (XLV).

(4) Sept. 1771 (XLVII).

« ange du ciel qui prêche par elle-même la foi dans la vertu » ; tandis que Julie Bondeli, dans cette « fusion du tact, de la sensibilité, de la pénétration, de la pensée et de la justesse », trouvait la marque du génie féminin.

En présence de ces suffrages, Sophie ne devait-elle être amenée à penser que Wieland avait manqué de confiance, qu'il s'était montré trop critique ? Les réserves faites, dans la préface, sur la forme du roman, les concessions aux « aristarques », en faveur de l'intention du livre et de sa portée morale, les notes qu'il avait ajoutées pour désarmer ceux qui, le prenant pour l'auteur, auraient été disposés à l'examiner à la loupe, c'était maintenant autant de griefs, que l'auteur n'était que trop enclin à accueillir. Wieland était certes fondé à marquer quelque distance à l'égard de l'enthousiasme idéaliste. Il en était revenu du « sublime, des vertus fières, des héros, de l'amour métaphysique et de tout ce qui est de cette trempe-là ». Qu'il accordât à sa cousine de la délicatesse, de l'observation, « un merveilleux accord des facultés de l'âme », ce n'était pas lui faire tort que de la tenir pour plus sensible à la qualité du sentiment qu'à celle de l'intelligence, et pour plus séduisante quand elle cède à sa nature que quand elle prétend faire œuvre d'artiste. « Vous ne faites jamais mieux que quand vous n'y songez pas », lui avait-il donné comme directive ? (1) Il ne voyait pas pour quoi il lui serait tenu rigueur de son détachement, pourquoi il devrait prendre le même plaisir que Sophie aux Nuits de Young, par exemple, et elle, le même plaisir que lui à la musique de Metastase (2).

Il n'en eut pas moins à essuyer des reproches, soit pour avoir patronné un roman à la Richardson, soit pour avoir manqué de ferveur à l'égard de l'héroïsme moral. Lenz ne va-t-il pas jusqu'à lui attribuer une mesquine jalousie pour Sophie, laquelle montrait assez, par cette œuvre, que loin d'être la créature de Wieland, elle lui avait donné le ton mondain de son esprit ? (3) A la faveur de la réaction contre le rationalisme, elle était portée aux nues. Herder, Jacobi, Gœthe chercheront à l'avoir avec eux.

(1) HORN, p. 132. « Je crois vous avoir dit dernièrement que je suis très content de votre fille d'esprit et je le répète. Vous ne faites jamais mieux, que quand vous n'y songez pas, je veux dire, quand vous vous abandonnez à vos idées, réflexions, sentiments, enfin au ton de votre âme et aux moments de génie. Prenez cela pour la règle principale de composition, et pour la seule qui vous convient.

(2) HORN, p. 159. Cf. ci-dessous XI. IV. Dans une lettre inédite à G. Jacobi du 26 juillet 1771. Sophie doute que W. puisse trouver de l'intérêt à la seconde partie du roman, alors que son esprit s'ébat dans la belle fiction d'Amadis.

(3) Euph. III, p. 535.

La scission, il est vrai, ne se déclara pas immédiatement. De part et d'autre, il y avait trop d'intérêts à ménager. Wieland ramenait à ses amis La Roche, en 1771, leur fils aîné, de qui il avait assumé l'éducation depuis deux ans. Lui-même, il comptait sur eux pour l'étayer, soit à Mayence, soit à Coblençe. Après avoir balancé entre les deux Électeurs, l'ancien intendant de Stadion venait d'accepter une situation de conseiller d'État auprès de celui de Trèves, qui lui offrait les conditions les plus favorables. « Vous verrez qu'il fera merveille, prédisait Wieland, et que l'Électeur méritera d'avoir un tel ministre, que le ministre deviendra l'ami et le favori de son prince (1). » Il s'en fallait cependant que les perspectives fussent aussi riantes.

On était alors en pleine action fébroniste, comme on appelait le mouvement d'émancipation contre la curie romaine, provoqué par le manifeste de l'évêque Nicolas Hontheim, coadjuteur de l'archevêque de Trèves (2). Bien que condamnée par le pape Clément XIII, en 1764, elle n'en continuait pas moins, soutenue par Vienne. Si La Roche l'avait appuyée par ses Lettres sur le Monachisme, c'était vraisemblablement afin de préparer sa rentrée dans les conseils du Gouvernement mayençais (3). Comme l'auteur, ou plutôt les auteurs de ce pamphlet ne pouvaient rester longtemps ignorés, La Roche était exposé, en cas de réaction, aux représailles du clergé. Cette réaction menaçait davantage à Mayence, où se préparait la succession d'Emmerich-Joseph : on désignait déjà comme son successeur Erthal, en faveur à Vienne, et adversaire de la politique de Groschlag. Tandis qu'à Coblençe, avec Clément Wenzeslas, fils d'Auguste II, roi de Pologne, Électeur de Saxe, un tel revirement semblait moins à redouter : si ce prince donnait dans le « josphisme » pour les réformes nécessaires, il faisait pratiquer par Metternich, le père du futur chancelier, une politique conservatrice ; dévot et timoré, il jouait sur les deux tableaux, cédant aux influences prépondérantes. Il laisserait La Roche poursuivre, aux côtés de Christophe de Hohenfeld, une action parallèle à celle de Groschlag à Mayence, quitte à le désavouer à la première alerte.

(1) D. Br. I, p. 145.

(2) Le manifeste de l'évêque Nicolas de Hontheim, alias Febronius, est de 1763. Cf. O. MEYER Febronius, Weihbischof Joh. Nicolaus von Hontheim und sein Widerruf, Tübingen 1880.

(3) Briefe über das Mönchswesen von einem catholischen Pfarrer, worin, aus der Kirchengeschichte den Kirchenversammlungen, den besten cathol. Schriftstellern, und eigener Erfahrung dargethan wird, dass Unwissenheit u. Aberglauben ihren Ursprung allein den Mönchen zu verdanken haben. 1771.

C'était pour celui-ci l'occasion de donner sa mesure. Chancelier en 1774, La Roche prendra le pouvoir avec Hohenfeld à la retraite de Metternich, en 1778, deux années avant de succomber à son tour. En ses dix années de fonctions, sur lesquelles on ne possède pas beaucoup de renseignements, il dut travailler, en liaison avec les Stein de Nassau, Limburg-Stirau de Spire, Fürstenberg de Munster, à laïciser l'enseignement, à restreindre les privilèges des congrégations, à développer l'activité économique. Mais son œuvre se trouva arrêtée, avant de porter ses fruits.

Sophie eut alors son salon, dans une spacieuse demeure, à Ehrenbreitstein, au pied du Schlossberg et à proximité de la résidence, où la princesse Cunégonde, sœur de l'Électeur, tenait une cour plus brillante que celle de Mayence. Avec son talent d'assimilation, elle sut évoluer au milieu des dignitaires et des prélats, rehaussant la dignité officielle de son mari d'un certain luxe intellectuel. Par le baron de Hohenfeld, elle entra en relations avec des personnalités comme le chanoine Sigmund de Beroldingen, à Spire, Höpfner, professeur à Giessen, où elle aurait volontiers attiré Wieland, Merck, conseiller à Darmstadt, qui l'introduisit auprès de la Margrave. Elle faisait la grande dame, accueillait en protectrice les jeunes écrivains qui recherchaient ses faveurs.

Elle commença par s'attacher Georg Jacobi, le poète anacréontique de Halberstadt, par un manège de coquetterie, auquel elle n'avait pas hésité à associer sa fille, la belle Maximiliane. Était-ce pour procurer à la « petite sylphide » de Wieland une manière de guirlande de Julie par l'hommage des poètes, ou bien pour se faire valoir elle-même par le succès de sa fille? (1) Celle-ci était encore une enfant, qu'elle échangeait, sous les yeux de sa mère, des billets doux avec le galant ami de Gleim, lequel, malgré les avertissements de Wieland, prenait flamme, tandis que Sophie ourdisait avec le chanoine Dumeitz de Francfort une petite intrigue matrimoniale, qui devait favoriser la candidature de La Roche à Mayence. Ce projet ayant échoué, il s'agissait maintenant de consolider sa situation à Coblenze. En attendant l'occasion de le faire, Maxi-

(1) Des billets de Maxe La Roche à Georg Jacobi à la Bibliothèque de Fribourg. Dans le premier Maxe regrette de ne pas être Élise. Dans un autre elle écrit : « Le premier pèlerinage que j'ai envie de faire ne sera point à Rome, mais chez les Grâces, et je suis bien aise de savoir que c'est à Dusseldorf qu'il faut les chercher. Le 4 déc. 1772, dans un dernier billet, elle demande à Jacobi de lui conserver son amitié. Quant à elle, l'estime qu'elle a pour lui demeurera jusqu'à la fin de sa vie, elle s'efforcera de mériter le nom d'Élise, de le porter dignement.

liane, qui venait d'entrer dans sa dix-septième année, donnerait du lustre à son salon. La visite de Wieland fut le prétexte d'une invitation aux frères Jacobi. Maximiliane y gagna l'hommage poétique des poèmes à Élise, mais le tendre soupirant dut être renvoyé précipitamment à Dusseldorf (1).

Avec non moins d'empressement, Sophie retint, l'année suivante, le jeune Gœthe, qui revenait de Wetzlar. Ainsi qu'il le rapporte dans ses Mémoires, « la mère intéressa son goût littéraire, le père sa curiosité du monde, mais sa jeunesse s'attacha aux jeunes filles ». Sophie n'eut garde cependant d'entendre les allusions discrètes contenues dans les lettres du poète (2); elle voulut bien lui être une « chère maman », mais elle réserva sa Maxe à un riche commerçant italien de Francfort, un veuf d'âge mûr, père de cinq enfants, mais en mesure de soutenir la cassette de l'Électeur (3). Si ce « singulier mariage » comme l'appelait Merck, démentait l'assertion de Dumeitz, que « toutes les femmes de marchands sont heureuses », c'est peut-être que Max avait été trop élevée en fille romanesque. Dans la maison de commerce de Pietro Antonio Brentano, elle ne fut peut-être pas autant à plaindre que ne le donnerait à croire le regret théâtral de sa mère, et aussi la légende romantique; elle ne s'y trouva pas moins dépaycée, dépossédée de son charme poétique. A son mari, devenu « Président électoral » (consul), elle donna une douzaine d'enfants avant de mourir à trente-sept ans; mais à Gœthe, qui s'employa à adoucir ses premières années francfortoises, elle inspira son Werther.

Que Sophie Sternheim ait contribué à la tonalité sentimentale du roman, le jeune poète devait en savoir moins gré à la femme du ministre, que des relations qu'elle lui procura avec Hohenfeld, Groschlag, les Stein, ainsi que de l'accueil qu'il trouvait dans sa maison d'Ehrenbreitstein. Il lui envoyait des amis, Basedow, Lavater, Jung-Stilling, offrait volontiers ses services pour des commissions à Francfort. Mais il n'eut garde de l'associer à sa vie littéraire, soit qu'il se défiât de sa discrétion, ou qu'il se sentit gêné par sa propre querelle avec Wieland, querelle dans laquelle il avait partie liée avec ses amis Wagner et Lenz (1). De son côté,

(1) LOEPER, *Göthes Briefe an Sophie La Roche und Bettina Brentano*, 1879; H. BRAUNING, Ueber die Heirat der Maximiliane La Roche, Herrigs Archiv., 124 (1910); Ad. BACH, Neues aus dem Kreis La Roche — Brentano (Euph. 27, 1926).

(2) BACH, *ibid.*: Wieland bei rheinischen Freunden im Frühjahr, 1771; Roth I, p. 33 ss.

(3) MILCH, o. c., p. 130 ss.

l'éditeur du Mercure avait lieu de reprocher à sa cousine d'être de connivence avec ses pires adversaires (2). Comment eût-il cru aux excuses de l'auteur du pamphlet intitulé Dieux, héros et Wieland? Sophie avait beau protester de sa fidélité, rêver d'une académie à Neuwied, qui réunirait autour de Wieland, Merck, Herder, les Jacobi, Leuchsenring, c'est à Gœthe qu'elle demanda conseil pour le nouveau roman, qu'elle donna, en 1775, dans l'Iris, la revue de G. Jacobi (3).

Mais son prestige littéraire s'effaçait déjà. L'écrivain faisait place à la femme du monde, qui tenait à distance les jeunes venant à elle, comme Heinse et Lenz. D'autres soins la retenaient. Alors que s'élargissait son cercle de relations, qu'elle se répandait dans les cours de Darmstadt, Carlsruhe, Neuwied, qu'elle poussait jusqu'à Hambourg, l'horizon politique se chargeait de menaces. En vain sa seconde fille Louise était-elle sacrifiée à son tour à la carrière de La Roche : elle n'échappa au sort de Maxe, que pour épouser une manière de « caliban » d'après Merck (4). « J'ai déjà vu des mariages ridicules, mais ceci dépasse tout », écrivait la mère de Gœthe indignée. Louise reviendra à la maison dix ans plus tard, ruinée et à jamais désenchantée. Clemens Wenzeslas cependant, cédait à la pression cléricale. Après avoir contraint son coadjuteur à se rétracter, il saisit le premier prétexte pour renvoyer La Roche, en 1780.

Hohenfeld accompagna La Roche dans sa retraite. Il lui offrit sa maison de Spire et la pension qui lui avait été attribuée. « Nous ne reverrons plus d'homme comme Stadion, avait écrit Wieland à Sophie l'année précédente : c'est une race qui s'est éteinte, et Dieu sait combien je plains votre La Roche qui, de plus en plus, devient aussi le mien ; combien je me plains moi-même en voyant les petits hommes avec lesquels il nous faudra passer le dernier quart de notre existence (5). Du moins, Frédéric II lui offrira, en témoignage d'estime, une situation pour son fils Karl, dans les mines domaniales, tandis que le landgrave de Hesse se chargera de pourvoir le plus jeune dans son service forestier. Pour lui, il put croire

(1) E. SCHMIDT, *Satirisches aus der Geniezeit*; Seuffert, der jungen Gœthe und Wieland, *Zeitschrift für d. Altert.*, 1882.

(2) HORN, p. 172.

(3) D'abord sous le titre de *Frauenzimmer-Briefe*.

(4) MILCH, *o. c.*, p. 190 s.; Ad. Bach, Luise La Roche, *Kölnische Zeitung*, 2. Sondernummer zur Rheinlandjahrtausendfeier, 1925.

(5) HORN, p. 201 s.

que son action n'avait pas été vaine, lorsqu'il vit, en 1785, le congrès d'Ems discuter d'un projet d'église germanique (1).

Délivrée de la contrainte officielle, qui l'obligeait « d'avoir le ton selon la volonté et le goût des autres », de « prendre un caractère qui n'était pas le sien » (2), Sophie va-t-elle « redevenir elle-même, ou tout au moins se résigner à l'abandon des prétentions dont elle se parait pour fréquenter les cours? Au cours de son voyage à Hambourg, elle avait été reçue chez les Stolberg, les Nesselrode, la princesse Galitzin ; elle-même avait accueilli chez elle, en 1778, la duchesse Amalie de Weimar, accompagnée de M^{lle} de Goeckhausen. Dans cet étalage de vanités, c'est à peine si elle avait pris note de la mort de Julie Bondeli, remplacée dans son intérêt par la belle Julie Schimmelmänn, fiancée à Reventlow, l'ambassadeur danois à Londres, qui lui ouvrait la perspective d'un voyage en Angleterre. Or voici qu'avec l'automne de la vie, le resserrement commençait. En même temps que le monde, les jeunes écrivains la délaissaient. Ceux qu'avait enthousiasmés son premier roman se disaient déçus des Lettres de Rosalie. Quand ils n'étaient pas éloignés par la mine sévère du ministre, ils étaient gênés par les attaches aristocratiques de Sophie, ses complaisances pour Nicolai et consorts. Elle avait perdu Wieland, sans conserver Gœthe, ni même Jacobi (3) Pour l'édition de ses Lettres de Rosalie, c'est à Bode qu'elle dut avoir recours. « Le ciel n'a pas voulu, lui écrivait Wieland, en lui offrant l'hospitalité dans son Mercure, que nous reposions sous les mêmes arbres, et que nous devisions dans l'intimité de notre amitié d'autrefois... La malignité du sort nous a enlevé jusqu'à l'occasion de nous expliquer (4). »

A Spire, elle se retrouvait dans une existence dépendante, bien que Hohenfeld lui laissât la disposition de la maison entière, sauf la chambre qu'il occupait. Ce n'était certes pas la gêne, mais quand même la privation du foyer, l'effacement de la femme du monde derrière la mère et l'épouse. Restait le prestige littéraire, dans la mesure où la littérature n'avait pas à procurer les ressources nécessaires aux dépenses personnelles, difficiles à restreindre. Sophie abandonna donc le salon pour son cabinet de travail, une belle pièce ayant vue sur le Rhin, et décorée des portraits de Stadion, de Lessing et de Wieland. Au milieu de ses livres, elle se retrouvait

(1) ASMUS, *o. c.*, p. 135.

(2) Briefe an J. H. Merck (Karl WAGNER, 1835), p. 32 s.

(3) MILCH, *o. c.*, p. 177 ss.

(4) HORN, p. 185.

dans l'atmosphère de la maison paternelle. Pour remplacer les réceptions, elle écrivait, elle écrivait. « A chacun sa marotte, » remarquait La Roche avec bonhomie, préférant pour sa part soigner ses rosiers et collectionner des pierres.

Sophie entreprit d'abord une revue : Pomona, dans le but de s'assurer une plus large clientèle (1). Cette première revue féminine s'adressait, en effet, « à toutes les jeunes Allemandes ». Elle voulait leur apporter, en guise de culture, des conseils pratiques, des directions, voire des recettes domestiques. Sophie comptait y intéresser des femmes du monde qui, comme elle, mettraient au service de leur sexe leur expérience et leur talent, Louise de Goechhausen, Wilhelmine de Gerstorf, Sophie Albrecht, fille du professeur Baumer, l'ancien précepteur de Wieland à Erfurt, Caroline de Wolzogen, Juliana de Mudersbach, la belle amie de Karl Dalberg. Mais le public féminin ne montra qu'un empressement relatif. Dès que ne la soutint plus la subvention de Catherine II, la revue tomba.

Cette lourde entreprise exigeait d'ailleurs plus de pratique professionnelle et plus d'esprit de suite que n'en possédait Sophie. Lasse de la rédaction, à laquelle participait un professeur Hutten, elle s'arrangea pour passer l'hiver à Mannheim, où le théâtre entretenait quelque animation intellectuelle. C'est là qu'elle connut chez Dalberg les meilleurs acteurs, Iffland, Beck ; elle y retrouva Merck, Jung-Stilling, qu'elle se chargea de remarier. Le libraire Schwan lui présenta Schiller, qu'elle eût volontiers disputé à Charlotte de Kalb, bien que le naturalisme de son théâtre la choquât. « Il me semble, déclarait-elle un jour, que dans les Brigands, Fiesco, Intrigue et Amour, il y a une telle accumulation d'action et de passions qui déchirent le cœur, qu'il faudrait des idées colossales pour les organiser (2). » Elle ne l'invita pas moins à Spire, où le jeune poète put admirer la vivacité d'esprit, la fraîcheur d'impression de cette dame d'âge respectable, qui avait conservé « un cœur de dix-neuf ans » (3). Il est possible que Schiller doive à Hohenfeld des traits de son marquis de Posa, et que Sophie, par son intérêt pour le spiritisme, mis à la mode par Mesmer et Cagliostro, lui ait donné l'idée de son Visionnaire (4).

(1) Pomona für Deutschlands Töchter, 1783-1784.

(2) MILCH, *o. c.*, p. 165. Dans une lettre inédite à G. Jacobi du 20 janv. 1785, Sophie La Roche trouve que ce drame « abominable » devrait être « joué par des démons et des fous ».

(3) A. BECKER, Neues über Sophie La Roche und ihren Speyerer Kreis, Pfälzisches Museum, 1909 (Milch, *o. c.*, p. 165).

(4) Cf. MILCH, *o. c.*, p. 166.

A ces années de Spire et Mannheim, dont elle a fixé le souvenir dans ses Lettres sur Mannheim (1), se rapportent des fréquentations de littérateurs tels que Knigge, Matthisson, d'artistes tels que Kobell, la connaissance du pédagogue alsacien Pfeffel, à qui elle confia son fils Franz, en échange d'une fille de Pfeffel, qu'elle formerait à sa façon. Des satisfactions d'amour-propre ne lui manquèrent pas : n'ayant pu avoir celle de Joseph II (2), de passage dans la région, elle eut la visite de Charles-Auguste de Weimar.

Elle maintenait ainsi une certaine façade, de plus en plus tournée vers le dehors, à mesure que son cercle se rétrécissait. Elle prenait des airs de simplicité, dépouillait toute prétention, se mettait à raisonner sur les choses de la science et de la philosophie. Tandis que son mari se repliait dans un dilettantisme désabusé, que ses enfants la quittaient l'un après l'autre, l'ainé Fritz, pour s'engager dans une vie aventureuse, commencée en Amérique dans l'expédition de La Fayette, le second Karl pour ses études, il lui prit envie de courir le monde, de satisfaire, alors qu'il en était encore temps, sa soif d'adulation et de représentation. Avant de consentir à la retraite d'Offenbach, où La Roche s'installa en 1768 dans une petite maison, afin de se rapprocher du ménage de Maxe, Sophie voulut connaître ses deux patries spirituelles, l'Angleterre, où son imagination se plaisait à émigrer, et la France, d'où lui venait sa culture. De ses voyages, elle recevait un nouveau prestige. Elle empêcherait ainsi que le vide ne se fît autour d'elle. Comme l'écrivait Schlosser à G. Jacobi, elle éloignait, en effet, ses amis, à force de vouloir les retenir ; « le cercle dont elle voudrait être le centre était trop large pour elle, et elle n'avait pas appris à se limiter (3). »

Pour commencer, elle saisit l'occasion d'accompagner à Colmar son fils Franz, en 1784, pour s'en aller en Suisse glaner les souvenirs de Wieland et de Julie Bondeli. Elle s'arrêta à Emmendingen chez les Schlosser, afin de parler de Goethe et de Jacobi ; à Zurich, elle interrogea Salomon Gessner, Schulthess, Füssli ; à Lausanne, elle alla voir de la part de son mari l'abbé Raynal, Sébastien Mercier et Gibbon ; à Genève, où elle manqua de Saussure, il lui prit envie d'accompagner Le Vadié à la Mer de Glace : une randonnée dont elle fut plus fière que des politesses dont elle avait été l'objet à Berne de la part du professeur Stapfer et d'une bru de Haller, l'ancienne Mélissa de Wieland. Chez une dame Hartmann, elle

(1) Briefe über Mannheim, Zürich, 1791.

(2) Sophie écrivit alors une adresse : Joseph der Zweite nahe bei Speier im Jahre 1781.

(3) MILCH, *o. c.*, p. 197.

vit des lettres de Julie, rencontra Marianne Fels, avec M^{me} de Watteville, au château de Rumlingen, où elle parla longuement de son ancienne amie. Elle connut aussi, chez V. B. Tschärner, deux anciens amis de Wieland, Kirchberger et Wilhelmi. Enfin, passant par Bâle, elle s'arrêta chez Sarasin, et visita le cabinet de travail d'Iselin : la matière d'un livre de 400 pages (1).

Le livre n'était pas encore imprimé, que l'occasion s'offrit de repartir en France en compagnie d'Elise von Bethmann (1785). De la grande nature, elle passait dans la civilisation : Paris, les fêtes de Versailles, l'Opéra, le Louvre, Buffon, le tombeau de Rousseau à Ermenonville, M^{me} de Genlis avec les jeunes princes d'Orléans, Mercier et Grimm et le graveur Wille... ; puis ce fut une visite au château de Brède, Jeanne d'Arc évoquée à Orléans et à Rouen, la mer aperçue au Havre, des pages écrites sur les dunes... (2). Encore un gros volume, auquel vint s'ajouter, l'année suivante, le Journal de son voyage en Hollande et en Angleterre (3). Elle vit Londres, réussit à se faire présenter à la reine Charlotte par sa traductrice, M^{me} La Fite, et même à être reçue par Cagliostro, l'homme du jour. Sa curiosité, ou celle de ses lecteurs, était satisfaite. Combien elle pouvait être empressée auprès des gens, avide de compliments et d'effusions, on s'en rend compte au croquis savoureux de Franzisca Burney, la future M^{me} d'Arblay, elle-même romancière et dame de cour (4) : « Avec moins d'affectation, ajoute-t-elle, M^{me} La Roche m'aurait certainement plu par sa féminité. Bien que passée, elle a encore une voix prenante, des yeux langoureux, beaucoup de charme. Je m'imagine qu'elle s'est tenue toute sa vie pour son héroïne, et sans doute dans sa jeunesse était-elle assez belle pour ce rôle. »

Mise en goût par ses succès à l'étranger, poussée peut-être par son besoin de copie, Sophie serait encore allée exploiter l'Italie, « le seul pays important de l'Europe qu'elle n'eût pas vu », comme elle l'écrivait à Wieland, en l'invitant à l'y accompagner (5). Mais Wieland, enraciné dans son « existence de patriarche », ne se souciait pas de prêter à rire par une escapade sentimentale avec la Doris de ses vingt ans (6). Ne se moquait-on pas à Weimar de

(1) Tagebuch einer Reise durch die Schweiz, Altenburg, 1787.

(2) Journal einer Reise durch Frankreich, Altenburg, 1787;

(3) Tagebuch einer Reise durch Holland und England, Offenbach, 1788.

(4) Diary and letters of Madame d'Arblay (1778-1840), edited bei her niece, 1842.

(5) MILCH, o. c., p. 198; Assing, Sophie von La Roche, Berlin, 1859, p. 291.

(6) HORN, p. 269, 285.

ce vagabondage? « Le monde forme le caractère, remarquait la duchesse Amalie ; il est bon de le connaître jeune, pour en profiter dans sa vieillesse ; la bonne La Roche s'y prend seulement un peu tard (1). » La mort de son mari, survenue fin 1788, ne retarda que de quelques mois la réalisation de ce projet (2). Avec Fritz, qui était revenu au pays avec une riche Hollandaise, épousée à Amsterdam, Sophie s'avança jusqu'à Genève, d'où elle fut rappelée au chevet de Franz, malade à Marbourg.

D'autres avertissements du sort allaient la ramener à des soins plus immédiats : la mort tragique de Merck, qui lui enlevait son fidèle confident, la Révolution, la guerre ; mais plus que tout, la perte de son Franz (1791), à qui elle était particulièrement attachée, suivie deux ans après de celle de Maxe (1793), qui lui laissait cinq filles à élever. C'était assez pour occuper ses dernières années. Mais Sophie pouvait-elle encore dégager son esprit de la littérature, perdre le ton pathétique qui lui était devenu naturel? Comme dans sa jeunesse, son malheur lui conférait une dignité émouvante, un intérêt dont il y avait à tirer avantage pour secouer l'indifférence du public.

Sophie retourna donc en Suisse, afin de prendre hommes et choses à témoin de son deuil, n'imaginant pas que, dans les convulsions d'un monde bouleversé, sa plainte pût se perdre sans écho. Mais il s'agissait encore de remplir des pages, d'interroger, de relater, sinon de copier des informations de toutes natures. En journaliste, elle s'accrochait aux gens qu'elle rencontrait, à un prince de Salm, apparenté aux Stadion, à Fr. Léopold Stolberg, qu'accompagnait un fils de F. H. Jacobi, à Bonstetten, et d'autres personnes accueillantes ; elle tournait autour des réfugiés français, n'approchant pas sans émotions une princesse de Biron ou une duchesse de Bouillon, s'enquérant auprès de Gibbon, de Dohm ou du chevalier de Boufflers. Elle vit M^{me} de Montalieu, auteur de Caroline de Lichtfield, le musicien Reichardt, Necker, M^{me} de Staël. Elle put rapporter à Offenbach le manuscrit d'un troisième voyage en Suisse (3).

De sa retraite « chimérique », où elle continuait à écrire contes et romans, elle faillit d'être chassée par la guerre, en 1794. Du moins avait-elle ainsi un prétexte pour se faire appeler par Wieland

(1) MILCH, o. c., p. 169.

(2) HORN, p. 286.

(3) Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise (1793).

à Weimar, une scène où elle était impatiente de paraître. Mais, pas plus que Goethe et que Schiller, Wieland ne tenait à essuyer ses importunes effusions. A ses avances, depuis la mort de La Roche, il se dérobaît avec prudence : c'est La Roche, lui avait-il fait savoir, qu'il aurait désiré pour son dernier ami (1). Le cœur de Sophie « battait encore avec trop de force », comme elle le lui déclarait, pour qu'il pût songer à goûter avec elle les douceurs du souvenir. Il fallait attendre. En dépit de l'adresse pompeuse qu'elle avait publiée pour le mariage de sa fille avec un fils de Salomon Gessner (2), il s'abstenait. Mais voici que l'occasion s'offrit, cinq ans plus tard : en allant rendre visite à son fils Karl, à Schönebeck, Sophie fit à Weimar un dernier pèlerinage dans son passé.

En otage, elle amena sa petite-fille Sophie Brentano, qui, par sa gracieuse et frêle jeunesse, évoquerait plus sûrement la Sérénade de 1752 (3). Elle ne s'était pas trompée. En venant quelques mois plus tard mourir dans les bras de Wieland, la jeune fille consacra l'union spirituelle qui s'était relâchée depuis trente ans. On sait que l'auteur d'Aristippe voulut sa tombe, dans son jardin d'Osmannstedt, entre sa femme et cette messagère tardive de la vie, dont il a fixé l'image sous les traits de sa Laïs (4).

Sophie avait ainsi épuisé les vanités de l'esprit. A Weimar, elle s'était abandonnée pour la dernière fois à l'illusion de la célébrité. Chez la duchesse Amalie, comme chez Charlotte de Stein et chez Caroline Herder, elle se vit fêter et put se croire admirée. Elle ne vit pas, dans les égards que lui marquaient les jeunes femmes de lettres, Amalie Imhoff, Caroline de Wolzogen, Sophie Mereau, qui sera bientôt la femme de son petit-fils Clemens Brentano, la nuance de réserve ironique. Elle dîna chez Goethe, vit Herder et Jean-Paul, posa au peintre Krause pour un portrait. A Schönebeck, elle avait été saluée par le ministre prussien de Struensee, et de Leipzig elle avait fait route jusqu'à Weimar avec le jeune Ernst Moritz Arndt.

Dans le renouveau qui se faisait autour d'elle, et qu'elle renonçait à comprendre (5), elle se hâtait de recueillir encore des motifs

(1) HORN, p. 287.

(2) *Melusinens Sommerabende*, p. XLIX : *Sendschreiben über die Wieland- und Gessner-Schlösser und Nicoloviuschen Verbindungen* (1795).

(3) HORN, p. 318.

(4) Cf. *ibid.*, p. 321 ss. Cf. *Deutsche Rundschau* 52 (1887) : B. SEUFFERT, Reliquien von Sophie, Brentano.

(5) ASSING, o. c., p. 331 s. Goethe note dans *Tag- und Jahreshefte* : « Eine wunderbare Erscheinung war in diesem Sommer Frau von La Roche, mit der Wieland eigentlich niemals übereingestimmt hatte- »

de réconfort et d'édification, comme elle cherchait dans ses livres les belles pensées, les vertueux sentiments dont elle habillait sa fantaisie. C'est bien ce qui amusait Bettina, ce souci de la parure de l'esprit, ce goût de collectionner des « pièces rares » pour en garnir sa tête, ainsi qu'un cabinet (1).

Fidèle au monde qu'elle avait connu, elle parlait aux visiteurs qui venaient feuilleter ses souvenirs, à M^{me} de Krudener, Henry Crabb Robinson, M^{me} Gachet, qui se donnait pour la princesse Stéphanie de Bourbon Conti (l'Eugénie de Goethe), le langage de « la chancellerie du cœur », selon le mot de Herder. Elle se survivait dans une dignité compassée qui faisait un contraste pittoresque avec le parler franc et dru de M^{me} Aja, la mère de Goethe (2). Mais elle n'en étonnait pas moins « les enfants de sa Maxe » par certaine ingénuité oubliée dans un coin de sa nature, par quelque fraîcheur inattendue du sentiment. « Je lui faisais remarquer, rapporte Bettina, qu'elle semblait voir tout pour la première fois, ainsi qu'un enfant — comment ne serais-je pas redevenue un enfant, répondait-elle, maintenant que se sont épanouis les prestiges qui, de bonne heure avaient capté ma sensibilité naïve (3) ? » Dans les allées du jardin, elle prenait plaisir à redresser un rameau, à couper une fleur fanée. Son dernier regret fut l'abatage des peupliers qui le bordaient, et dont elle aimait le murmure.

Elle mourut le 18 février 1807, six ans avant Wieland, qui, à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, croyait devoir lui confier le soin de sa mémoire (4). « Votre destinée, lui écrivait-il, fut à tous égards si singulière, qu'il ne se représentera sans doute pas, d'ici mille ans, d'autre femme, de qui la physionomie morale put être comparée à la vôtre (5). » Elle se fit enterrer au cimetière catholique de Burgel, à côté de son mari, témoignant ainsi qu'elle était restée « la plus profane des femmes ». De la religiosité, dans laquelle elle avait été élevée, il ne lui était resté qu'une vague confiance dans la destinée, un abandon tranquille à l'ordre de la nature. La sagesse de La Roche avait suffi à soutenir sa vieillesse : elle croyait

jetzt aber mit ihr im vollkommensten Widerspruch sich befand. Freilich war eine gutmüthige Sentimentalität, die allenfalls vor dreissig Jahren, zur Zeit wechselseitiger Schonung, noch ertragen werden konnte, nunmehr ganz ausser der Jahreszeit und einem Manne wie Wieland unerträglich. Ihre Enkelin, Sophie Brentano, hatte sie begleitet und spielte eine entgegengesetzte, nicht minder wunderliche Rolle. »

(1) Cf. *Die Gûnderode*.

(2) ASSING, *o. c.*, p. 341.

(3) *Die Gûnderode* (Inselverlag, 1914, I, p. 218).

(4) HORN, p. 333. s.

(5) HORN, p. 348.

au bien, à l'efficacité de l'esprit. « Le vrai bien ne passe pas, car il vient de l'esprit (1). »

Cet idéalisme moral, où elle communiait avec Bernardin de Saint-Pierre, lui avait caché les laideurs et les misères de la vie, avait doucement endormi sa conscience. C'est à peine si elle s'était senti vivre, si elle avait connu le monde et son propre cœur. Avait-elle connu seulement ses enfants, et participé à leur destin ? Trop occupée d'elle-même pour se dévouer, elle n'avait fait que se transporter dans un rôle. Elle s'était détachée de sa famille, comme de sa vocation naturelle, pour se draper dans la politesse mondaine, le dilettantisme littéraire, l'humanitarisme pompeux. « Il faut l'avoir vue, déclare son apologiste Buri, dans ses rapports avec des personnes d'un rang plus élevé, égal ou inférieur ; il faut s'être fait de soi-même une idée de son port majestueux, de sa figure expressive, de son regard animé, de la vivacité de tout son être, de la noblesse des moindres gestes, de sa façon d'être, pleine de retenue, de dignité et de grâce, de sa lucidité d'esprit, de la légèreté et de l'aisance de sa parole... Son cœur était irrésistiblement attiré par tout ce qu'il y a de beau, de noble et de grand dans le monde moral... (2). »

Par cette attitude, elle en avait imposé à son entourage, de même que, en la prêtant à ses héroïnes, elle avait séduit son public. Qu'on la voie telle qu'elle a ravi son cousin Wieland, d'après le pastel de J. H. Tischbein (3), ou comme l'a connu Goethe, svelte et fine dans sa robe marron ou grise, avec le bonnet à ailes qui encadrait si bien sa figure délicate, ou bien en grand'mère précieuse et bénisseuse, comme l'a photographiée l'auteur de la *Günderode*, c'est le même détachement et la même afféterie d'un personnage composé. Déjà Caroline Flachsland s'irritait, en 1772, du « ton d'argent » qu'elle avait avec chacun. Échappant à elle-même, elle était toute artifice et convention, une âme sensible, dont l'enthousiasme mélancolique, un certain romantisme anglais, idéalisait aussi ses personnages.

Comme ils sont de la même tonalité et de la même inspiration, qu'ils reproduisent le même modèle « du beau et du vrai », que

(1) Die *Günderode*, II, p. 46.

(2) W. BURI, *Beiträge zu einer Biographie der verewigten Sophie von La Roche*, N. T. Merkur, 1808; Assing, p. 336 s.

(3) Reproduit par MILCH, *o. c.*, p. 17. Cf. AD. BACH : *Neues aus dem Kreise La Roche-Brentano* (Euphorion 27, 1926). Ce pastel de 1753, attribué à Joh. Heinr. Tischbein, le protégé de Stadion, serait le plus ressemblant, avec le portrait de 1789, au Gleim-Museum.

Sophie pensait reconnaître indifféremment chez Richardson ou Fielding, Mackensie ou Goldsmith ou Miss Burney (1), plutôt que dans la vie réelle, il suffit de connaître ceux qu'elle a voulu le plus ressemblants, sa Sophie Sternheim et sa Rosalie. C'est à ces deux romans qu'elle a travaillé avec le plus d'application et de plaisir, comme si elle leur confiait les traits de son caractère et de son esprit qu'il lui importait de fixer. Les autres récits lui tiennent moins à cœur ; ils n'ont été écrits que pour le public. Ce ne sont, comme elle dit, que « des fagots ramassés par une vieille pour se chauffer l'hiver » (2).

* * *

Si ce type moral a été revêtu dès l'abord d'un costume anglais, c'est moins par coquetterie que par imitation. Depuis ses fiançailles avec Wieland, Sophie s'était attachée aux figures alanguies de Richardson, ainsi qu'à des compagnes nostalgiques de sa solitude. Ce n'est pas tant qu'elle eût à accuser le destin ni à souffrir de ses déceptions (3). S'il lui restait quelque amertume de sa jeunesse manquée, elle n'était pas assez romanesque pour se plaindre de sa vie dépendante. Elle ne pouvait se croire frustrée de la meilleure part du bonheur que par un retour de religiosité piétiste, ou par une illusion littéraire. Elle s'y trouvait portée à Bönningheim sous l'influence de Rousseau. « Mon âme, dira-t-elle, était alors endeuillée ; les promenades solitaires, dans une nature avenante, la plongeaient dans la mélancolie. De là le ton sentimental de ce récit (4). » Mais n'était-ce pas déjà le ton de sa Gouvernante, qui devait procéder de Pamela (5), alors que Sophie Sternheim, se rapproche davantage de Clarisse ? Ne s'agit-il pas de « donner la preuve que des caractères vraiment nobles et vertueux peuvent, en toutes circonstances, se conduire selon les préceptes de la sagesse et de la bonté (6) ? » Si l'héroïne montre plus de constance et d'activité que Clarisse, l'influence de M^{me} Riccoboni, et surtout

(1) *Rosalie und Cleberg auf dem Land*, p. 155.

(2) Cité par C. TOUAILLON, p. 92.

(3) RIDDERHOFF, *Sophie von La Roche, die Schülerin Richardsons und Rousseaus*, Diss., Göttingen, 1895 ; et sa préface à son édit.

(4) Briefe über Mannheim, p. 200. Lettre inédite à J. G. Jacobi du 4 août 1771 : « Sie, und wirklich unter vielen Sie allein werden sich vorstellen können, dass die ersten eine melancholischen Grundzüge meines Romans wie die blass Grundfarbe meines Gesichts, aus dem oft erneuerten Gefühl des Kummers entsunden, den mir die gezwungene Unterdrückung der Bewegungen meines Herzens gab... »

(5) *Euphion III*, p. 539.

(6) Briefe an Lina, I, p. 66 s.

celle de Julie, dans la Nouvelle Héloïse, y ont sans doute contribué (1).

Sophie Sternheim n'est pas seulement, en effet, la victime d'un séducteur, elle est aussi sa propre éducatrice. Elle s'élève par la souffrance et l'abnégation au-dessus des turpitudes qui la contraignent. Sa force est plus dans sa raison que dans sa pitié. Orpheline, elle aborde le monde avec une conscience formée à la tradition bourgeoise et éclairée par la philosophie, une conscience droite et indépendante. De son père, qui doit sa fortune au seul mérite, elle tient, avec l'intelligence précoce de la vie, le courage de l'action, alors que le pasteur, à qui a été confiée sa formation morale, a développé les qualités qu'elle doit à son ascendance anglaise. Sa sensibilité la rendrait vulnérable, n'était le tour idéaliste de son esprit, n'était un enthousiasme qui la dispose aux joies de l'âme plus qu'au plaisir, à l'effort pratique plus qu'à la spéculation, selon l'ami rencontré dans un château, où l'on reconnaît Warthausen (2). Mais elle possède en outre « le charme fait de douceur et de noblesse » de Sophie Gutermann. Il ne lui manque aucun avantage d'une jeune fille accomplie, quand, à dix-huit ans, elle quitte sa campagne pour faire son entrée dans le monde.

Des parents indignes, jaloux de sa fortune, l'attirent à une petite cour dans le dessein de la livrer au jeune prince, une intrigue qu'elle ne saurait percer. Les impressions fraîches de l'éducation, le souvenir vivant de son père et son innocence l'isolent au milieu d'une société futile, dont elle se détournerait, si elle n'y rencontrait un homme, pour qui elle se sent une affinité de goût et d'idées, un Anglais, il s'entend. Mais éloignée de lord Seymour par le rôle qu'on lui fait jouer, Sophie est bientôt la dupe d'un Lovelace, qui sait s'insinuer dans son estime, et s'offre à venger son honneur, après avoir tout fait pour le compromettre. Elle a l'imprudence de consentir à un mariage clandestin, qui n'est qu'une supercherie, malgré l'aversion confuse qu'elle éprouve pour le caractère de Derby, s'abusant sur l'ascendant que lui donnerait sa vertu. Comme celui-ci n'a que faire d'une métaphysicienne qui, en guise d'amour, ne lui apporte « qu'un mélange de raison et de chimère », il la détrompe brutalement, la punissant de la présomption par laquelle elle a passé outre aux convenances (3).

(1) HASSENCAMP, p. 168.

(2) Sophie von Sternheim, p. 115 s. (cité d'après la rééd. de Ridderhoff).

(3) *Ibid.*, p. 203.

De cette épreuve, il lui faut se réhabiliter. Elle abandonne aux parents qui ont abusé de sa candeur la jouissance de ses biens, change de nom, et avec l'aide d'une amie, elle en appelle à l'estime des honnêtes gens de la déconsidération dans laquelle l'a fait tomber son imprudence. Se dépouillant de toute prétention, elle s'adonne à une tâche rédemptrice, employant désormais pour autrui les dons dont elle n'a pas su tirer parti pour elle-même. Elle retrouve ainsi le sentiment de sa valeur, et, dans la maison d'une noble anglaise, aux environs de Londres, elle commence à se guérir de sa blessure d'amour-propre et à reprendre place dans la société, lorsque la réapparition de Derby lui impose de nouvelles épreuves. Enlevée, transportée en Écosse, elle périrait dans les « mines de plomb », parmi les miséreux de qui elle ne peut se faire comprendre, sans un secours providentiel. Sauvée du désespoir par sa charité, elle est en outre secourue par une châtelaine du voisinage, au moment où elle va succomber dans une oubliette, pour avoir refusé les propositions de son persécuteur. Seymour, qui n'avait su la défendre « par un scrupule excessif de vertu et d'honneur », arrive à point, en compagnie de son frère Rich, non moins épris d'elle.

Obligée de choisir entre ces deux prétendants, elle accorde à Rich « l'original de son âme », à savoir les lettres et le journal qu'elle a griffonnés dans sa prison. Pourvue de l'époux qu'elle s'était souhaité, et par surcroît en possession d'une amitié éprouvée, Sophie va pouvoir jouir « de toute la félicité dont elle est capable ». La résignation et l'humilité font place à la gratitude et à la charité : « Savoir, bonté, l'expérience m'a appris, au seuil de la tombe, que vous constituez le vrai bonheur sur la terre (1). »

Un bonheur qui comporte, par conséquent, autant de renoncement que de satisfaction. Les avantages extérieurs de la fortune tiennent lieu, jusqu'à un certain point, de félicité sentimentale, à condition de servir « à faire le bien » : ils doivent se légitimer. N'étant pas favorisée par sa naissance, il appartient à Sophie, ainsi qu'au colonel Sternheim, de « se faire un nom » par son mérite (2). Tout en respectant l'ordre établi, et sans mettre en cause les privilèges du rang, elle tranche assez sur le milieu de la cour pour y paraître déplacée. Ce n'est pas qu'elle méconnaisse la valeur de la politesse et du bon goût. S'il est permis à son amie Émilie, la fille du pasteur, de vivre près de la nature, Sophie, elle, ne songe nullement à déro-

(1) *Ibid.*, p. 123, 331.(2) *Ibid.*, p. 30.

ger. Loin de s'insurger, elle s'attache, sur le conseil de Wieland, « à ne voir que le beau côté des choses », et à s'accorder avec le monde. Chez une comtesse de Stadion, elle sait admirer l'alliance des grâces de l'esprit avec la sensibilité du cœur (1). Elle discipline son caractère, le plie aux convenances (2). Elle n'est pas si prévenue contre le plaisir esthétique, qu'elle ne fasse les concessions nécessaires à la mode et aux divertissements. Peut-être, sans le regard sombre de Seymour, sacrifierait-elle davantage aux grâces anacréontiques de G. Jacobi (3). Qu'elle raille le bel esprit, elle n'envie pas moins à la France le talent de la conversation (4). Elle n'a garde d'accuser la société de son malheur.

C'est même ce qui l'oblige à réparer l'infraction aux usages dont elle s'est rendue coupable. Elle se doit de donner l'exemple à de plus malheureux, en acceptant l'épreuve qu'elle s'est attirée. Si sensible qu'elle soit, elle reste lucide et résolue. « Beauté et esprit n'ont aucun pouvoir sur mon cœur, pas plus qu'une passion ardente. » Par cette maîtrise d'elle-même, elle en impose au faible Seymour comme au sage Rich ; elle trouble même le roué Derby. Mais ne leur réserve-t-elle pas, à l'un comme à l'autre, quelque déception par l'effacement de sa nature dans la « grâce morale », un mélange d'enthousiasme et de réflexion qui supprime toute spontanéité ? Il faut être, comme Rich, sorti de la jeunesse, pour trouver à son amitié plus de douceur qu'à la possession d'une autre femme, et pour se féliciter d'être associé en tiers à son bonheur conjugal.

Aussi bien Sophie Sternheim s'est-elle détachée de la vie, adonnée à une vertu qui s'oppose à l'intérêt égoïste. Trahie par le monde, elle s'est tournée « vers les vrais biens » (5). Quand elle croit mourir, elle ne tient qu'à sauver le souvenir qu'elle laissera sur la terre. « Plantez un cyprès dans votre jardin, ma chère Émilie, et qu'un rosier s'enroule autour de son tronc, près d'un rocher solitaire ; consacrez cette place à ma mémoire. Allez-y quelquefois. Peut-être me sera-t-il permis de flotter dans l'air auprès de vous, et de voir la larme qui brillera dans votre regard, à la vue de la rose effeuillée... ; je me sens calme jusqu'au fond de l'âme (6). » Le mariage n'est

1) *Ibid.*, p. 78 s.

2) *Ibid.*, p. 172.

3) *Ibid.*, p. 141 s.

4) *Ibid.*, p. 121.

5) *Ibid.*, p. 224.

6) *Ibid.*, p. 307.

pour elle qu'un compromis, en vue d'un accord spirituel. A Lord Rich, qui lui offrait sa main, elle a pu répondre avec assurance que « jamais la raison n'a pris le parti de l'amour contre l'amitié » (1). Wieland n'avait pas tort de préférer à Rich et au triste Seymour le « diabolique » Derby, qui osa porter une main impatiente sur la robe de son épouse (2).

Il reste à cette attitude un pli religieux. Dévouement ou compassion, c'est toujours façon de se soustraire au monde et de s'oublier. En consacrant ses dernières forces aux misérables, à qui elle a été livrée, en prenant même soin de l'enfant abandonné de son séducteur, Sophie croit se sauver elle-même. « Je commençais à ramasser dans la poussière les miettes du bonheur (3). » L'intérêt social, qui chez son père avait un caractère patriarcal, devient, chez Sophie, un sentiment de charité : « Ah ! si l'amour du prochain n'avait en dans mon âme de si profondes racines, que serait-il advenu de moi ? (4) » Il ne s'agit pas seulement pour elle de secourir, mais bien de fortifier les âmes, de les éduquer. L'imposture de Derby ne porte pas plus atteinte à son zèle, que la dissipation des grands et la légèreté du prince. Consciente des responsabilités de l'élite, Sophie Sternheim, sans songer à mettre en question l'état politique, prend à tâche de corriger les injustices du sort. Elle cherche à « éclairer », à donner au peuple l'instruction qui convient à sa condition. Si elle risque une critique de la cour, c'est que son origine demi-bourgeoise la laisse plus libre de prévention. Elle n'en est pas moins solidaire de sa classe. Mais elle prend, dans son malheur, de la commisération pour les déshérités, une sympathie humaine qui trouvent un écho chez les lecteurs de Richardson et de Rousseau : « Ils sont les créatures de la même providence ; il ne manque à leur constitution aucune fibre, aucun muscle pour jouir de la vie... ; comment admettre qu'avec pareille conformité des millions d'êtres soient si retardés dans leur développement et leur activité ? (5) » A défaut des dirigeants, Sophie demande aux pasteurs, aux esprits éclairés de travailler de concert à relever la condition du peuple.

(1) *Ibid.*, p. 279.

(2) HORN, p. 130. « C'est un homme (Derby) qui, après tout, me revient beaucoup, et à sa place, j'aurais été tout aussi choqué de la bégueulerie manifeste de la conduite de la dame... Je suis peut-être trop Grec sur de pareils objets, mais je vous avoue que la dame m'a donné du spleen dans ce moment-là et que tout ce qu'elle dit pour justifier sa conduite ne me paraît que de la métaphysique bien recherchée. »

(3) Sophie von Sternheim, p. 295.

(4) *Ibid.*, p. 226.

(5) *Ibid.*, p. 295.

A cette tendance humanitaire s'allie d'ailleurs une intimité avec la nature qui enlève à la morale toute sécheresse didactique. Sophie Sternheim aime la vie rustique, la rêverie solitaire. « Il n'est pas de soir, écrit-elle de Summerhall, que je ne sois allée me coucher sans éprouver une profonde joie à la bénédiction de la vieille lady, au bonsoir cordial et satisfait des domestiques ; et au lever du jour, je descends dans le parc, où le berger me regarde avec étonnement en me disant bonjour... Vous savez combien un bosquet moussu, combien les plus humbles fleurs peuvent me donner de joie (1). » Dans le sinistre pays d'Écosse, où elle pense mourir, elle bénit encore la terre maternelle qui recevra son corps (2). Par la communion avec le monde, elle se défend de l'angoisse. Le médaillon qui renferme un peu de poussière recueillie sur la tombe de ses parents lui rappelle que la vie est fragile ; elle sait se résigner, mais ne désespère pas. Tandis que les hommes manquent de force pour supporter la douleur, que Derby lui-même se consume de remords, Sophie Sternheim conserve un calme courage. Chez elle, raison et sentiment se font équilibre.

C'est le sentiment surtout qui fit impression sur cette génération, éprise d'héroïsme et de vérité psychologique. Dans les Lettres de Sophie Sternheim, elle crut sentir palpiter une âme, tant la diction lui en parut dépouillée et naturelle, tant il lui semblait y percevoir un accent personnel. Ne sachant dissenter comme Richardson, ni s'exalter comme Rousseau, Sophie La Roche s'était contentée en effet de teinter de ses réflexions et de son expérience les aventures de sa « fille fantastique », de lui prêter son tempérament « sensible » et sa résignation ostentatoire. Par contraste avec les lettres plus étudiées de Seymour ou de Derby, celles de son héroïne paraissaient sincères et émues même à des critiques de sens rassis comme Bode ou Sulzer. Aussi la Gazette de Francfort put-elle considérer le roman comme une manière de soliloque (3). Un peu plus tard, Lenz osait encore prétendre qu'un Werther n'aurait pas trop de mille existences à consacrer à une Sternheim.

De Sternheim à Werther, la distance ne semblait pas alors aussi considérable : la forme épistolaire des deux ouvrages les rapprochait. Que Goethe ait trouvé celle de son roman chez Sophie Stern-

(1) *Ibid.*, p. 266.

(2) *Ibid.*, p. 307.

(3) D. L. Denk, 138, p. xxvii.

heim, qu'il lui doive peut-être même sa première conception (1), n'importe pas davantage que l'occasion, qui lui a été offerte par Sophie La Roche, de s'informer des circonstances du suicide de Jérusalem (2). S'il est vrai qu'elle ait donné « à sa roue une impulsion plus vive », il s'abstint pourtant de lui montrer le manuscrit de la seconde partie, pensant qu'elle ne saurait en apprécier ni l'inspiration, ni le tour de l'imagination. De fait, Sophie ne comprit pas Werther. Elle s'appropriâ seulement des procédés d'expression, ce qu'elle put saisir de réalisme et de pittoresque, pour ses Lettres de Rosalie.

C'est peut-être Goethe qui l'a engagée à renoncer au romanesque, c'est-à-dire à une convention exotique, qui sentait par trop l'imitation, afin de mieux agir sur le public allemand. N'était-elle pas en mesure, par son expérience et sa situation mondaine, de s'inspirer de la vie autour d'elle? Elle pourrait, tout comme une Lambert, diriger l'éducation des jeunes filles, orienter les aspirations confuses de ses contemporaines sur une forme morale, dont elle n'avait à prendre modèle que sur elle-même; c'est encore ce que lui demandera Pfeffel en 1783 (3).

Au lieu d'une héroïne à la Richardson, elle prendrait une personne intelligente et sensible comme elle, et montrerait comment elle se développe dans un milieu tel que celui dont elle était sortie elle-même, sous la conduite d'un pédagogue averti, d'un philosophe pratique du genre de La Roche. Il ne s'agissait plus des tribulations d'une âme, mais de l'édification d'un caractère féminin; moins d'une destinée individuelle, que de la peinture d'un milieu, de « scènes de la vie morale », susceptibles de fortifier la conscience que la femme doit prendre de son rôle dans la société moderne. Que l'auteur y mette « ses vœux inexaucés, les pensées qu'elle n'ose formuler tout haut » (4), la peinture n'en sera que plus efficace. Plus que dans Sternheim, Sophie pouvait donner libre cours à sa rêverie sentimentale. « J'ai bâti des maisons, expliquera-t-elle, distribué des emplois, élevé d'aimables filles d'origine modeste, formé des mères de famille, et fait des mariages (5). » Commencées en 1772, ces Lettres de femmes, qui ont commencé à paraître en 1775 dans

(1) Wilhelm SPICKERNAGEL : *Die Geschichte des Fräuleins von Sternheim von Sophie La Roche und Goethes Werther*. Diss., Greifswald, 1911, et C. Touaillon, o. c., p. 107

(2) LOEPER, o. c., p. 4 s., 9.

(3) Euphorion V, p. 494.

(4) C. TOUAILLON, o. c., p. 125. Cf. Mein Schreibetisch II, p. 394.

(5) Melusiniens Sommerabende, préface.

l'Iris, n'ont été achevées que pour l'édition de 1781. Un quatrième volume, sous le titre de Rosalie et Cléberg aux champs suivit, à dix ans de distance.

Rosalie, qui en est le centre, ressemble naturellement à Sophie Sternheim par sa ferveur idéaliste et sa claire raison ; mais elle est plus effacée, plus docile aux leçons de la vie, plus sagement confinée dans sa vocation d'épouse et de mère, à laquelle elle a été préparée par son oncle Franke, lui aussi fonctionnaire au service d'un petit prince. Orpheline, elle a été soustraite, de même que Sternheim, à la tradition familiale, d'autant plus libre de se chercher dans son cœur, en contact avec la société. Sous le contrôle discret et prudent de son oncle, elle se trouve occupée, avant son mariage, à ajuster son idée encore chimérique de la vie, au cours d'un voyage d'affaire, dans lequel elle accompagne ce dernier. A vrai dire, son développement est déjà presque achevé. Fiancée à un homme qu'elle connaît à peine, et qu'elle a accepté de confiance, éloignée de lui depuis deux ans pour les intérêts de sa carrière, elle conserve plus de latitude pour son jugement et son caractère.

Devenue maîtresse de maison, Rosalie doit s'adapter, tant à son mari, qui lui inspire plus d'estime que d'amour, qu'à son entourage. Si attentive qu'elle soit à remplir ses obligations, elle ne laisse pas d'éprouver la résistance de sa personnalité, faite « d'un singulier mélange de force et de faiblesse ». Qu'elle accepte l'autorité de Cléberg, au lieu de la direction de son oncle, elle se réserve cependant d'examiner, d'en appeler à sa « conscience seconde », c'est-à-dire à son amie Marianne (1).

Il lui importe en effet de ne pas laisser étouffer son enthousiasme, l'élan spontané de son âme, par la sagesse trop positive, à son gré, de Cléberg, une sagesse d'administrateur, qui se défie de l'imagination, d'un certain romantisme auquel elle est encline. Sa délicatesse un peu précieuse se blesse aux réalités, au point de s'offusquer du baiser que son fiancé lui prend à son retour ; elle aura peine à pardonner au mari la petite épreuve à laquelle il lui prend fantaisie de soumettre sa fidélité. Elle se ménage, dans la vie conjugale, une part d'intimité, de sympathie pour ses amies. Elle l'agrémente par des fleurs de sentiment, « de beaux traits de vertu », qu'elle cherche au dehors, et dont elle constitue comme une anthologie, à feuilleter en famille, à la façon d'un journal de voyage (2).

(1) Rosaliens Briefe, Lettre I. (Cité d'après l'édition de Altenburg, 1797).

(2) *Ibid.*, Lettre 113.

C'est qu'elle a besoin d'élargir son expérience, de participer à la curiosité de natures plus ardentes et plus riches. Trouvant sa règle de conduite, ou plutôt le contrôle de son tact moral, dans le petit cercle qui l'entoure, elle peut se prêter par l'imagination à des formes d'existence plus aventureuses. Sa tendresse l'exposerait comme Clarisse à des risques, auxquels elle échappe par sa conformité à ce petit conventicule moral. S'obligeant à se confesser de ses hésitations et de ses goûts, elle se doit de se montrer exemplaire dans le rôle qu'elle assume. Parce qu'elle est prévenue contre les dérèglements du cœur, elle se soumet à son activité domestique, cherchant à éviter toute affectation d'esprit (1). Pour satisfaire son oncle, aux yeux de qui « les points de son aiguille valent bien les saillies de sa conversation », elle se garde de paraître savante, de vouloir en imposer par ses connaissances, comme par exemple une Julie Bondeli. Il importe en effet à Sophie La Roche de donner une image idéale de féminité. Sa Rosalie doit unir et concilier les qualités qui, chez les amies de celle-ci, apparaissent isolément trop accusées, parfois même inquiétantes (2). Elle est moins sentimentale qu'Henriette d'Effen, moins enthousiaste que van Guden, moins raisonneuse que M^{me} Grafe, moins concertée que Julie. Maîtresse de maison accomplie, elle crée autour de son mari une atmosphère de joie sereine, en prenant, dans leur vie commune, « la part la plus délicate et la plus douce ». Ses artifices, pour y réussir, c'est pour elle aussi « l'égalité inaltérable de son humeur, la considération qu'elle montre à son mari, la patience dont elle use dans les désagréments, la satisfaction et la gratitude qu'elle lui témoigne, le souci de se cultiver afin d'animer la conversation » (3).

L'histoire de van Guden apprend à Rosalie que le « sentiment ne rend pas heureux, s'il s'achète au prix d'une noire détresse » (4). Si cette histoire doit être une réplique de Werther, comme le pense Lenz (5), c'est pour faire valoir par contraste le caractère de Rosalie, pour justifier sa conduite, et non pas pour lui faire échec (6). Car van Guden est punie de son égarement, qu'il soit dû aux circonstances, ou à son tempérament d'artiste. Elle se laisse fasciner par un virtuose de son genre, homme faible et fantasque, qui, pas plus qu'elle,

(1) *Ibid.*, L. 61.

(2) Briefe über Mannheim, p. 200 ss.

(3) Rosaliens Briefe, L. 7.

(4) *Ibid.*, L. 114.

(5) Euphorion III, p. 527.

(6) RIDDERHOFF, Diss., p. 39 ss.; C. Touaillon, o. c., p. 139 ss.

ne trouve le bonheur. Incapable de se dégager d'un envoûtement qui l'humilie, elle goûte une amère satisfaction à se dévouer à lui. Sans l'excuse des sens, comme la Stella de Goethe, son attachement procède du dépit, qu'elle le pare de générosité ou de vertu. « Mon cœur, avoue-t-elle, n'arrive pas à s'accorder avec mon esprit sur le bonheur que je convoite : le premier m'a déçu, le second voudrait m'en consoler (1). » Mais cette consolation par l'art et la nature, n'est qu'une illusion décevante (2). En vain, sur les traces de Saint-Preux, va-t-elle chercher l'oubli dans les montagnes du Valais ; elle n'est pas dupe de son jeu. C'est pourquoi elle met Rosalie en garde contre un tel amour « contraire à l'ordre de la nature » (3). Elle reconnaît que c'est « un délire » : « Il faut en préserver avec soin les jeunes filles dont vous avez la charge, il faut les pénétrer de leur devoir de tout subir, plutôt que de s'écarter de la saine raison (4). »

Cet avertissement, Sophie La Roche le croyait nécessaire. Elle n'a donné à l'histoire de van Guden un si grand développement, au détriment de l'intérêt qui doit s'attacher à Rosalie, que parce qu'elle avait autour d'elle de telles victimes de leur cœur, une Louise Hatzfeld, par exemple, ou une Johanna Fahlmer. Ne donnait-elle pas elle-même d'ailleurs dans le cabotinage sentimental ? Sa van Guden lui ressemble effectivement par plus d'un trait, par le culte de la passion, sa prétention pédagogique, par le mélange d'idéalisme et de sens pratique qui séduit et déconcerte à la fois ; par certaine affectation, enfin, jusque dans la simplicité et la bonté. Dans son ermitage de Wollinghof, tout comme en ville, dans l'exercice de la charité, elle sait attirer l'attention. Sans succès, elle essaie de partager la vie mesurée de Rosalie : sa fantaisie la ramène dans l'orbite de Rousseau. Aussi finit-elle par être lâchée de Rosalie elle-même, si portée que soit celle-ci à l'admirer ; la sagesse stoïcienne de l'oncle l'emporte, quand il recommande « de rester sur la terre et de ne pas monter sur des échasses pour dépasser les autres » (5).

Telle est la morale du roman : le bonheur ne saurait être trouvé « dans les aventures du cœur », mais bien « dans la poursuite résolue des fins humaines ». A ce pragmatisme se convertissent tôt ou tard

(1) Rosaliens Briefe, L. 53.

(2) *Ibid.*, L. 85.

(3) *Ibid.*, L. 117.

(4) Rosalie und Cleberg, L. 7.

(5) Rosaliens Briefe, L. 102.

les esprits romanesques qui rêvent de belles passions, comme Latten, lequel, après avoir cru mourir d'amour pour Rosalie, est trop heureux de prendre de sa main la brave fille qu'elle lui destine. Que Werther n'a-t-il été aussi avisé? « Si Rousseau vivait encore, pense Cléberg, il faudrait lui amener le cher malade, parce qu'il dépasse son Saint-Preux (1). » L'aventure de Wolling et de Charlotte ne se termine bien que parce qu'elle est légitimée par la bénédiction du pasteur. Mais quelles épreuves le couple imprudent n'a-t-il eu à supporter, pour avoir enfreint les formes de la moralité. Il faut accepter le sort, et demeurer à sa place. « Ayez plaisir à planter et à semer sur le sol qui vous appartient; quant à celui du voisin, n'avez d'yeux que pour ce qui y réussit, de même que l'on profite des fleurs d'une prairie, ou des arbres d'un autre domaine, sans y vouloir uniquement des œillets ou des roses (2). »

Dans le quatrième volume, se trouve esquissée l'existence qui s'offrait, dans l'esprit de Sophie La Roche, à l'élite bourgeoise : un bonheur à la mesure d'hommes de bonne volonté, ayant plus de probité et de connaissances que de moyens, et tel que Rousseau eût pu l'approuver; « car, de la ville, Rosalie et Cléberg n'ont apporté que les livres, qui, sans les éloigner de la nature, leur offrent des pensées et des sentiments susceptibles d'inspirer l'amour de Dieu et de ses créatures (3). »

Installés à Seedorf, près de Francfort, ils pratiquent les vertus patriarcales dans le petit cercle de leur activité. Tandis qu'il administre le village, elle gouverne sa maison « en bonne ménagère allemande ». Une organisation judicieuse permet de concilier les intérêts et les agréments de l'esprit. On fait valoir les terres, on défriche, on introduit de nouvelles cultures; on donne des fêtes champêtres inspirées par l'idylle de Clarens. Mais entre amis on continue à raisonner de morale ou d'éducation; on se passe les ouvrages de Rochow et de Garve, avec les fascicules de la Bibliothèque générale. Rosalie s'initie au jardinage par Le Vieux Laboureur de Dom Girard, ou par les traités de l'abbé Rosier. Qu'au cours d'une promenade au bord du lac on se plaise à réciter un poème de Matthisson et à évoquer les Idylles de Gessner, les Saisons de Thomson, c'est tout de même sur le plan d'éducation de La Mettrie qu'on élève les enfants (4). L'esprit tire toujours sa

(1) *Ibid.*, L. 107.

(2) *Ibid.*, L. 117.

(3) Rosalie und Cleberg, L. 11.

(4) *Mein Schreibeisch II*, p. 119.

nourriture du dehors, alors que le sentiment commence à s'enraciner. « Nous aimerions tant être tout à fait allemandes ! » proclame Rosalie, tandis que son amie Julie s'étonne d'avoir le goût si français. Mais on éprouve le désir de débarrasser sa maison comme sa pensée des ornements hétéroclites : « Rien de vraiment grand ne sort de l'imitation de l'étranger, mais seulement de l'énergie intérieure (1). »

C'est l'oncle Franke qui le dit, c'est-à-dire La Roche, qui tenait de son origine mêlée le goût des idées claires et des caractères tranchés. Il s'agissait seulement de veiller « que la balance ne penche pas du côté du sentiment au détriment de la vérité » (2). A l'aube du romantisme, Sophie La Roche, fidèle à la pensée de son mari, défend la foi rationaliste dans la culture. L'enthousiaste Latten réclame bien, « pour l'intérêt de l'humanité », un cosmopolitisme tolérant et « une religion purifiée », mais van Guden est persuadée de la déception, à laquelle on aboutit, à vouloir suivre « le bon ton », car l'âme « restée allemande dans le fond » revient à son penchant naturel (3).

La fiction vient s'encadrer dans la vie réelle, ou plutôt la laisse percer de plus en plus. C'est ainsi qu'il est rendu hommage aux hommes qui ont appuyé l'action de La Roche, à Stadion, Groschlag, Hohenfeld (4) ; que, dans le rôle de Marianne, qui rappelle aussi celui de Claire d'Orbe, on reconnaît la baronne de Stein. On rencontre les noms de Julie Bondeli, de Wieland, de Bonstetten (5). Du roman de Richardson, on se retrouve dans le « climat » de Sophie, et même dans son intimité. On participe à son ardeur intellectuelle, à l'attention qu'elle apporte aux menus détails de l'existence, aux particularités d'un mobilier ou d'un costume, plutôt qu'aux formes et aux physionomies. Si elle s'est exercée par la littérature anglaise à voir un paysage, à mettre en valeur un arbre isolé auprès d'un château en ruines, un mur habillé de lierre, si elle note l'effet d'un rais de soleil dans le brouillard d'une forêt givrée, dégradant les couleurs comme dans un arc-en-ciel lunaire (6), il serait exagéré de lui prêter une vision d'artiste (7). Elle décrit trait par trait, mais ne reproduit pas une impression d'ensemble ; elle provoque rarement

(1) Rosaliens Briefe, L. 61.

(2) Rosalie u. Cleberg, L. 2.

(3) Rosaliens Briefe, L. 62.

(4) *Ibid.*, L. 92 s. ; Rosalie u. Cleberg, L. 15.

(5) Rosalie u. Cleberg, L. 23.

(6) Rosaliens Briefe, L. 77.

(7) Comme le fait C. TOUAILLON, p. 128 s.

l'illusion de la vie. Du moins s'attache-t-elle avec intérêt au décor familier, aux scènes populaires et enfantines, qu'il lui arrive de rendre avec une aimable jovialité, dans le goût anglais (1). Elle sait mettre de l'émotion dans la peinture de la misère et de la souffrance, ne se détourne pas des réalités physiologiques, ni même de la mort, dont ne saurait s'inquiéter son sentiment optimiste de la nature. Ne pouvant communiquer aux indigents l'apaisement que lui procure le ciel étoilé, ou le lever du jour, van Guden s'emploie à rendre plus accueillant leur triste logis ; elle leur ouvre un jardin, pour qu'ils éprouvent, à l'aspect de la végétation, « le sentiment réconfortant d'une providence qui répartit les joies de la vie entre riches et pauvres, et les renouvelle à chaque printemps » (2).

Le bien que peut réaliser un petit groupe d'honnêtes gens ne promet-il pas une époque plus heureuse ? A la femme, il appartient de rehausser l'intérêt aux humbles occupations quotidiennes, de stimuler, par le goût de l'ordre et de la propreté, le plaisir au travail. Par son intuition des valeurs morales, elle est appelée à corriger heureusement le jugement critique et à participer à l'amélioration de la condition humaine. C'est à le faire comprendre que doivent servir ces nouvelles, intercalées dans l'ouvrage, et qui jouent dans tous les milieux. Sans vouloir encourager les prétentions féministes, Sophie La Roche vise à relever la fonction sociale de son sexe, en faisant appel à ses vertus propres. Si Rosalie n'est pas, comme Henriette Byron, un modèle de perfection, elle est un modèle de femme cultivée, dont le charme délicat s'allie à la fermeté du caractère. Que certains « craignent pour leurs poupées », comme s'exprime ironiquement Bode dans sa préface, les lectrices lui sauraient gré de relever la dignité de leur état, en réagissant contre les futilités de la mode (3), contre le dilettantisme esthétique. « A quoi bon, dit un des personnages, les subtilités de l'éloquence et de la poésie pour qui n'a pas d'yeux pour les autres formes de l'art ? Je crains que nos petits-enfants aient de la peine à se débarrasser de cette affectation (4). » Jung-Stilling souhaitait de même que « les grands écrivains fussent moins des génies et davantage des Allemands, afin de soutenir sur leurs épaules la patrie chancelante, et d'agir alors qu'il en était encore temps » (5).

(1) RIDDERHOFF, Diss., p. 84 ss.

(2) Rosaliens Briefe, L. 60.

(3) *Ibid.*, L. 119 ; Rosalie u. Cleberg, L. 26.

(4) Rosaliens Briefe, L. 119.

(5) Euphorion II, p. 581.

C'est cette tendance sociale et culturelle qui a recommandé les Lettres de Rosalie, aussi bien au parti de Nicolaï, qui, dans sa revue, loue le sentiment et reconnaît la qualité littéraire, en dépit « d'un esprit de bagatelle féminin » (1), qu'à Lenz, lequel, pour une lettre de Rosalie, donnait des volumes entiers de Wieland, en ce qui est de la vérité psychologique (2), tant il était prévenu par le cachet féminin du ton et du style. Ce cachet, Wieland le rapportait à « l'extrême netteté, jointe à l'élégance la plus aisée », dont Sophie avait fait preuve depuis sa jeunesse, et qui lui semblait marquer son usage du monde (3). Si toutefois il tenait moins de la manière de M^{me} de Maintenon, ou même de celle de M^{me} Murat ou de M^{me} Riccoboni, que l'eût désiré Wieland ; s'il conservait même un accent de puritanisme et d'édification, il se rapprochait pourtant du ton de la bonne compagnie, en cette Rhénanie ouverte à l'influence combinée de la France et de l'Angleterre.

Subjectivisme et conformisme, aspiration sentimentale et raison économique, les deux courants se rejoignent en effet dans cette culture féminine, teintée de naturalisme édulcoré (4). Que Gœthe, après y avoir pris intérêt, si même il n'y a puisé quelques motifs pour Werther et Stella (5), rejette maintenant cette rêverie humanitaire, et, d'un même mouvement de protestation, cloue au pilori, à Ettersburg, les Lettres de Rosalie et le Woldemar de Jacobi (6), voilà qui pourrait témoigner de la faveur que l'ouvrage de Sophie La Roche rencontrait dans un certain public, sensible à cet enthousiasme « romantique », à cette idéalisation emphatique de la vie au moyen d'un décor conventionnel d'urnes, de ruines, de colonnes brisées, de tonnelles et de fontaines. Mais ce décor ne nuisait pas, comme il semble, à l'effet de simplicité et d'honnête sincérité (7).

Sans véritable talent littéraire, Sophie La Roche avait réussi, par la tenue de son esprit, par la note juste qu'elle sut trouver, à exercer une action importante sur les classes moyennes, en diffusant un rationalisme candide, pénétré de religiosité, mais qui revalorisait l'existence, ennoblissait le travail et idyllisait les rapports sociaux. Elle faisait aimer la nature, dans le sens positif du Paysan

(1) C. Touaillon, p. 146.

(2) Euphorion III, p. 527.

(3) Horn, p. 220 s.

(4) C. Touaillon, p. 152 s.

(5) Cf. Rosaliens Briefe, L. 12. (Ridderhoff, Diss., p. 89; Loeper, o. c., p. 30, 34, 95.)

(6) Lettre de Wieland, du 2 sept. 1779, dans Zoeppritz : Aus Jacobis Nachlasse, II, p. 175 s.

(7) C'est ainsi que Eulogius SCHNEIDER, en 1790, donnait le style de Sophie La Roche en modèle de simplicité. Cf. C. Touaillon, p. 145.

philosophe de Hirzel, et des « Études » postérieures de Bernardin de Saint-Pierre. Effaçant l'ombre pathétique de Sophie Sternheim, Rosalie rassurait la conscience par la foi dans la bonté de l'homme.

A cette confiance dans la destinée de la civilisation, Sophie La Roche s'en tiendra désormais. Qu'elle assiste à l'effondrement du monde, dans lequel elle avait vécu, elle ne se départ plus de cet optimisme salutaire, qui lui permet de jouir par avance d'un meilleur état de choses, « dont l'image flottait devant son âme ». Wieland aura beau chercher à dissiper l'illusion, Sophie y restera attachée comme à son salut (1). Aussi ne fit-elle, dans sa production postérieure, que prolonger cette attitude, que ce soit dans ses publications pédagogiques, dans ses contes « à la Marmontel », ou dans ses autres romans. Qu'elle imagine une miss Lony mourant d'avoir été méconnue par son fiancé, ou conte l'histoire d'un couple aristocratique, chassé de France par la Révolution et retrouvant une patrie chez les Indiens d'Amérique, dans le goût de Paul et Virginie, ou qu'elle donne un bel exemple de résignation, c'est toujours le même flottement entre la fiction et la vérité, le même compromis de l'intelligence avec le vœu moral. A force de voir avec les yeux de ses livres, elle finit par se prendre elle-même pour une figure de roman, et par se raconter dans les Soirées de Mélusine. Au siècle nouveau, elle n'avait plus à transmettre qu'une figure « de papier », dont tous les traits avaient été patiemment rassemblés (2), et qu'elle proposait, « tout comme on propose à une amie un modèle de bonnet ou de parure qui lui sied et ne réclame pas une grande dépense (3) ».

N'était-ce pas assez qu'une telle parure ait pu plaire, qu'elle ait donné à la femme allemande un air plus avenant et plus dégagé? « Le monde peut se féliciter, écrit Wieland à la princesse d'Isenburg, qui avait assisté Sophie La Roche dans ses dernières années, d'avoir possédé cette femme extraordinaire, qui, pendant trente-six ans, lui a distribué, qu'il les appréciait ou non, les fruits d'un esprit étroitement lié, j'allais dire intimement uni à son cœur (4). » Qu'elle ait suscité des imules, et vu se développer son action civilisatrice par les romans de Meta Liebeskind, de Hélène Unger ou de Benedikte Naubert, qu'elle ait été ainsi l'instigatrice d'une litté-

(1) Hassencamp, p. 279.

(2) Briefe über Mannheim, p. 356 : « Ach! was hätte ich nicht alles aufzeichnen können! — aber ich sammelte nur die Züge und Auftritte, welche mir nach meinem Charakter die liebsten waren. »

(3) Briefe an Lina I, p. 75 s.

(4) D. Br. II, p. 93.

rature féminine, qui, dès la fin du siècle, intervient dans la vie intellectuelle de l'Allemagne (1), lui assurerait déjà une place importante, n'eût-elle été encore, comme par une ironie du sort, l'aïeule de Bettina et de Clemens Brentano. Mais par sa confiance dans la valeur de la raison, par son zèle d'éducatrice et sa teinture de politesse mondaine, qui recommandait ses ouvrages jusque dans les cours, elle avait, sans rompre avec la tradition, favorisé l'émancipation intellectuelle des nouvelles générations (2). Retenue par sa culture, somme toute superficielle, à un niveau moyen, elle n'en a que mieux reflété l'esprit du siècle.

(1) Ad. BACH, Zeitschr. f. Deutschkunde, 1926, p. 171 ss.

(2) Adalbert VON HANSTEIN, Die Frauen in der Gesch. des deutschen Geisteslebens des 18. und 19. Jahrh. II, p. 154

Lettres
de Sophie de La Roche
à C.-M. WIELAND

INTRODUCTION

La Correspondance de Sophie La Roche, que le poète Léopold Friedrich de Goeckingk avait commencé de rassembler, en vue de sa publication, est demeurée, pour la plus grande part, inédite dans des archives privées et quelques Bibliothèques. A part quelques découvertes récentes, il n'en a été donné que des fragments disséminés dans des recueils, ouvrages ou périodiques souvent peu accessibles.

De ses lettres à Wieland, en particulier, les soixante-quinze reproduites ci-après constituent, avec celles conservées à Dresde, Weimar, Nuremberg et Marbach, ainsi que la copie d'un billet dans les papiers de J. G. Jacobi à Fribourg, à peu près tout ce qui subsiste de relations épistolaires d'un demi-siècle. Elles se trouvent à la Bibliothèque de Dresde dans une liasse de Lettres de dames à Wieland, accompagnées de deux lettres de son mari et d'une lettre de Herder (1). Échelonnée sur une période de vingt-cinq années, de

(1) Sammelband 250. Pour l'analyse de ce recueil, cf. MUNCKER, *Wielands Pervonte*, vorgetragen in der philos. philol. Klasse der bayr. Akad. d. Wissensch., 7 Fébr. 1903. — Les autres correspondants de Wieland sont : Anna Amalia (2 lettres, l'une du 29 mars 1772 dans Beaulieu-Marconnay : *Anna Amalia, Carl August und der Minister Fritsch*, Weimar, 1874, p. 242 ss.; l'autre, de 1781, reproduite par Muncker) — la poétesse Anna Luisa Karschin (2 lettres, dans Muncker) — la baronne von Keller, née von Bechtolsheim (2 lettres, dans Muncker) — sa fille Julie von Keller, épouse du baron von Bechtolsheim son oncle (2 lettres inéd.) — Henriette von Kuckel (une lettre dans Muncker — Suzanne von Bandemer, née Franklin (une lettre inéd.) — la comtesse Tina Brühl (2 lettres inéd.) — Caroline Herder (une lettre inéd.) — M^{me} de la Fite (une lettre inéd.), etc... Les deux lettres de La Roche et le passage ajouté par le Chanoine Dumeitz à la lettre de Sophie, du 27 sept. 1772, paraîtront ci-après.

1759 à 1784, elles ont échappé, on ne sait pourquoi, à la dispersion, sans qu'aucune sorte de continuité ne semble motiver leur groupement.

Leur intérêt a depuis longtemps été signalé. Dans une communication à l'Académie des Sciences de Munich, Franz Muncker attirait, en 1903, l'attention sur ce manuscrit et donnait des extraits plus ou moins longs de ces lettres, qui lui paraissaient dignes d'une publication intégrale (1). Précédemment, l'érudit spécialiste de Wieland, Bernhard Seuffert, les avait utilisées (2). Grâce aux communications de Muncker, Kuno Ridderhoff pouvait apporter quelques précisions sur les relations de jeunesse de Wieland et de Sophie de La Roche et déterminer, dans sa réédition de son œuvre capitale *Fräulein von Sternheim*, la part de collaboration de Wieland ; elles ont manqué à Werner Milch, pour sa biographie récente de Sophie La Roche (3).

Pour l'historien littéraire, elles apportent un secours précieux, tant pour l'étude de Wieland que pour celle de l'auteur et de son époque. Par la contrepartie qu'elles fournissent, les lettres de Sophie éclairent celles du poète, dont les publications sont restées jusqu'à ce jour incomplètes et mutilées. Elles permettent de mieux suivre leurs relations, au fond toujours cordiales, malgré les bourrasques fréquentes de l'humeur susceptible et changeante de Wieland. Nous voyons Sophie reprendre contact, en 1759, avec un délicat ménagement et une tendre insistance, préparer, en 1760, cette intimité d'abord hésitante puis franchement amicale de Biberach-Warthausen, qui surmonta la défiance initiale de La Roche, puis la brouille diplomatique de 1767-1768, et se resserra encore après le départ de Wieland pour Erfurt, par l'intérêt commun de l'éducation du jeune Fritz La Roche, pour un temps abandonnée au poète. Si on regrette l'absence de renseignements nouveaux sur les années de Biberach, on relève, dans les billets particulièrement nombreux de 1769-1771, la sollicitude émue et attentive de Sophie pour la santé et le bien-être de son ami, son attachement à sa famille, son empressement à le servir, son admiration pour ses œuvres, son souci de son avenir. Wieland est associé à tous les détails de la vie mondaine et politique du Conseiller de l'Électeur de Trèves ; il est le confident des premières ambitions littéraires de Sophie, et tout en se prêtant de bonne grâce à la pétulance exigeante et romanesque de sa cousine, il peut s'appuyer sur l'intelligence robuste et pratique de La Roche, qui le soutient dans sa lutte contre les intrigues cléricales.

(1) Franz MUNCKER, *ibid.*, p. 198.

(2) *Vierteljahrschrift für Litgesch.* I, 1888 ; *Euphorion* 3 (1896).

(3) Werner MILCH : *Sophie La Roche, die Grossmutter der Brentanos*, Frankfurt am M. 1935.

Le voyage de Wieland à Coblenz, en 1771, marque le point culminant de cette communion d'esprit et de cœur. Une année encore, les effets de cette rencontre se prolongent en rêves de vie en commun. Puis les « châteaux en Thuringe et aux bords du Rhin », édifiés par l'imagination si vive de Sophie, s'évanouissent avec la nomination de Wieland à Weimar. D'autres influences s'exercent sur Sophie, désormais installée dans la gloire : Fritz Jacobi, Merck, puis Gœthe. Wieland s'isole dans une bouderie pleine d'amertume et de résignation. Il se défend d'une liaison, où le regret du passé a plus de part qu'une véritable estime pour ses travaux et ses buts ; il perd contact avec le cercle sentimental de l'amie qui ne veut pas vieillir. Sophie fait paraître dans l'Iris de Jacobi ses Lettres à Rosalie, auxquelles le Mercure avait offert l'hospitalité sans succès. Mais la vieille affection persiste, et après la disgrâce de La Roche, le poète appela avec une indulgente sympathie une collaboration dont il connaissait le motif intéressé. Il renoncera sans doute à courir le monde avec elle pour monnayer ses impressions, mais il l'accompagnera de loin, avec une curiosité toujours tendre. Avec quelle émotion il ouvre ses bras à ses deux fils Fritz et Carl, qu'elle lui envoie !

Notre collection s'arrête en 1784, sur un dernier vœu de Sophie : celui de serrer contre son cœur Wieland et toute sa famille, y compris la vieille mère, depuis longtemps pardonnée. Ce vœu, on le sait, se réalisera quinze ans plus tard, sauf pour la mère de Wieland. Wieland et Sophie, si ardemment épris l'un de l'autre au seuil de la jeunesse, se retrouveront sur la tombe précocement ouverte de Sophie Brentano.

Ne serviraient-elles qu'à animer cette physionomie féminine, d'un charme si prenant que bien peu lui résistèrent, charme fait de douceur résignée, de bonté active et de suave sensibilité, d'ardeur intellectuelle, d'enthousiasme moral toujours prêt, d'une inlassable curiosité de la vie des autres et d'une recherche un peu théâtrale de l'effet, que ne gâtaient pas à cette époque un verbe grandiloquent et un ton monté jusqu'au pathos bénisseur, ces lettres mériteraient d'être connues. Elles ajoutent une précieuse contribution aux révélations que Sophie nous a livrées d'elle-même dans ses récits de voyage et ses souvenirs. Elles sont suivies de deux lettres de La Roche intercalées dans celles de Sophie, et de deux lettres de Sophie à Johann Georg Jacobi, dans les archives de la Bibliothèque de Fribourg. Les quelques lettres non datées, qui, dans le recueil manuscrit, se trouvaient à la suite des lettres datées, ont repris leur place chronologique, dans la mesure où il était possible de la déterminer. Un fragment de Rosaliens Briefe (II, 1 ss.) et la copie de l'adresse à Jo-

seph II, offerte à Wieland pour le Mercure, qui figurent dans le manuscrit, ont été négligés.

Les notes doivent seulement faciliter l'intelligence du texte, sans prétendre le commenter en détail. Elles se trouvent d'ailleurs complétées par l'esquisse biographique, dans le cadre de laquelle la correspondance doit prendre sa signification. Cette esquisse n'a d'autre objet que celui de dégager la personnalité de l'auteur telle qu'elle s'est formée et exprimée dans son œuvre ; de définir son rôle dans la vie intellectuelle de l'époque. Seuls, les deux grands romans, Sophie Sternheim et Rosalie, ont été pris en considération, comme les documents caractéristiques de son esprit, et en raison de leur intérêt historique. L'activité littéraire de Sophie La Roche a été étudiée dans son ensemble par Christine TOUAILLON, dans son ouvrage sur *Le Roman féminin allemand au dix-huitième siècle*. On s'y reportera utilement, ainsi qu'à la monographie attrayante de Werner Milch, qui m'a été également très utile.

Je tiens à exprimer ma gratitude à la Direction de la Bibliothèque Régionale de Dresde qui m'a autorisé à utiliser et à photographier ces documents, et de la Bibliothèque Centrale de Zurich qui m'a libéralement donné toutes facilités à ce sujet. M. B. Hirzel, de Zurich, a eu la complaisance de collationner sur l'original les passages défectueusement rendus, et m'a prêté le plus gracieux concours.

I (1)

[15]

Mayence ce 26 juin 1759

Il y a quinze jour, que je vous ai écrit ; il faut que la lettre vous soit parvenue, et il faut aussi, que vous en soyes indigné, parce que vous ne me repondes pas malgré les instances, que je vous en fis (a). Soit, c'est un coup que je me suis porté, moi meme, ma triste ma cruelle maladie, était donc destiné, de me montrer, non seulement, toutes les malignités cachées de mon sang, mais aussi celles de mon cœur, j'en profiterai, pour l'un, et pour l'auttre, j'en rends grace à Dieu, en le demandant, une guérison aussi parfaite, pour mon cœur, et Esprit, quil à doné à mon corps ; je ne serois donc plus vaine, ni presomtueuse, sur une lettre, ou

(1) Déjà publiée par Muncker-Pervonte, p. 199-201.

(a) Dans une lettre précédente, du 12 juin, perdue.

j'aurois montré mon cœur, avec ses mérites, et ses deffauts ; je ne dementirai plus, mon caractere, qui apres cinq ans et plus, de souffrance courageuse, et suportable (b) (Parce que j'avois bien de l'innocence devant moi) fais une démarche, qui détruit le fruit, de tout cela ; enfin j'en suis punie, par votre silence, peut-être encore par un nouveau sacrifice, à faire de ma reputation à Mad. votre Mère (c).

Si vous lui communiquez ma lettre, je ne m'en plaindrai pas, et si je le faisois, ce seroit injustement, j'ai trop dit d'elle, pour ne vous pas faire souhaiter, quelle soit justifiée, et que j'aye tort ; ah pourquoi, ma pauvre raison, à-t-elle tant souffert de cette couche douloureuse avant terme (d) pourquoi mon imagination étoit elle trop vive, trop agissante. Dieu a permis tout cela, pour me humilier, il me faloit encore perdre, les restes de votre amitié que la pitié et l'incertude (1) si j'étois aussi coupable qu'on me faisoit (2), m'avoit conservé (3), je me soumet, toujours destiné à souffrir, dans la partie, la plus sensible de mon Cœur. désormais je me defierai des agrements, que je croirai pouvoir me procurer, par madroiture, par un epanchement de Cœur, je n'ai d'autre consolation, que de ne vous avoir écrit, aucun mensonge, Mad. votre Mere, dusse t-elle m'en donner le defi milles fois. mon cœur ne sera plus donné, à juger à aucun homme au monde, Dieu, Dieu seul, le verra et le jugera à l'avenir, et de l'autre Coté du tombeau, comme dit mon cher *Joung*, je voulois avoir le plaisir de vous voir justifié, dans l'esprit de la Roche (e) qui me croyoit prevenû, pour vous, et contre votre Mere, je ne vouloit pas me venger, mais rentrer dans votre Estime, en vous laissant le juge de mes actions de l'année 1753, depuis le Juin jusqu'à mon mariage. il est bon, il est salulaire que je reconoisce, tous les plis, et replis de mon cœur je me renfermerai en moi meme, et mes devoirs de mere, et d'Epouse, rien pour ceux, dont j'ambitionnai l'Estime, et les autres n'étant rien pour moi.

(1) Sic. -- (2) Surcharge sur *avot fast*. -- (3) Au lieu de *garde*, effacé.

b) Le mariage de Sophie avec La Roche eut lieu le 27 décembre 1753. Sur les circonstances de la rupture des fiançailles de Sophie et de Wieland cf. les lettres de Wieland à Sophie dans Horn, p.i 25 ss. et l'article de Scuffert dans Neue Züricher Zeitung 1883, 23 sept. N° 266 s

c) Le rôle joué par la mère de Wieland dans la rupture de ces fiançailles ressort de la lettre écrite par elle à Bodmer le 10 oct. 1753 (dans les archives de Bodmer à Zurich), en partie citée par Seuffert dans l'article mentionné plus haut.

d) Il s'agit du quatrième enfant, Louise, ou Loulou. Sophie avait eu précédemment, en 1756, Maximiliane, en 1757 Fritz. Entre temps un autre était mort en bas âge.

e) La Roche semble avoir pris quelque ombrage, au début, des relations épistolaires de Sophie et de Wieland après le mariage. C'est ce qui semble ressortir de 2 lettres de Wieland adressées en 1755 à la sœur de Sophie devenue M^{me} von Hillern, qui servait d'intermédiaire (Cf. Beilage zum Staatsanzeiger für Württemberg 1904, N° 11/12, p. 181 s.) Wieland remarque, dans une de ces lettres du 23 sept. 1755, que ses sentiments ne sont pas compris par ceux qui devraient les comprendre. Peut-être y eut-il en 1759, au moment où Sophie entamait à nouveau la correspondance, une difficulté du même ordre qui incita Wieland à rester sur la réserve. (Cf. une lettre de Wieland à Breitinger, d'octobre 1759, communiquée par Crüger (Arch. f. Lit. gesch. XIII, 226) où il est question d'un « *Ziemlich verdriessliches, itzo aber gänzlich beiegelegtes Geschäft mit der Mad. la Roche* ».

[16] adieu Wieland, dans l'auttre monde, vous me reveres, vous ne me m'con itres plus, vous me rendres plus de justice, et je ne ferai plus de fautes, car grâçe à Dieu, je n'ai pas comis des crimes. F'aitez de ma lettre du 12 et de celleci, tout ce qui bon vous semblera, je ne contredirai pas à rien.

Dieu vous Benisse, Dieu recompense votre vertu, je lis, vos *Empfindungen eines Christen*, come on les doit lire; oublies moi, ne vous faites au moins point d'image, de ma conduite, de mes sentiments vous etes si loing, de me prendre au juste, que je vous prie, de me laisser; ne me voyes plus, que come je suis, en ce moment j'ai ma petite Louise sur mes genoux, Frizle (f), mon charmant beau Frizle est à mes pieds, et joue, la Max (g) est à deux pas de moi pres de la Cousine et cout (1) pour sa poupée, et me demande, maman pourquoi pleures vous? je prie Dieu, de vous donner un cœur vertueux, et une destinée, plus heureuse que la miene. cest le seul coup d'œil que je vous permet; je suis sur, que plusieurs moments de ma vie, plusieurs sentiments, de mon cœur, qui vous regardent, seront conservé, et que vous les verrès dans l'auttre monde, et les aprouveres pour me recompenser, de tous les maux, que les votres m'ont fait souffrir. adieu.

Sophie La Roche.

II (2)

[17]

Mayence 18 juillet 1759

Monsieur, et tres Estime Cousin.

voici une lettre, que je voulois envoyer à Zurich (a) je n'en ferai rien, je suis resignée sur vous, ainsi ne craignes rien de l'avenir, car c'est la derniere fois, que vous verres de mon odieuse ecriture; je ne vous demande plus reponse, à mes lettres precedentes, mais seulement la complaisance de faire dire par Mad. votre Mere, à ma Sœur de Hillern, que vous les aves reçûes. Souvenes vous s'il vous plait, qu'un jour, vous m'aves dit bien de choses au desavantage de mon Pere (b), sans qu'il me soit venu dans l'Esprit, d'en faire la mine, encore moins aurais-je été capable, de marquer une haine, et un mepris aussi complet, dont vous venes de me traiter, mais il faut, que vous ne soyez plus, ce meme Wieland d'auttrefois, vous n'aures jamais sù en agir de cette facon sur

(1) Au lieu de *court*, lu par erreur par Muncker.

f) Fritz ou Frédéric, fut l'élève de Wieland et plus tard épousa une Française. Cf. Dresch, *Revue Germanique* XII (1920), p. 138 s.

g) Maximiliane, la future femme de Brentano et l'amie de Goethe, la mère de Bettina et de Clemens.

(2) Egalement dans Muncker-Pervonte, p. 201.

a) Wieland, qui séjourna à Zurich depuis 1752, avait quitté cette ville pour Berne en juin 1759.

b) Cf. Lettre de Wieland à Sophie du 6 juin 1753 (Hassencamp, p. 5).

ma première lettre, encore moins sur la seconde. enfin c'est le dernier trait, de mon sort, je suis sur, de n'en plus éprouver de pareil. Soyez heureux mon Cousin autant qu'on le peut être, tranquillisez vous, en oubliant la façon dont vous venez de me traiter bien injustement.

Sophie La Roche.

III

Mayence ce 7 8bre 1760

[19]

Monsieur et très estimé frère (a)

Je vous supplie, de me tirer de mon inquiétude sur l'Etat de Santé de ma Sœur (b); on lui a mandé il y a trois semaines, que je sois heureusement accouchée (c); je n'ai pas entendu un mot de sa part la dessus, et comme elle ne m'a jamais témoigné de l'indifférence dans ces occasions, je ne puis attribuer son silence qu'à une maladie; malgré l'officieuse imposture quelle inséra dans sa dernière lettre, en me disant quelle se portait bien, par une cure dont elle se servoit. personne ne m'écrit, et parceque Landmann est parti pour quelque temps, il faut bien que je m'adresse à vous, d'avoir la Charité de me tirer de Peine, elle ne sait point combien je l'aime, et m'intéresse pour elle, tout comme quelque autre paroît douter, de la vérité de mes sentimens d'Estime, d'amitié, et du plaisir que me feroit, une petite lettre de sa part (1). Toujours mon frère n'oublies pas, que je n'ai plus assez de vanité, pour faire des prétensions, et que je regarderai, tout ce qui me viendra de vous, comme des présens généreux.

Je vous ai écrit au mois d'août (d) que notre voyage pour Warthause (e) étoit reculé jusqu'au printemps prochain, je vous ai marqué le déplaisir, que cela me causoit; la date du mois d'après m'a donné un rayon de plaisir en me montrant, que nous sommes déjà avancé d'un mois vers le terme de mon départ, et de la satisfaction de me retrouver chez moi, de corps et d'esprit, vous qui ne connoissez que trop le sauvage de mon

(1) A partir d'ici jusqu'à la fin dans Muncker Pervante, p. 202.

a) Cf. La lettre de Wieland du 14 juin 1760 (Hassencamp, p. 7 ss.).

b) Il s'agit de la sœur cadette de Sophie, Katherine von Gutermann, appelée du sobriquet de Cateau. Elle étoit née en 1734 et épousa en 1753 le futur bourgmestre de Biberach, von Hillern. Veuve en 1765, elle repoussa l'offre que Wieland lui fit de l'épouser, bien qu'elle eût précédemment accueilli avec une coquetterie provocante ses hommages. Cf. Böttiger dans Raumer : Hist. Taschenbuch X, 407 ss.

c) Cet enfant, le cinquième de Sophie, ne semble pas avoir vécu.

d) Lettre perdue.

e) Le comte de Stadion (Anton Henrich Friedrich von Stadion zu Thann und Warthausen) né 1691 avoit quitté les hautes fonctions qu'il remplissoit à la cour de l'évêque électeur Fr. Karl v. Ostein (1743-63), où il étoit « Hof u. Staatsminister » à la suite de démêlés avec les Jésuites (Cf. Asmus, p. 16 ss.) et d'un dissentiment survenu avec le neveu de l'électeur, J. H. Friedr. Karl v. Ostein, et reçu l'ordre de se retirer dans ses terres de Warthausen près de Biberach, où son fils naturel et intendant La Roche le suivit en 1761, se démettant de ses propres fonctions à la cour.

[20] imagination, représenter vs les douceurs quelle me fait envisager, du voisinage d'un frere et d'une Sœur, come j'ai à Biberac. Dieu vous conserve et laisse à ma Sœur la consolation, de votre amitié, et de votre Commerce. on m'a mandé toutes les bonnes intentions que vous avez pour mon pauvre frere Cadet, (1) je vous en remercie millions de fois ayez toujours ce Cœur unique dans son Espece, ce cœur auquel je dois tant et tant, nourrissez y toujours quelque sentiment d'amitié pour moi. adieu pensez quil n'est pas possible de considerer, et d'Estimer quelqu'un plus parfaitement que vous l'etes de (1).

IV

[21]

Mayence ce 10 novembre 1760

quelle lettre m'écriviez vous mon frere (a). Sans l'anglois quil y à au bout, je ne croyais jamais, que vous l'aves écrite. vous etes donc persuades, quil y à des moments ou la Philosophie s'en va, au Nües pour nous laisser faire, tout à notre aise, un petit tour terrestre, materielle, tout à fait ; et vous en parles meme, dans un ton naturel.

Satisfait de cette découverte. j'en suis bien aise, et meme j'en suis charmée plus que vous ne pensez peutetre ; je vous verrai plus souvent, car je ne doute point, que cette jolie humeur, dans laquelle vous m'écriviez cette lettre, ne vous reprenne de tems en tems et dans ces momens là, vous aimerez, l'Esprit, de Warthause (b), ou osera vous prier chez nous, ou on vous Estime, et ou on craignoit seulement, votre austerité, mais nous parlerons de cela au mois de mars plus amplement (2) ; je veus vous dire, en attendant, que vous n'aves rien à craindre, de ma figure, je vous promet, le passablement laid, et vous n'aves qu'à prendre une Eponge et d'Effacer mon Portrait. (c) Suposes que vous l'avez encor car huit années, cinqs couches, et au moins une douzaines de chagrins Cuisans, sufisent pour chiffonner les traits, les mieux arangé, et les miens ne l'étoient jamais, par consequent les degats étoient plus aisé à faire, enfin j'aurai le plaisir, de ne vous donner, ni le moindre regret ni la moindre inquiétude de ce coté là, et nous verrons coment

(1) Fin, avec la signature, déchirée.

f) Le frere de Sophie, dont nous connaissons l'existence par Lutz : *Beiträge zur Geschichte der Stadt Biberach* (1876) était médiocrement doué et n'a eu qu'une existence lamentable. En 1760 il vint à Biberach comme *Gerichtsassessor*, y fit des dettes, fut contraint de quitter sa place puis végéta dans des fonctions de plus en plus humbles.

(2) Jusqu'ici dans Muncker-Pervonte, p. 202-3.

a) Lettre du 25 oct. 1760, Hassencamp, 9 ss.) où Wieland avertit Sophie qu'il n'est plus « Platoniste » et que Sophie « portera les frais de leur vertu commune ».

b) Sur l'esprit de Warthausen, cf. lettre de Wieland à Zimmermann, juin 1762. A. Br. II, 173 ss. Sophie La Roche : *Briefe über Mannheim*, et Asmus ; G. M. de La Roche, Karlsruhe 1899, ch. IV.

c) Sophie avait laissé à Wieland, sur sa demande, son portrait, qu'elle lui avait donné à l'époque des fiançailles. Cf. Horn, p. 38.

nous acorder du reste ; je me sens bien du courage, depuis que vous me dites, que vous ressemblez quelque fois aux autres mortels, car je sais de mon Ovide, que les bonnes Dames, de ce temps jadis, resistoient bien mieux, aux homes, qu'à leur demis Dieux, ou l'admiration, et la vanité faisoient faire la moitié du Chemin, et je sais de mon tems d'aujourd'hui, que quand l'amour propre ne s'en mele pas, nous n'aves pas, si beau jeu vous auttres Messieurs, et puis j'ai respiré (1) un air de Cour (d) je sais disimuler, je sais me contraindre, j'ai une petite teinture, de chicane, d'intrigues, et de finesses, j'espère que tout cela, me sera d'un [22] asés bon usage contre vous. continues de m'écrire encore cet hyver, vous m'obligeres beaucoup car je reste toute seule, je ne sors presque point ; començons toujours nos conversations des à cet heure, et parons par la d'avance les coups dangereux, que nous pourions nous porter, adieu faites donner cette lettre à ma Soeur seule, à la prochaine plus la poste s'en veut aller.

Sophie La Roche.

V

Ce 24 février 1761 (a) [27]

Monsieur le grand Maître (b), et La Roche souscrivent pour vos ouvrages c), le premier m'a fait mander quil etoit bien aise, de lier par la conoissance avec un home quil Estimoit ; et le dernier me dit, en me renvoyant votre lettre :

La lettre, de votre Ami est tres bien ecrite, j'y vois avec plaisir, l'home d'Esprit, et l'ami Philosophe, je serois tres fachée, si vous me suposiés le moindre ombrage, sur une corespondance, avec un home de son talent, de ses moeurs, et de sa facon de penser. Continues ma Chere, un comerce inocent, ou je prens part moi meme, je vous asure que je tacherai de gagner son Amitié, et que je m'en ferai honneur et vous ne douteres point de mon Estime pour Lui, [si] je vous dis, que j'ai déjà des idées sur Lui, pour notre Fritz, personne ne sera plus propre, à lui donner des vrais principes, d'une saine Philosophie que Moss. Wieland (d). Si jamais j'obtiens son amitié jusce qu'à ce point, nous ferons coterie ensemble, et son Excellence ne souhaite rien de plus, que de trouver

(1) Douteux.

d) Sophie La Roche, depuis son mariage, habitait Mayence et fréquentait la cour du prince électeur.

a) Classée dans le ms. après les lettres du 16 et du 18 juillet 1761.

b) Le vice-Hofmeister Friedrich Karl Willibald Freiherr von Groschlag, allié au comte de Stadion.

c) L'édition des *Poetische Schriften des Herrn Wieland*, Zurich, Orell 1762, 3 vol. La « *Subskriptions-einladung* » est de février 1760.

d) On sait que ce projet se réalisa et que Wieland devint le précepteur du jeune Fritz La Roche. La réponse de Wieland est du 25 mars, dans Horn, p. 38 s.

un homme sensé d'un commerce liant, qui aideroit aux Enchantement de Warthause.

Voilà mon frère, mot pour mot, l'extrait d'une lettre de La Roche, je suis sur que vous seres son ami, et cette idée me remplit de joye.

Il faut que je finisse ma lettre, je ne me porte pas trop bien aujourd'hui, j'ai les nerfs ataqué et je tremble des mains, adieu portes vous bien et aimes le Printems, qui nous rejoindra, milles belles choses à ma Sœur, elle est si sur, de mon amitié quelle ne se soucie pas du tout de l'entretenir par sa correspondance. je ne compte pas de cette facon sur la votre, ai-je tort, ou raison ? fait (1) quil en soit, j'aime de vous ecrire et j'aime infiniment vos lettres pour

Sophie La Roche.

VI

[23]

Ce 16 juillet 1761

Je suis bien charmée de l'impression que La Roche à fait sur vous (a), croyes toujours mon frere, que l'agrement de sa figure, et de sa conversation, sont les moindres mérites, vous le direz avec moi, quand un jour vous le conoîtres mieux du coté du caractere.

Vous ne reves pas si juste que moi, car Mos. le Comte veut vous voir, et pense meme vous voir souvent, mais je devine qu'on veut avoir la Biblioteque arrangé pour etre sous les armes, à votre premiere apparition (2) (b) Je n'accepte ni le refus, ni l'excuse, sur votre Comedie (c) et je vous gronde parcequil me semble, que vous me la refuses, par une raison de fausse gloire qui ne devoit jamais entrer dans votre Esprit, je vous renouvelle mes instances, seulement pour moi, et vous asure, que personne n'en verra pas une feuille sans que vous le permetties expres ; La Roche n'est pas de ces maris indiscret, qui ouvrent tous les lettres de leurs femmes et qui fouillent tous leurs papiers, il ne lit, il ne demande à lire, que ce que je lui porte dans sa chambre. je vous prie mon frere de ne point traiter mes suplications pour cette Comedie, come vous traittes mes soulaits de vous voir Wieland, en tout, par tout, et meme vis à vis des Biberaquois (d). Selon votre propos et vos idées les Missionnaires Chretiens dans les Indes, ont dont grand tort avec leur douceur, leur patience, leur bonté inepuisable et cette attention

(1) Sic. — (2) Le début, jusqu'ici, dans Munker-Pervonte, 203.

a) La Roche se trouvait déjà avec le comte de Stadion à Warthausen.

b) Voilà qui rectifie le récit romanesque de la première entrevue de Wieland et de Sophie à Warthausen de Ludmilla-Assing (Sophie von La Roche, die Freundin Wielands, Berlin 1859, p. 80) et L. f. Offerdinger : Christ. Martin Wielands Leben und Wirken in Schwaben u. in der Schweiz, Heilbronn 1877, p. 186 ss.

c) *Clementina von Porretta*, ein Trauerspiel ; Zurich, Orell 1760.

d) Habitants de Biberach, la patrie de Wieland.

continuelle de vivre selon les principes qu'ils prechent pour gagner les Esprits des Sauvages, pour leur donner de la Confiance, et pour les faire aimer et imiter les vertus, dont ils parlent et qu'ils exercent. je vous estime, je serai toujours sensible, pour la façon dont j'entendrai prononcer votre Nom, je vous conois, il est sur mon frere, tres sur qu'il ne depens absolument que de vous, de vous faire aimer de toute sorte de monde, d'exciter des souhaits interieur de vous ressembler. je ne digere point l'idée, que vous vous refusez à ces raisons je pardonnerai cet entêtement à milles autres, mais à vous point. Wieland ne sera pas de pres, ce qu'il étoit de loing, vos actions ne diront pas la même chose, que votre plume. ah mon frere, de qui attendes vous mieux, que ne peut, ne doit un genie, un coeur, fait come le votre, que sont devenus vos talents, votre gout, pour l'éducation, pour la formation des Esprits, ne vous faloit il pas de la patience, de la complaisance, il est vrai, que ce sont des vertus tiraniques, elles étouffent, et étranglent continuellement, nos desirs et nos volontés, mais votre complaisance continuè, (Sans bassesse N B.).

[24]

[n'] aurait elle pas été recompensé par l'idée d'avoir adouci, en bien de choses la destinèe de ma Soeur, et d'avoir fait faire quelque fois une bonne, une honête, une belle action, à un quelqun, il n'y à rien qui resiste à la force de l'exemple, si ce n'est pas un Wieland qui en donne. qui le donera ? Jusqu'ici, je n'ai trouvé qu'une vertu, inutile, quelque fois. C'est l'envie de faire du bien au pauvres, quand on n'a pas [de] quoi ; mais vous en augmenterez le nombre, et vous me confirmerez dans l'idée, que nos meilleurs sentiments, et les plus belles vertus dont nous sommes capable, ne sont fait, que pour l'autre monde, le pensez vous aussi ?

Surement mon frere, le Pais dont vous vous souvenez, dans votre Promenade vers Warthause, merite vos regrets. mais vous etes attaché à votre Patrie, vous avez parû l'aimer. mais vous n'aimez plus rien, et c'est la raison pourquoi vous avez cessé de faire des miracles, vous avez le cœur, un peu vuide, vous sentez cela, vous tachez y mettre de quoi le remplir (1) vous essayez (2) cela, avec toute sorte de choses, mais cela ne va pas, il vous faut du vrai bon, votre vivacité vous trompe, elle mene votre gout bien vite sur un objet, vous le [sai]sisez (3), vous ne faites rien à demie, vous etes bouillant en tout, mais bientôt tout ce feu cede à un retour sur vous même, vous sentez qu'il vous faut du solide, de l'occupation, et non de l'amusement, mais en attendant mon frere, on voit clairement que votre vrai genie étoit loing de vous, et on n'a pas la même (4) attention pour son retour, on est charmé, de pouvoir raisonner avec quelque apparence, sur un homme, dont le trop de perfection auroit été un terrible fardeau, pour ceux qui en auraient toujours été temoin, on se console sur les reproches interieurs de ses vices, de ses défauts, et on se dit, si un Wieland fait cela je peut continuer de ma part.

(1) Douteux. — (2) Complété, au lieu de *essayés*. — (3) Douteux. — (4) id.

vous m'adresses une raison qui vous fait aimer, le chemin de Warthause, j'y suis sensible mon frere, encore je serois toujours sur tout ce que vous feres, direz, ecrirez et penserez. ah si je conoissois votre Julie (e). etes vous encore en correspondance avec elle ? j'ai encore toujours envie de lui ecrire. L'approuvez vous encore ? à cet heures j'ai vuidé mon sac et desormais mon frère vous ne me trouveres plus avec l'air de vous precher. Soyés mon ami et ne doutez jamais, que je vous estime infiniment.

Sophie La Roche.

VII

[25]

Ce 18 Juillet 1761

notre Cousine Spegele me dit, que vous ne voules pas repondre à ma derniere lettre, pourquoi mon frere ? n'etes vous pas assuré d'écrire, à la personne du monde la plus sensible, pour tout ce qui vous regarde, et qui est le plus sincerement votre Amie. je n'ai pas de presumption, en tout ce que je vous dis, mais une amitié desinteressée et attentive

Bientot je vous donnerai, un rendes vous, et pour vous dire la cette verité, j'ai bien de l'envie de vous gronder. Mon Dieu, si encore je pouvais vous donner un sentiment as[sés] fort, pour me sacrifier quelque caprices, quelle satisfaction n'aurois-je pas de vous voir tranquil dans votre Esprit, et bien avec les autres. vous etes un avare qui possede des tresors immenses, et qui ne veut point entrer, dans le besoin de ses pauvres compatriotes, qui les renvoye durement, et qui les injurie et les gronde, de n'etre pas si riche que Lui. dites pour quoi, les devots, et les Philosophes n'ont il pas de la Charité.

mettes vous bien avec vos Messieurs, je vous en prie, faites vous un etat stable, vous me l'aves promis, le tems viendra, ou vous jouirez, de mon voisinage et ce tems là n'est plus loing, et ne sera pas desagreceable. adieu opiniatre que vous etes, pourquoi ne verrai je pas, votre traduction de Schakespeare (a) donnez la moi et je vous confierai les fragments d'une histoire (b) que j'ai començe de composer dans la cruelle maladie qui a derangé ma raison et mes idées, sans deranger mes sentiments et mes inclinations. voules vous entrer dans ce troc. adieu.

votre Clementine, est plus jolie, et plus touchante que celle, de Grandison, et vous en suis tres obligée (1).

e) Julie Bondeli, la deuxième fiancée de Wieland, qu'il s'empessa d'oublier après son retour à Biberach. Wieland dut parler d'elle à Sophie dans une lettre antérieure. Il fait allusion à elle le 14 juin (Hassencamp, p. 81), et semble avoir mis sa cousine en relations avec la spirituelle bernoise (cf. Bodemann, « *Julie v. Bondeli und ihr Freundeskreis*, Hannover 1874 »).

(1) La signature manque.

(a) Le 1^{er} Tome de la traduction de Shakespeare par Wieland fut communiqué à Sophie le 3 septembre 1762 ((Horn, p. 42).

(b) De quelle histoire s'agit-il? Peut-être un conte moral, « la Gouvernante » ou un avant-projet de cette « histoire Silésienne » dont il sera question par la suite. (Cf. aussi Horn, p. 53 s. et Hassencamp, 14 ss.).

VIII

Ce 24 avril 1767

[28]

milles graces mon cousin pour cette amitié exacte attentive (a) Madame Schmelz (b) m'a envoyé les 100 fl. je suis bien sensible et reconnaissante come si c'étoit pour moi meme. peut etre plus et j'ose vous asurer que vous ne vous repentirez pas de cet acte amical- plaignes moi j'ai encore une fois perdu l'esperance de voir Julie à ce voyage (c) un incident l'empêche- je vous ai dit que je ne ramene point la Max- elle reste avec Loulou (d) encore un an- mon coeur ne s'enrichit qu'en peines de privation. que fait ma Sœur- depuis le 4 Janvier je n'ai eue qu'une seule lettre de sa part- je vous assure que nous n'avons aucune nouvelle de la haut- qui regarde qui que ce soit de votre ville- une que j'ai eue- et qu'on pouvait lire en plein Senat- ah si à W. il y eut eu moins de raports- il n'y auroit eu d'exes en rien (e). je crois quil y a des gens à double langage et je les maudit- ils m'ont fait bien du mal ces gens là- pardonnez la brieveté de mes billets car ce ne sont pas des lettres- pardonnez aussi ces idées rompues- le tems amenera des entretiens plus contigus. adieu W. et la petite cousine adieu du ton que j'ai- quand mon ame est emue d'un sentiment bien noble- bien bon- et bien vrai-(1).

IX

Warthause ce 11 juin 1769

[29]

Vous ne saures croire mon cher Cousin combien je suis sensible à l'attention amicale — que vous aves de nous donner si souvent de vos nouvelles malgré le nombre d'affaires dont vous devez être acablé à l'heure qu'il est (a) je ne veux absolument pas abuser de votre complaisance et vous ne m'écrires que le 28 de ce mois — vû la datte de votre lettre d'Erfurt. — mais Monsieur Riedel (b) s'aquitera de sa promesse de me

(1) Sans signature.

a) Semble répondre à la lettre de Wieland dans Hassencamp, p. 135 (N° 50). La réponse de Wieland, id. 142 (N° 52).

b) Femme du bonhomme Schmelz, employé par Wieland à ses commissions beau-frère de la cuisinière de Wieland, Flore ou Floriane.

c) Sophie se trouvait à Bönigheim, en Wurtemberg, avec le comte de Stadion, qui boudait Warthausen et Biberach depuis un an, à la suite de chicanes survenues entre la ville et le château et qui faillirent brouiller définitivement Wieland, qui, en sa condition de greffier, s'était fait l'avocat de la municipalité de Biberach, et le comte de Stadion, et surtout son intendant La Roche

d) Les deux filles aînées de Sophie étaient élevées à Strasbourg, au couvent Sainte-Barbe (Cf. Sophie L. R., Briefe über Mannheim 1791. 201-4 Melusinens Sommerabende 1806 XXIV ss.

e) Allusion aux dissensions de l'an passé entre Wieland et le comte de Stadion.

(a) En raison de l'installation de Wieland à Erfurt, où il avait été nommé par le nouvel Electeur Emmerich Joseph, en février 1769, Professeur de Philosophie et Regierungsrat. Son départ de Biberach eut lieu le jour de la Pentecôte et son arrivée à Erfurt le 1^{er} juin. — Cf. la lettre de W. à la Roche dur 6 juin (Horn, 92 ss).

(b) Friedr. Justin Riedel, professeur depuis un an à Erfurt, né en 1742, ancien élève de

faire la description de votre premiere entrevue — j'embrasse la Petite Sophie et sa Maman pour le plaisir quelles vous font en se bien portant — et je benis Dieu de votre Santé et de ce que le Païs vous plaît — je ne doute nullement que vous y seres toujours de mieux au mieux. Wie gern wolte ich meiner Lieben Baase helfen auspacken — einräumen — u. ihr (paar) Zimer richten — wie sind die Kupferstiche ankommen — Sagen Sie mirs doch einmahl, Sie schreiben ich fehle Ihnen mein Freund. O Sie wissen nicht wie viel mir fehlt wenn ich Biberach denke u — dass Sie nicht mehr da sind = La Roche ist schon 14 in Freyburg mit dem Grafen — die Gräfin Spaur (c) ist hier — die Fürstin v. Büchau wird auch 3 wochen lang eine Cur trinken u. mit 2 Damen bey uns seyn — Fürst v. Fürstenberg (d) kommt auch u. Zobl. u. Greifenzlau = wo meinen Sie doch da mein Herz u. Kopf — mein Haus u. Kinder seyn werden — ich will von meinen Lieblings zeitvertreib nicht reden — vrai la mort du Comte (e) à été la mort de mes esperences et de mes biens réels — qui mon ami — qui auroit dit cela — je relis votre lettre — vous dites que vous voulez faire usage de votre talent à plaire quand vous voules — faites le mon cher Cousin — mais n'ayes pas trop de complaisance non plus, taches qu'on regarde toujours ce que vous faites pour complaisance jamais pour gout jamais pour devoir Dieu vous en preserve —

1301

Mais que direz vous si je vous anonce une corespondance entre moi et... et... Obereit (f) comencé par moi — voyes vous qui n'est pas bon de defendre quelque chose aux femmes — mais n'alles pas faire des exclamations injurieuses — je veux vous expliquer cela — D^{tr} Mann m'envoie une lettre Latine d'obereit à lui ou il y à trois fois Dominus à Domina La Roche — apropos de la nouvelle edition du Dictionaire Encyclo... anoncé par Heilmann à bienne — je sais que L. R. le veut acheter — il n'étoit pas ici — je crus que cela pressat — j'écris donc à obereit — le remercie, et lui donne en meme tems la nouvelle de votre heureuse arivé à Erfurt et lui dit que vous l'estimes fort — que vous m'aves souvent parlé de lui la desus trois jours apres une lettre — ou il y a des belles choses sur mon etre passé — present — avenir — avec une joye — une avidité de ma corespondance — qui est originale... demain je verai vos Parens avec

Klotz à Halle, avec qui Wieland était en relation depuis 1768, et qui fut à Erfurt son ami et allié dans la lutte philosophique contre les jésuites. Cet homme « voll petillierenden Champagnergeistes » (Raumer X, 426) finit misérablement à Vienne où il avait été appelé en 1772.

(c) Une des filles du comte de Stadion, Maximiliane, était abbesse de Büchau ; une autre, Maria Anna Sophie Theresia Walpurgis, comtesse de Spauer (Asmus 10).

(d) Peut-être s'agit-il du baron Franz von Furstenberg, un des réformateurs pédagogiques du 18^e siècle allemand, qui à Münster déploya une activité libérale analogue à celle des évêques de Mayence Emmerich Joseph von Breidbach zu Bürresheim et Friedrich Karl Joseph von Erthal ou August von Limburg Stirum à Spire. — Cf. Asmus, 96.

(e) Le comte de Stadion mourut le 28 octobre 1768.

(f) J. H. Obereit, né à Arbon, sur le lac de Constance, en 1735, médecin, philosophe et illuminé, établi à Lindau, qui découvrit le manuscrit des Nibelungen de Hohenems en 1755, en relation depuis cette date avec Wieland. — Cf. Ischer, Neues Berner Taschenbuch auf 1917 22 Jahrg.

Mos. Colborn (*g*) aujourd'hui je vous embrasse vous — votre chère femme, votre fille que je serre à part contre mon cœur —

Ich umarme auch von Herzen meinen Fritz, in... Tag antworte ich ihm — Gott gebe ihm Gesundheit — u. lasse ihn immer Ihrer Freundschaft würdig seyn. adieu Wieland — adieu meine Liebe Baase denken Sie dass ich diesen augenblick meine beyde arme gegen Sie ausstrecke und Ihnen beyden die Hände drücke. adieu und du mein Lieber Friz adieu — Kleine Sophie Gott erhalte dich — adieu gute Floriane.

Sophie La Roche.

X

Warthause 23 juillet 1769

[31]

Voici cher ami — des incluses de Mad. votre Mère — je ne puis vous écrire beaucoup — nous avons encore une grele de Noblesse dans la maison — et come la R. reste encore 3 semaines en Suisse (*a*) il faut que je représente pour lui et moi — il est charmé du Pays et des Personnes il a vu Julie (*b*) — mais l'auriez vous crue Julie entreprise — decontenancé — froide — et le lendemain elle dit que cetoit parcequ'elle s'avoit formé un fantome de l'R. (1) grand — maigre — des yeux noirs enfoncé — grand complimenteur — et crachant des sentences — peu apres elle devient Julie — et L. R. est fort content d'elle — mais pas asses pour prendre envie de se transplanter pour l'amour d'elle (*c*). Mariane Fels (*d*) à forte part à l'amitié de la Roche mais plus encore Md. de Wateville (*e*) — il a vu la femme de l'ami — il l'a trouve tres aimable — enfin cher W. je vous enverrai d'abord apres le depart pour la Franconie toutes les lettres de l'R. vous verrez vous meme ce qu'il en dit —

que faites vous avec l'Anne Marie — elle me prie de parler pour elle — et de vous supplier de ne pas prendre de mauvaises impressions qu'assurement elle feroit tout au monde pour vous contenter par ses services — demain l'apres diné j'yrai voir vos Parens.

J'ai le Bonnet de Strasbourg pour ma petite Sophie je le donnerai à Anne Marie — marques moi bientôt vos intentions sur elle.

(*g*) Abbé Colborn, précepteur du comte Philipp v. Stadion. — Cf. Hassencamp, p. 169.

(1) Le texte porte l'L. sans doute pour L. R. (2) illisible.

(*a*) La Roche était parti fin juin 1769 faire un voyage de repos en Suisse, muni de nombreuses lettres de recommandation pour les anciens amis de Wieland.

(*b*) Sophie était en relations depuis 1762 avec Julie Bondeli, à qui La Roche portait également un vif intérêt, en raison surtout de ses rapports avec Rousseau. — Cf. Sophie La Roche : *Mein Schreibtisch* II, L. Assing. 138 s. et Euph. IV, (1897).

(*c*) Le voyage de La Roche en Suisse avait été entrepris dans l'intention de trouver là-bas un asile de retraite. L. R. était alors disposé à s'y installer définitivement, mais perdit cette envie au cours de son voyage. (Cf. Asmus, p. 54).

(*d*) Mariane Fels, l'amie intime de Julie Bondeli, fille du commissaire de Berne en Angleterre, spirituelle et intelligente, à qui Wieland ne manqua pas de faire sa cour, cf. Bodemann, J. Bondeli, et « *Novae Deliciae urbis Bernae, oder das goldene Zeitalter Berns von Sigmund Wagner* » dans *Berner Taschenbuch* auf d. J. 1918, p. 189.

(*e*) M^{me} de Wateville appartenait également au cercle des admiratrices de Julie.

Adieu mes chers Amis — je vous embrasse — mercredi vous en saurez davantage —

J'embrasse Fritz mercredi je lui reponds — Dieu le conserve en santé — et digne de vos soins et amitié — Son Papa m'écrit depuis Vevay salues W. et notre Fritz — le bon Fritz de ma part —

Mon frere ist auf der Schau zu Biberach — u. — meine Schwester Binbo (2) ist Fr. Doctorin zu Neubürg — item 1 stein weniger auf dem Herzen Ihrer freundin Sophie —

Sophie La Roche.

X bis (1)

[32]

Warthausen ce 28 aout 1769

Monsieur !

Il est juste, très honoré Amy ! que je vous donne avis de mon heureux Retour, et de la satisfaction que j'ai eu de trouver ma bonne Sophie et mes chers Enfants en bonne santé. Vos Lettres m'ont causé La Joye la plus pure. Votre contentement et votre amitié pour Fritz sont ce que j'ai souhaité le plus ardemment. Continuez La luy ; J'espere qu'il en sera digne au fond, et quant à l'accessoire ayez toujours quelque Indulgence pour L'age et Les Kälberjahre. Jesus Christ (: selon L'Evangile de son Enfance mis au jour par Volt :) à fait des Espiegleries, avant qu'il ne devienne *L'éternelle Sagesse* ; et avant d'éclairer Les Docteurs de La Loÿ, il a fait (: au jour du Sabat :) Des Moineaux de Crotte.

[33]

J'avons (2) beaucoup jasé de vous, avec nos Amis de Suisse. Bodmer, Salomon et Jean Gessner, Breitingen, Director Schinz, Steinbrüchel, Hess, Usteri, Hirzel, Director Schulthess, Melisse, Marieanne Fels, Julie, Fellenberg L'aride, Wilhelmi Le fin politique, Tschiffely Le cultivateur ideal, enfin nombre d'autres de cette Litanie savante ont dit Leur *Ora pro nobis* (a). Vous tes veritablement in odore suavitatis celebratis et amicitiae. (Mad^e) La thresorière de Sinner (b) m'a chargé de bien de belles choses pour son ancien comensal et si l'oreille droite ne vous a corné au moins 20 fois par jour, La theorie du mouvement progressif du son par ondulation infinie seroit une faussete. Je suis au reste fort content de mon voyage. J'ai vu beaucoup de païs. J'y ai trouvé des hommes *in omne sensu* et L'accueil le plus favorable. Sophie me dit qu'elle vous enverroit quelques unes de mes Lettres. Vous n'y trouverez point La Doctrine de *Shaw* — L'Interessant c'Anson — Le merveilleux des voyages du gehörnten Siegfried, mais La

(1) Lettre de La Roche à Wieland.

(2) Sic.

(a) Sur toutes ces anciennes relations de Wieland, cf. Otterdinger : Chr. M. Wielands Leben u. Wirken in Schwaben u. in der Schweiz, 1877 et E. Ermatinger : Wieland u. die Schweiz, 1924.

(b) Wieland fut comme on sait quelques semaines précepteur dans la maison Sinner, à Berne, en 1759.

Verité nue come je l'ai vue et Jugé etre. Si vous Desirez savoir quelques particularitez épisodiques *La Serviromi*, vous n'avez qu'a me faire vos demandes. Revenons à cette heure à nos Moutons, c'est a dire à ces 300 Etudiants qui auront eu L'honneur De frequenter votre Bercaïl lors de L'ouverture de vos Colleges. Dites moy combien de ces Messieurs se sont-ils fait inscrire sur les Registres du Signor Meyer ? (c) : dont je crois que vous aurez fait votre fiscal et combien vous paye-t-on pour un College ? puisque votre situation est une affaire de Calcul, il faut voir si Logis, bois et Bierre ne pourront pas se payer par Les Colleges ? ayez seulement un peu de courage, ne vous rebutez point. Vous savez que la Creation du Monde à fait suer Dieu le Pere puisque c'était un comencement.

J'approuve très fort Les Soins de M^{sr} Brandmuller quant au Latin de Fritz (d). S'il pouvait les meler avec quelque teinture d'histoire Universelle et de Geographie tant mieux. Je suis très content que vous Luy fassiez apprendre le françois ; je souhaite qu'il profite à La Harpe ; et j'aurai L'obligation la plus sensible au Rd pere Grant (e) s'il veut le mettre bien avec La Geometrie. J'espere que Fritz demetira tous les sots discours par sa conduite. Dites toujours a Pere Bernard (e) que je luy serai obligé s'il veut faire de mon fils un honnet home Chretien, sans fanatisme, sans superstition et sans fourberie. La Raison L'age et l'Exemple enferont un home de bien.

Spreta vilescunt. Qu'on laisse dire Les Sots et qu'on aille toujours son chemin. Quand Fritz aura une fois comunié, et qu'il sera confirmé (: ce dont je laisserai le soin à Pere Grant :) Tout sera dit, et personne n'osera plus douter de son orthodoxie. Au reste je vous prie de ranger un petit Plan de dépenses annuelles, que je sache ce qu'il faut Vous faire tenir chaque demie année. J'y satisferoi avec plaisir. parlez moy avec franchise et ne machez point paroles par une Discretion mal employée.

J'embrasse avec votre permission Md^e La Conseillere et votre petite Sophie. Vous me permettez que Fritz y trouve double portion. Si je n'étois pressé de repartir Le 4 septembre pour Wurcebourg — Si je n'avois beaucoup de choses à penser et à faire dans ce court Intervalle, vous auriez une Longue Lettre, et Mr Le professeur Riedel recevroit reponse sur ses tres amicales Lignes. mais qu'il aye patience. assurez le en attendant de toute mon amitié et de beaucoup de reconnoissance pour le bon Cœur qu'il temoigne à mon fils.

Agreez tous les sentimens vieux et non usés de mon estime tres parfaite. Sum Totus Tuus.

La Roche.

(c) Secrétaire que Wieland avait amené avec lui.

(d) Cf. Les renseignements donnés par Wieland sur l'éducation de Fritz La Roche dans sa lettre à Sophie du 23 juillet 1769. Hassencamp, 176 ss. Cf. Horn, p. 95 s.

(e) Le Père Erhart Grant était membre du cloître écossais d'Erfurt et Professeur à l'Université (cf. Horn, p. 96, et Hassencamp, 194, où il est question d'un Père Bernhard Grant ; peut être s'agit-il de deux frères).

XI

Warthause 13 novembre 1769

[34]

Mon ami Wieland — et mon fils Fritz — me laissent absolument sans leur nouvelles — moi qui ne leur demande qu'un chiffon qui me dise — *nous sommes tous bien nous vous aimons* — sans le dire en beaucoup de Paroles adieu.

[35]

Dites cela prend il beaucoup de tems — et serai je aussi entre vos absents qui auront torts — au moins envoyes moi de vos ouvrages — ou faites moi ecrire par Maÿer — La Flore — ou l'ane marie quoique le devoir de Friz devoit le mener à cette attention pour Sa mere — Je suis charmée d'avoir oublié les jartières tricoté par moi meme par ce qu'il oublie de me faire plaisir à son tour — quoique cet oubli de la maison Paternelle prouve les agrements quil goute dans la maison de L'ami — je voudrais qu'il me parle de son bonheur — de son bienêtre — n'alles pas mon cher ami m'accuser de mauvaise humeur — vous jugeres à la petitesse de la feuille — de la brievete du tems que je peus employer aujourd'hui à vous parler — et se pouroit il que le bref du ton de ce qu'on [dit] soit une suite nessessaire de la brieveté premiere de notre loisir. en attendant votre decision la dessus je vous embrasse à la hate — tous à la ronde — d'aussi bon Cœur come si je venois de lire une grande et amicale lettre de votre part — car vous ne croyes peutetre pas — que vos feuilles ont une influence salutaire sur mon humeur — mon ton — ma maniere d'être avec les auttres quoique j'en sois plus mecontente d'un coté — je ne laisse d'être genereuse — magnanime en goutant des felicitès de mon Cœur — vous devez savoir et etre persuadés de long tems — que vos sentiments et vos lettres — en font une partie principale —

que dites vous de ce que Julie a traité L. R. come etranger — pas come le mari de Sophie — jamais il ne [lui] a parlé en particulier — jamais dans sa chambre — vous ne saures croire de quel œil — je començe à regarder les qualités exaltés — et m[al]heur à moi si je m'atrape une fois en defaut de caractere — mais chût n'y etois je pas un peu avec ma Sœur avec vous — non jamais et ne le se[roi] au grand jamais — adieu mon cher et digne Ami müet — peutetre grogneur l'instant que vs lises ceci- — adieu ma Cousine Friz et Sophie.

[La] Comedie de la creation va venir avec les jartières — voila vt. belle inconüe — nomes moi un soir l'aimable masque — (1)

XII

Warthause 25 octobre 1769

[36]

Mon image — et ma derniere lettre — vous ont plu mon cher Ami — c'etoit un moment bien fortuné pour mon Cœur — que celui de la disposition favorable — dans lequel l'un et l'autre vous trouvat pour y

(1) Sans signature.

repandre tous les charmes que l'illusion de l'aimable Amitié vous presta — croyez Wieland votre amitié est un bien pour mon Cœur — et me sert de Suport en bien de choses — je conois le prix de votre Cœur — ma raison le conoit autant que ma sensibilité — Dieu vous conserve — nous nous verrons soit ches vous — ou ches moi — il y à quelque chose dans mon ame qui m'en assure — et qui me fait gouter la felicité peu connu — peu recherché — que verse dans notre Cœur l'aspect d'un Ami cheri dont l'ame est monté à l'unisson avec la notre — mon bon ami — le destin avoit beau faire — il ne pouvait denouer les liens morals — qui nous unissent ils etaient serré par la vertu — la raison et les circonstances les entretenaient — nous nous ne les rompront pas vos bontés pour mon fils — ma reconnaissance les rendent éternelles — et j'ensuis heureuse selon mon Cœur — vous savez que la felicité du Comun des hommes n'est pas la mienne — sans cela — pousserai je des soupirs — et verserai je des larmes dans mes moments solitaires —

L'amitié de votre chere femme m'est bien agreable je la lui rens par les meilleurs sentiments de mon cœur et je voudrai bien — aller l'embrasser tous les mois une fois — avec ma fille de Cœur — Dieu vous la conserve l'aimable Enfant — vous seriez trop à plaindre en la perdant elle a un an — les plus grands perils sont passee — elle est d'une bonne constitution elle vivra — et sera votre bonheur — car elle promet d'être la fille de votre Ame —

Vous voyes un air de hâte — dans tout ce que je [dit] il est vrai que je me presse — mon petit François Guillaume (a) étoit encore à la mort — et j'étais obligé de lui mettre les vesicatoires moi meme — de les ouvrir et panser — Duplessis avec le Comte-Röhrborn (b), (était) à Holzheim — et notre medecin avoit une vilaine main malade — vous savez
(37)
quelle mere je suis et voyes la raison de ma hate — pourtant il faut vous faire une question de la part de Wocher — qui m'a fait prier de vous demander si vous ne voudries prendre un de ses fils en Pension que vous n'aves qu'à demander il donnera tout ce que vous voules — pour avoir cet avantage — voyes mon ami si cela vous acomode — et dites moi un mot ostensible la desus —

dites bien des amitiés à Mos. Riedel que vous aimez tant — et dont Mos. Brandmüller à tant de belles choses à dire — de vous en preference mais aussi de mon Friz — cette lettre adressé au Recteur à Meneingue m'a causé bien de la joye — et j'en remercie Brandmüller du tout mon cœur — il y fait mention du Papier de Torferde — voudries vous m'en procurer une petite feuille — demain part — le paquet des lettres de La Roche que vous aures la bonté de me renvoyer bientot (c) — vous y

(a) François Guillaume, huitième enfant de Sophie La Roche, est né en 1768.

(b) Röhrborn était médecin à Biberach. Cf. Hassencamp, 156.

(c) Il s'agit peut-être du manuscrit des « Briefe über das Mönchswesen von einem Katholischen Pfarrer an einen Freund » qui parut en 1770, ou simplement des lettres suisses de L. R.

veres son voyage et ses idées — les autres feuilles vous montreront les promenades de mon Esprit et l'ouvrage de mes sentiments (*d*) mon Bösewicht me donne bien de l'embarras — je suis déjà si sensible si Phantastique qu'il m'est très difficile de penser comme un homme — et puis je suis si bonne femme que je souffre des tourments — quand je m'essaye à trouver de la méchanceté — et je ne puis m'aider — je rendrai la jalousie — le ressort des noirceurs qu'il fait — à ma bonne héroïne —

La Roche est encore toujours à Bamberg malade d'un ulcère à la joue — mon ménage de... (*i*) m'enlève — et cela durera encore jusqu'à 20 nbr. demain je vois voir vos Parents — mais je n'envoie pas les vers de Jacobi (*e*) à l'ami — ces louanges le rendroient glorieux amoureux et malheureux et il n'a pas du tout besoin de cela — est-ce vrai ou est-ce l'illusion Poétique — ou les charmes de la figure de Hensel — qui en fait cette grande actrice aux yeux d'un Chanoine — Sa lettre à vous est mignonne et vous m'obligerez avec sa Winterreise adieu et une embrassade à partager entre vous votre femme — votre fille et mon friz — de votre
ancienne amie Sophie.

XIII

[38]

Warthause 13 décembre 1769

C'est La Roche lui-même qui m'assigna cette feuille pour y placer mes remerciements — pour votre belle lettre du 27 nbr — il est sur mon Cher Cousin que cette lettre était de toute beauté — mais il n'est pas moins sur qui lui manquait à mes yeux le je ne sais quoi — qui entoure chaque ligne de vos lettres précédentes — le sentiment intime de l'absence de ce je ne sois quoi — m'affligait par l'idée qu'assurément vous aviez quelque chose contre moi je m'examinais et ne savais où le trouver — vous savez mon ami ce que votre approbation est à mon Cœur et mon Esprit — il me semblait que vous ne faisiez que me louer sans daigner marquer les endroits négligés ou mal conçus la façon dont vous vous défendiez contre l'expression de mes sentiments et de mes idées qui vous regardent — m'attristait oh le vilain vent de Bise — qui brouillait vos idées au point à répondre aux sentiments de Sophie comme à ceux d'une étrangère — n'allez pas vous fâcher contre ma franchise — je vous en prie — mais je ne peux me défendre d'une attaque de tristesse de l'idée que votre Cœur se refusait d'accepter simplement l'expression des senti-

(*i*) Douteux.

(*d*) « Geschichte des Fräuleins von Sternheim » à laquelle Sophie travaillait depuis plusieurs années. Cf. Ridderhoff, *Préf.* de la réédition. Le « Bösewicht » est le personnage de lord Derby, qui semble imité du Lovelace de Richardson dans sa *Clarissa*. Cf. Horn, 102.

(*e*) De George Jacobi alors chanoine à Halberstadt ; c'est la lecture de sa « Sommerreise », cf. Horn 99 et 101 qui toucha la petite Maximiliane La Roche et fut le point de départ de la correspondance de Sophie. George Jacobi s'éprit bientôt de la petite Max. Cf. E. Martin : *Ungedruckte Briefe von u. an J. G. Jacobi, Funde u. Forschungen z. Sprach u. Kulturgesch. II.* Strasbourg 1874.

timents du mien — et je me dis ce n'étoit pas toujours ainsi — il est fâché contre moi et cette disposition regne même sur le sentiment de générosité par lequel il m'écrit — en se disant — son intention étoit bonne. dites mon Cher Wieland ai je deviné — me suis je trompé — vous ai je fait tort — je veux de grand Cœur vous demander pardon — je ne veux et ne dois vous offenser — mais croyez je n'y gagnai rien — le maudit point de vue ou je me mettois à regarder votre lettre m'empoisonnait tout ce qui dans d'autres tems étoit du beau pour mon Cœur — et puis mon Cher ami je vous prie de ne me plus faire d'excuses — sur la brièveté de vos lettres — je sois que les occupations que votre Esprit se donne de son propre mouvement — ceux de votre place et le surcroît que les étrangers et les visites de votre Celebrité y ajoutent ne vous laissent guère le tems aux grandes lettres — et sûrement je n'en prétens pas — au contraire je veux à l'avenir être raisonnable et vous donner quand à votre bien être — à celui de votre Epouse et Enfant — avec mon Cher Fritz — à la Providence tout uniment — elle vous soignera et je ne veux plus me tourmenter par des soins inutiles ni vous faire de la peine par des lamentations — amen — donnez moi la main en signe de réconciliation — sur le ton désobligeant avec lequel j'ai répondu à une de vos lettres croyez mon bon ami que vos sentiments pour moi font réellement la gloire de mon Cœur — et que les meilleurs sentiments qu'il nourrit sont pour vous — et cela à jamais — Dieu vous conserve au tems au heureux tems — qui nous fera passer les meilleures années de notre vie ensemble — en attendant il faut que je vous dise — que peut être je serai du voyage à Mayence pour l'année qui vient — et que je compte au bonheur de vous y voir (a) car L. R. à un projet de vous y attirer aux dépens de l'Electeur pendant son séjour — le Comte (b) et la Comtesse vous disent mille amitiés — vous n'aurez pas d'autre lois que le leur et c'est une grande joie quand on pense qu'on vous verra pendant un couple de mois — car rien de plus naturel que [de] vous faire voir votre Maître et vos amis — si vous saviez ce [que] cette perspective à de douceurs pour moi — la lettre de Mr. de G. (c) et celle de Jacobi — vous reviendront avec le Roman Anglo fr[ançois] (d) qui va partir jeudi prochain — adieu mon Cher ami au nom de Dieu ne soyez pas fâché contre moi — j'embrasse vt. Epouse — votre fille et mon Friz — Dieu lui conserve votre affection (1).

(1) Sans signature.

(a) La Roche encore administrateur des biens de la famille Stadion à Bönningheim, avait conçu le projet d'un voyage à Mayence pour se rapprocher de l'Electeur et reprendre du service politique, en raison de sa situation de plus en plus gênée vis-à-vis des héritiers de son paternel protecteur.

(b) Le nouveau comte de Stadion était Franz Damian Hugo Conrad.

(c) M. de Groschlag, grand maître (Grosshofmeister) du prince-electeur et élève de Stadion, esprit libéral et éclairé qui protégea également Wieland dans sa situation de professeur à Erfurt, grâce à son influence sur l'Electeur Emmerich Joseph et son frère, Statthalter d'Erfurt.

(d) Il s'agit peut-être d'un récit de Sophie « der Eigensinn der Liebe und der Freundschaft » paru en 1772. Cf. Hassencamp, p. 185 et Assing 375. Le 18 octobre (Horn, 98) Wieland parle de ce roman français-anglais qu'il attend.

XIV

17 xbr. 1769

[39]

Mon bon et cher Cousin — m'aves vous pardonnez — die verkehrtheit meines letzten Briefes — vous aures foit un grand œuvres de charité — j'étois souffrante et je suis affligée d'avoir decouvert que la souffrance m'aignisait l'Esprit et ofusquait mes yieux — mais aussi il ne sera pas dit que je vois un défaut moral dans mon cœur sans m'efforcer de m'en corriger — vous ne le verrai plus mon ami celui la — Sophie ne chagrinera — ni ne chicanera pas son ami Wieland — elle lui rends graces de sa lettre amicale genereuse qui acompagna celui de Fritz — mais elle regrette infiniment la

[40] perte d'une de vos lettres — car si je n'avois pas ete privé de vos nouvelles pendant 4 semaines passée — je n'aurai pas crié au f[eu] come j'ai fait — mais dorenavant vous ne serez plus exposé a des desagremens de ma Phantasie gaté par ma sensib[ilité], La R. est charmé de votre aprobation [de] Ses lettres de la Suisse (a) mais il ne m'[a] pas moins grondé de les avoir fait all[er] si loing — qu'on ne pensais pas écrire [en] ordre à sa femme parce qu'on contait toujours sur l'amitié conjugale qui n'[est] pas exigante — il ne l'a dit qu'en trouv[ant] dans la lettre de M. Riedel qui les à vûs car vous sentes que pour vous il n'avait pas de difficulté à faire — vous donnez aux informateurs de Fritz — ce qui etoit censé un present honete donnés d'honêtes gens — on a assignée /200 à M. votre beaufrere —

Mon Cœur vous remercie du plaisir que vous lui aves fait — en disant *mon aîné Fritz* — ah Wieland croyez bien que je vous rends tous les sentiments que vous accordez à ce bon garçon — je ne saurais jamais vous dire — à quel point je me trouve heureuse dans l'idée que Fritz est ches vous — que vous l'aimes — et quil vous devra son existence morale —

J'embrasse bien tendrement votre bonne votre estimable femme — et votre Sophie qui adoucit vos peines — vos moments de lassitude — Dieu la conserve — M. Riedel m'en écrit tout plein de bonnes choses — dites-lui que je lui repondrai en quelque tems d'ici pour ne le point accabler mal à propos — que L. R. aime sa tête — et moi son cœur quil nous verra et quil nous embrassera — je voudrai lui donner ma Max c'est tout dire (b) — car ma petite Max sera toute ame — avec une bonne tete — adieu mes amis — un auttre fois vous aures un extrait de la lettre de M. Riede[l] — vous devez savoir come il vous aime come il vous rend justice — il aime aussi mon Fritz — ah mon fils je t'embrasse bien de toute ma tendresse pour le plaisir que tu me donne de [te] faire aimer par Wieland et son ami le digne ami Riedel — Dieu te Benisse —

J'eudi vous aures une plus grande feuille adieu — (1)

(1) Sans signature.

(a) Lettres écrites par La Roche, au cours de son voyage en Suisse, à sa femme, et communiquées par Sophie à Wieland. Cf. Horn, p. 105.

(b) Voir la réponse enjouée de Wieland dans Horn, p. 110.

XV

Warthause 21 janvier 1770

[41]

Il ne faut pas mon cher ami que vous ignoriez la seule recompense qui vous peut revenir de l'attention amicale que vous avez de m'écrire si souvent — vous ne saurez croire combien mon Cœur vous en tient compte et quel charme vous repandez sur mes moments et mon humeur — car ce sont véritablement des moments de félicité pour moi. — avec quel plaisir voudrais je vous dédomager si étoit en mon pouvoir de le faire autrement que par l'essai de vous peindre par ci par là une lueur des sentiments que je vous porte — et que je renferme dans le vœux que Dieu vous conserve — et que mon Fritz soye toujours digne de votre amitié et de votre indulgence, vous avez bien de la bonté dans vos remerciements pour la bagatelle que je donnai à ma petite Sophie (a) — je la serre bien tendrement dans mes bras avec sa bonne aimable Maman dont l'amitié m'est chère et me touche — je suis charmée de vous voir au Bal avec elle — La Roche veut très volontier payer les dépenses de Fritz à cet occasion et vous prie de l'y conduire avec vous nous nous verrons indubitablement à Mayence, mais si les malheureuses nouvelles qu'on nous donne hier de Mayence de Ms. de G. (b) sont vraies nous vous verrons bien tristement — car on dit que son Esprit est entièrement dérangé — et qu'il est en danger de mourir dans cet état — nous sommes frappés de cet événement comme d'un coup de foudre — nous écrivons aujourd'hui pour avoir des avis sur, [et] nous nous refusons à croire cette malheureuse nouvelle — quoique les insomnies et les chaleurs dont il se plaignait pendant le séjour de la R. à Achafenbourg — unis à des reveries qui le prenaient à table — nous font craindre la vérité — tout[our] notre voyage — et le votre la bas — est fixé — et il [est] nécessaire de s'aboucher — même si le cas arrivait que nous perdions cet ami commun — le Stadthalter en doit savoir quelque chose — dites m'en un [mot] je ne peut penser — ni parler autre chose adieu. La R. vous embrasse — le Comte et les Comtesses vous disent des belles choses. Max et Liserl vous demandent d'être nommé dans une de vos lettres sans cela elles (1) doutent que je vous aye parlé d'eux — adieu Wieland mon Cœur s'améliore et ses meilleurs sentiments vous appartiennent — la copie de mes lettres allemandes (c) me coûte de la peine — mais malgré cela vous verrez bientôt ce que je nome le premier volume — adieu bon Estimable — et cher ami — j'embrasse vous et votre ménage avec mon Fritz de tout mon cœur milles amitiés à Ms. Riedel — de votre amie

[42]

Sophie.

(1) Douteux, ou : ils

(a) Cf. Hassencamp, 185.

(b) de Groschlag. Cf. Hassencamp, 187.

(c) Fräulein von Sternheim. Wieland en fait l'éloge le 16 déc. 1769, Horn, p. 107. Il le fera éditer par Reich avec des gravures de Oeser.

XVI (1)

Warthause 11 février 1770

[43]

Diogene (a) attendu comme le Messie, est arrivé vendredi vous auriez du voir, avec quelle vitesse je déchirai les enveloppes et parcourait les vignettes, mais avec quel regret, je pensois à mes yieux qui ne me permirent pas de lire. La Roche qui attendait ces plaintes, me dit qu'il m'en ferait la lecture, et se mit à l'instant à côté de ma petite table, à la place que vous occupiez du tems de mon heureux voisinage avec vous ; et juges si Diogene nous plait. La Roche en a continué la lecture jusqu'aujourd'hui ou nous sommes resté à la République. tout est bon, tout nous plait, mais N^{ro} 33 jusqu'à la République nous enchantait préférablement, parce que nous y croyons voir Wieland avec son Génie et son Cœur. L'histoire de Lamon ; la preface, et cent traits dans les N^{ro} 32 qui précèdent nous charmaient, et nous delectaient, mais le détail est impossible à l'heure qu'il est, ou nous devorons le tout avec avidité — la Comtesse vous fais milles remerciements, elle est touchée de l'honneur que vous lui avez fait, elle vous écrira elle même, chaque feuille l'enchanté. il y a un seul mot quelle n'aimait point, et dont L. R. a pris la défense en disant qu'il falloit que Diogene parle sans macher les expressions. le mot est dans l'article des différentes facons d'acquérir des richesses.

[44]

Lamon m'a touchée. Clicerion m'a rappelé un tems que vous passiez heureusement, éloigné de tout le monde, ou votre maison était l'univers pour vous me suis-je trompée ? je crois que non. vos tableaux du bonheur d'une ame sensible pour les beautés de la nature, j'aurois voulu m'y trouver à côté de vous (2). La santé de M. d. G. se remet mais lentement. toujours est-il selon les lettres de Maïence hors de danger. voila ce que trois lettres d'hier nous disent. j'en serai charmée, j'aime qu'il vive, l'estimant personnellement, et l'aimant come le lien qui vous attache à l'endroit, qui nous est encore le plus voisin en comparaison des autres. non W. jamais je penserai à un perpétuel éloignement. Sans soucy, sans detester le pouvoir des circonstances, et des habitudes nous nous verrons mon Ami. et sans ajouter une syllabe à ce nous nous verrons. je crois y dire beaucoup pour l'amitié qui nous unit. lui faut il des paroles ? non asurement non.

Adieu Wieland, je vous remercie de votre écriture dans Diogene, je vous remercie que vous y ayies mis mon nom Sophie ah si les riens ne faisoient, le bonheur des ames sensibles — toutes les richesses de mots... (3)

(1) Le début dans Muncker : Pervonte, p. 204.

(2) Jusqu'ici dans Muncker : Pervonte ; le texte reprend à : *Adieu Wieland*.

(3) Arraché avec le cachet.

(a) « Diogène » parut en janvier 1770 chez Reich à Leipzig sous le titre : *Socrates mainomenos oder die Dialoge des Diogenes von Sinope*, Aus einer alten Handschrift ». Wieland l'annonça le 26 oct. à Sophie (Horn, 101) et en reparla le 10 et le 16 déc. ; le 8 janvier il va l'envoyer à La Roche (Hassencamp, p. 186) mais ne l'envoie que le 30 (Horn, 112). Le jugement de La Roche est moins admiratif dans une lettre à Iselin du 4 mai 1770 (cf. Asmus, p. 67 s.).

biens ne le feroient pas. vous me conoisses — vous voyes mon cœur dans cette Phatasie (1).

Aimes mon Fritz, et si j'ose dire un mot pour son éducation, j'aimerais qu'on le fasse apprendre le dessein, et les mathématiques, le dessein aiguise l'attention, et la vue spirituelle, les mathématiques éclairent l'Esprit, et il est de ceux, qui passent par la machine de l'Âme, raisonnement peutêtre hasardé. Adieu come la bonne la tendre amitié le prononce, pour vous, votre Epouse, votre fille et mon fils de votre amie Sophie.
pour de scrupules sur les dépenses de Fritz, n'en ayes jamais.

XVII (2)

Warthausen d. 25 februar 1770

[45]

Sie wollen in Zukunft lautter teutsche Briefe (a) von mir haben ; und Sie sagen mir so gute ursachen dazu, dass ich diesen Vorschlag, um mein selbst willen annehmen muss. Es ist also in Ehrlich teutsch dass ich Ihnen mein werther Freund, für Ihr lob und tadel meiner französischen Träumereyen (b) danke ; der gabelstich ist glücklich ausgebessert und eine ganz tauglichere vorstellung an ihren Platz gekommen ; ich würde beydes gern in teutsch setzen, wenn ich die Zeit nicht berechnete die es mir nimmt, und die ich gern für meine Sternheim verwenden möchte, die mir, wie die Gräfin Max sagt, mit ausgespannten Armen im kopf ungeht und die ich endigen will, um für meine Max ein vollständiges Hausbuch — aber nur schriftlich, nach meinen eigenen Hausideen zu verfassen ; diese Beschäftigung sollte ich vielleicht schon jetzt, der erfindung der Sternheimischen geschichte vorziehen aber es ist sehr hart, sich eines gewählten vergnügens zu berauben ; und seitdem Sie, und la Roche mich gelobt haben, ist es mir ganz ohnnuöglich worden. seit den drey Briefen die Sie gelesen, sird noch viere fertig worden, worunter ein Lehrbrief (c) der mich viel mehr mühe gekostet als 6. zusammen. (3)

(1) Sic.

(2) Quelques fragments de cette lettre dans Muncker : Pervonte, 205.

(3) Douteux.

(a) Sans doute pour former son style et affermir sa correction dans l'usage de l'Allemand, dans l'intérêt de son roman Sternheim. Cf. le jugement de W. sur le style et la correction allemands de Sophie : Horn, p. 87 s.

(b) Avant Sternheim, Sophie avait exercé sa plume en français en écrivant une « Anecdote silésienne » que Wieland juge favorablement (Hassencamp, 144 ss. 2 mai 1767) et des « Lettres à C... » (Horn, p. 65 et 76 s.). Ces deux ébauches, auxquelles paraît s'ajouter un récit « la Gouvernante » (Cf. Hassencamp 150 s.) semblent avoir été refondues dans Sternheim. Cf. Ridderhoff. Préf. à la réédition de Sternheim, et son. « Sophie La Roche u. Wieland, 1907. p. 34 ss.

(c) Réédition (1907) p. 151 ss. : Frl. v. Sternheim an Frau T... Pour ses idées pédagogiques, Sophie s'est servi des avis et projets d'un pasteur Joh. Jakob Brechter, à qui Wieland de son côté s'intéressa beaucoup, et qui publia en 1768, deux sermons sur l'éducation chrétienne, accompagnés de remarques sur l'*Emile* de Rousseau et dédia à Sophie une œuvre sur « l'éducation physique et morale des enfants, par lettres à un ami » (1768), qui critiquait à la fois l'*Emile* et

ich schliesse ihn bey, und bitte Sie um unserer Freundschaft willen, einige minuten zu seiner Lesung zu verwenden, und Ihre Gedanken hie und da nebenhin zu schreiben. Sind Sie zufrieden wann Mylord K. Sidney wird, u. S. Derby. (d) es freut mich dass Sie mit meiner Betrachtung über L. (e) zufrieden waren, ich habe keine ursache zu klagen, dann die seltenheit der Briefe, wird durch den Ton derjenigen ersetzt, die ich bekomme. was ich Ihnen schrieb kam aus dem unmuth her, den ich über die Empfindsamkeit seiner Seele hatte, die zu lautter Schwachheit geworden ist, bey welcher der innerliche werth meiner idéen und gesinnungen womit meine Briefe erfüllt [sind] zu viel verlohren und gewagt hätten: Sie wünschen, mein lieber Vetter, dass ich etwas von dem Enthousiasmus meines Herzens verlieren möchte, manchemahl wünsche ich es auch, aber ich muss Sie bitten mir zu sagen, [was] ich an den Platz, dieser triebfeder zu meinen besten Handlungen, und gegenwehr manches unvermeidlichen misvergnügens; setzen solle. nehmen nicht die Jahr u. erfahrungen immer etwas hinweg, u. würde nicht, wenn ich neben dieser natürlichen abnahme, es selbst, verminderte, auf die spätere Jahre meines Lebens, frost und Schnee in meiner Seele liegen, u. dieses möchte ich nicht. Es ist ein leid dass die Freundschaft, in dem Herzen des Jacobi, Keinen Platz neben der Liebe findt. Er scheint so reich an empfindungen u. geist zu seyn dass er gar leicht eine richtige austheilung machen könnte: aber die Reize der Mad. Hensel (f) hätten nicht rühmlicher endigen können als da sie sich einen Mann von den feinsten moralischen empfindungen dienstbar machten.

[46]

Sie mein Wieland bedaure ich, dass Sie keinen umgang haben, der Ihnen den Mangel unserer Gesellschaft ersetzte, u. bedauern machen Sie mich, dass ich meinen Briefen an Sie, nicht zeit genug wiedmen kan, um sie zu denken, dann in wahrheit, sie sind nur geschrieben. Ihren H. Statthalter (g), habe ich ganz Lieb, weil Er alles empfindt, was ein Statthalter für Sie empfinden soll. H. v. G. ist wieder dem Himmel sey dank ganz wohl. u. Sie werden ihn sehen u. sprechen.

Ihr Diogenes mein Freund, gefällt der Geistlichkeit nicht (h) u. kan den meisten nach dem « *l'Esprit de leur corps* » nicht ganz gefallen. ich bin froh das Wieland als Wieland nicht so von der Liebe, u. andern bewegungen unsrer Seele denkt, als er, als Diogenes davon spricht, die Gräfin und ich waren ein paarmahl böß über Sie, da Sie uns bey dem

l'anti-Emile « de Formey, et ne parut qu'en 1773 sous le titre de « *Briefe über Rousseaus Emile* » chez Orell à Zurich, après la mort de l'auteur. (Asmus, p. 56 s.).

(d) Personnages de « *Sternheim* ».

(e) Leuchsenring (?), que Sophie mit en relations avec Julie Bondeli en 1771 (cf. Bodemann. J. v. B. p. 158. Wieland parle de lui à Sophie L. R. le 16 avril 1771 (Hassencamp, p. 38).

(f) Fameuse comédienne de la troupe Ackermann, plus connue encore par ses aventures sentimentales

(g) Breidbach von Buresheim, frère de l'Electeur (cf. Horn, 115).

(h) Voir la lettre de Wieland du 17 févr. (Horn, 116 s.),

vorlesen erröthen machten, weil wir nicht so geschwind waren als La Roche es gewesen, Wieland von Diogenem zu unterscheiden. Eine betrachtung kam mir dabey, die zu einer frage wurde. ich war sicher, dass rothmachende Züge in Ihrem Diogenes, eben so viel mühe u. überwindung gekostet hätten, als mich der Character meines Bösewichts : woher komt aber dass eben diese stellen in Ihrem Buch, u. diese Briefe in meinem die Lebhafteste sind, u. stärkere eindrücke, als die übrige machen.

die Saammen u. Ihr lieber teutscher Brief, sind ankommen, am mitwoch will ich diesen beantworten. ich umarme herzlich Ihre Liebe wakere Frau, und von ganzer Seele wünsche ich ihr eine glückliche Stunde zu ihrer entbindung. La Roche will gern, recht sehr gern Ihr gevatter werden (i). mir ist leid dass keines Ihrer Mädchen ganz mein seyn kan, lassen Sie mir also meine Sophie die schon da ist, wann sie nicht meinen armen gehört, so ist sie meinem Herzen eigen. adieu Wieland, u. mein Fritz ich umarme dich von ganzem Herzen (1).

XVIII

W. 4 me. 1770

[47]

Sie kennen doch das alte Ehrliche Schwaben Sprichwort. wie man in Wald schreyt, so wiederhählt. Sie schrieben mir teutsch mein Freund u. ich autwortete auch teutsch. aber jetzt da ich Ihren letzten Brief von 26 febr. vor mir habe, werde ich meinen Kopf u. meine feeder thun lassen was sie wollen. Sie haben in Ihrem letzten sebreiben recht. Ihr ton vom 17 febr. machte den La Roche u. mich unruhig, aber wir verschoben alle ernstliche Gedanken, auf die widergenesung de H. v. G. u. auf unsere zusammenkunft in Maynz, car il faut que vous voyes Mayence et ses habitants avant de nous quitter de rechef : votre derniere me rasure tout à fait, et me tranquillise. oui mes yieux étaient malade et faible à l'arivée de Diogene, L. R. me le lut rapidement, je sentais et pensois de meme. vous saves mes idées par cœur : mais je le relirai pour moi et vous entretiendrai selon mon ton la dessus : milles graces pour la communication des lettres de J. et de G. (a) le dernier écrit à la R. du 18 fevrier « W. m'a envoyé Son Diogene. je ne souffrirai certainement » pas, qu'on lui fasse des chicanes, et je le soutiendrai, je n'ai pas lu encore » ce petit ouvrage, je veux le lire à mon aise. mon Corps et mon Esprit » sont encore trop faibles pour sentir ce qui appartient [a] chacun ». Sa lettre à vous. est telle qu'on peut souhaiter, je la montrerai et traduirai

(1) Sans signature.

(i) Wieland se proposait de baptiser l'enfant qu'il attendait, si c'était un fils, des noms de Georg Friedrich, prénoms de La Roche et du défunt comte de Stadion.

(a) Jacobi et Groschlag. Cf. de même l'attitude du Statthalter appréciée par Wieland (Horn, 118).

à vos bons Parents, qui en aurons bien de la satisfaction, ils se portent tres bien, et sont tres contents de vous, et de moi.

La lettre de L'ami et frere en Apollon est belle et bonne. (b) mais sa meprise, et à ce qui me p[arait] la votre en meme tems ; au sujet du Portrait et de [la] lettre d'une inconnue, est vraiment originale, et singuliere (c).

[48] Jacobi à bien oublié, que j'ai une fille [de] 14 ans, et qu'en tout cas, je lui aurai envoyè [le] portrait de ma fille, et non le mien. et d'une [autre] coté j'aurais envie de me plaindre de vous mon Ami, de ce [que] vous ne vous disîs pas d'abord, et à vous, et à votre a[mi] quil est impossible que j'envoyasse mon Portrait à qui que ce soit, encore moins de l'envoyer misterieusement, à un homme dont j'Estime l'Esprit, et le Cœur. L'inconnue doit être belle, sans cela, elle n'auroit pas risqué cet envoy. et tout uniment mon ami croyes, que si la raison, et le sentiment ne m'eut empeché de le faire, l'amour propre bien avisè m'aurait averti, c'est bon pour une belle de 18 ans. je suis femme à communiquer des tableaux sentimental mais aucunement un Physique, fussai je belle, et ravissante, je le ferai encore moins qu'a l'heure qu'il est. Dumeiz qui se plaint de votre oubli avec tendresse, fait la revue de mes Romans, nous verrons ce qu'il en fera : est ce vous mon bon Wieland, ou est ce Zimmermann (d) qui à dit de votre heureuse Panthée (e), que c'est la femme qui à le plus de sentiments... je desire fort que ce soit vous, et cela parceque [vous] (f) en aves beaucoup de ces sentiments, que je donne et au Souvenir du jadis qui vous regarde, et au passée de votre sejour à Biberac, et aux regrets depuis que vous etes à Erfort. donnez à Jacobi une idée juste de l'amie, de son ami. ne lui dites pas trop. Je vais avoir la figure d'amour en Porcelaine, et je l'accompagnerai d'une lettre écrite de ma main (g) tout uniment et naturellement. Si je voulais donner à Jacobi l'image d'une femme ce serait L'ofrande à Venus (g), en cas quil ne la conusse pas encore : j'aime L'amitié [qui] est entre vous deux conservez la, elle est belle plus belle, que d'autres amitiés entre hommes — notre Carneval a été Brillant, on est allé à Biberach en traîneaux avec musique Turque on à pris le Caffèe à la maison du Comte, et puis [on] à traversé la ville pour venir, avec 19 traîneaux ici, jouer [triset], tarac, hombre. et entendre la Music, en prenant du

(1) Surcharge illisible.

(b) Réponse de Georg Jacobi, dans la *Hamburger Zeitung*, à la lettre anonyme envoyée par Sophie le 9 nov. 1769 « amor an Jacobi », reproduite plus loin. Cf Horn, 113 s.

(c) Wieland répondit à Jacobi qu'il connaissait sa belle inconnue, et qu'elle n'était autre que sa muse de jeunesse (24 déc. 1769, A Br. II, 344 s.). Mais une autre admiratrice avait envoyé à Jacobi son portrait, ce qui donna lieu à un étrange quiproquo. Cf. A Br. II, 357 s.

(d) Joh. Georg Zimmermann, l'ami de Wieland en Suisse et le futur médecin réputé de Hanovre.

(e) Nom sous lequel Wieland avait chanté Sophie.

(f) Voir plus bas la 2^e lettre de Sophie La R. à Jacobi.

(g) de Bonvalet, dont Maximiliane exécuta une copie pour G. Jacobi.

thée. puis on soupa, on da[nsa] dans la grande Salle, on joua, à feu (1) la Bibli[othèque] on bavardat, et gourmandat, à la Chambre de Damas verd. on repeta le jeu, la musique [le] Soupée, et le Bal masqué encore deux fois — tout le nobles et noblesses de Bib. y furent. m[oi] j'étois masqué une fois en Duegne Espagnole et deux fois en Anglaise, qui m'allait si bien, q[ue] L. R. m'asura, quil n'auroit su sempecher d'aimer le Personage meme Sil n'avoit été moi, il me dit mil[les] jolies choses Angloises. tout le monde est à altsh[ausen], je suis seule, je voulais écrire et voila le nouveau Stattaman. et Ms. la Terasse ofic. prussien qui viennent diner ici. Adieu j'embrasse vous. et votre menage, et mon Friz du tout mon cœur.

Que dites vous de la genealogie de mon heroine que je viens de trouver sur ce chiffon. Adieu chere bien chere famille, du bon Cœur de votre ancienne Sophie.

XIX (2)

[49]

Warthausen d. 18 merz 1770

Sie plagen mich Wieland, mit Ihren deutschen Briefen, ohngeachtet ich fühle dass Sie recht haben. aber es dünkt mich, alles was ich Ihnen zu sagen habe, und für Sie empfinde liegt in dem gefach meiner französischen Wörter, u. dass ich es erst übersetzen muss, daher finden Sie auch meine Briefe troken u. kalt. heut werden Sie ohnehin nichts gutes zu lesen kriegen, ich bin wunderlich u. unmuthig, La Roche ist wieder nach Altschhausen. warum? eine Comedie mitzuspielen gedanke den ich nicht leiden kan. den La Roche 8 tage bemüht zu sehen etwas auswendig zu lernen, u. ihn auf einem Theater zu denken, es ist Gesners *Erast* (a) der zu altshausen gespielt wird u. L. R. Simon seyn wird. O Wieland sagen Sie, habe ich verkehrte, eigensinige, übertriebene ideen? bin ich unfreundlich, störrig. u. wenn ich es bin, warum liebe ich den artigen scherz, den muntren ton, einer edlen freude, warum suche ich eine gesellschaft zu beleben, u. zu unterhalten warum habe ich diese lebendige empfindung für das verdienst anderer Personen, warum war mir La Roche zur anbettung Lieb, wenn ich ihn Lieb [reich] mit seinen Bauren reden hörte; wenn er ein stück seiner Physicalischen Kenntnisse, oder anderer Wissenschaft zeigt. Sagen Sie mir mein erster Liebster Freund, soll ich zufrieden oder unzufrieden mit mir seyn?

Der gute Diogenes ist bey Catto (b), aber ich lese ihn wieder diekünftige woche, u. da will ich gleich beym Lesen meine Empfindungen aufschreiben denn Sie wissen Wieland, dass ich nicht denke, aber was ich empfinde

(1) Sic.

(2) Les cinq premières lignes dans Muncker-Pervonte.

(a) Un acte, de Salomon Gesner, 1762.

(b) Cateau, la sœur de Sophie.

sollen Sie ohngekünstelt haben. für die freundliche Beurtheilung meiner Grillen (c) danke ich Ihnen, ich benütze all Ihre erinnerungen aber darf ich Sie bitten, mich den Brief von fr. v. Wartensleben (d) lesen zu lassen, Sie sollen ihn den ersten Posttag wieder haben.

Die Dame ist voll Geist u. kenntnisse; sa figure [est] l'image de la belle et douce volupté, elle mérit[te] des égards, mais n'y alles pas avec Enthousiasme, c[ar] M. d. G. (e) n'estime ni sa beauté, ni son Esprit [ni] son caractère, au contraire.... N. B ce n'est point à cause de rigueurs
[50] ni de Satiété, car ni l'un, ni l'autre n'existait entre eux.

Son caractere dans le monde est pour l'exprimer doucement [une] langue de serpent, dans une tête de colombe. (come disait feu la Duchesse de Bourgogne, de Md. de Montspan) avec un peu de coqueterie d'Esprit.

Il faut que je me hate à mon grand regret, et que j'abrège une lettre, ou je désirai m'entretenir longuement avec vous. Sans compter que je voulois ecrire à mon Fritz.

Meine Beste (f) umarme ich von Herzen, wie gerne käme ich an ihr wochenbett; u. freute mich über ihr wohlseyn u., über das neue gekommene, denn bald wird es da seyn. adieu Wieland, O, es ist ein unfreundliches schicksal, das uns 50 meilen voneinander entfernte.

Kleine Sophie mein Kind, ich drücke dich an mein Herz, wie meinen Fritz, den ich mit einer zärtlichen mütterlichen Thräne in meinem Aug um wohlverhalten [und um Fl]eiss bitte. adieu mein Fritz u. Sie.... (1). u. meine Freundin auch adieu

von Ihrer Sophie La Roche.

XX

[51]

Warthause 25 mars 1770

Je n'aurai donc rien gagné en ressemblant au Portrait de la belle inconnue, qui se presenta ches l'ami Jacobi et j'ai gagné ches vous, d'avoir été trop raisonnable pour faire cette équipée, ne craignes jamais rien de pareil de mon Enthousiasme. J'enverrai fort bien tout mon argent à quelqun; ou aussi une tirade de sentiment tels que produisit la Scene avec ma Max (a). mais des idées par raport à ma figure, asurement il n'y en aura pas. non je n'en parlerai pas à Jacobi. mais voici la lettre que je voulais lui ecrire. et voici celle que je vous prie de lui envoyer. NB Si vous la trouves bonne.

vous etes singulier de ne pas vouloir qu'on vous voye crayoné de ma

(1) Déchiré.

(c) Frl. v. Sternheim et peut être le roman anglo-français

(d) Le 5 février (Horn, p. 115) W. annonçait l'envoi d'un exemplaire de son Diogène à la Comtesse de Wartensleben pour faire plaisir au statthalter.

(e) De Groschlag.

(f) La femme de Wieland.

(a) Cf. la 1^{re} lettre à J. G. Jacobi (v. plus bas).

main (b), relises ma lettre, qu'y ai je dit, j'ai parlé de votre condescendance, en ai je menti ? j'ai dit que vous aves de l'Esprit, des grandes connoissances, un bon Cœur. et de l'amitié peu commune. est ce trop. il y à, à coup sur du factice dans tout ce que vous dites contre, vous m'aves fachée, vous m'aves privé, du plaisir, de me presenter a Jacobi sous vos auspices, et ceux de La Roche. et je vous fais la Mine pour tout ceci, pour l'intention charitable, que vous me pretes, que j'aye voulu par cette lettre, vous dire indirectement, come vous devez etre. je vous fais la grimace, et je consens de la voir rayé du nombre des autres, je consens que vous la déchiriez, que vous détruissiez cet ouvrage de mon Cœur, consacré à un sentiment vray, par [ce que] parfait. renvoyez la moi, il ne vous convient pas de [la] garder, ni de la détruire. vous m'aves blessé, et fait de la peine. je ne me soucie pas des critiques, sorties de votre tete (c), c'est par votre Cœur que vous etiez mon Wieland, et celui d'autres bon et honetes g[ens] je me reserve, à un meilleur Loisir, et moins d'[humeur] la reponse sur la seconde Page de votre lettre. Dumeiz n'est point ici, mais il va venir et il [lira] ce que vous lui dites, en guise de dedomagement, de [la] privation de vos lettres.

On sera à Mayence au comencement de nove[mbre] et on y restera jusqu'au 1. de Juin, c'est à [vous] à choisir le tems, de votre venue, parceque [vous] seres toujours le bien venu. vous ferez donc vos arrangements sur ce tems, selon votre bon plaisir. mais à coup sur, vous ne regretterez pas ce voyage dont les fraix ne vous toucheront pas, et qui fixera votre état et vos conveniences.

Adieu. j'embrasse votre femme, et votre fille, come [si] je n'etois pas fachée contre vous.

Je ne suis propre à dire des belles Choses à Riedel aujourd'hui je veux un de ces jours lui parler moi [meme] (1).

XXI

W. 28 mars 1770

[52]

Ce n'est point une lettre, que je vous ecris aujourd'hui, c'est une simple demande, si vous n'aves pris trop mal, quelque traits de plume, de ma dernière du 25. touchant la lettre de votre Portrait moral. je ne sais coment tout en ecrivant il se melait de la bile de tendresse dans mon encrier, et me fit ecrire du rude, du facheux. L'aves pris pour un depot amical ? ou pour de l'humeur ? le premier seroit juste et l'autre un avertissement que je ne me facherai plus à cents lieues de Loing, hors de portée des explications, et exposant mes paroles denué de l'adoucissement du ton qui les rend si diferentes, etant dites et prononcé, d'un air

(1) Sans signature.

(b) Cf. la 1^{re} lettre à J. G. Jacobi (v. plus bas).

(c) Cf. dans Horn, p. 119, le fragment de la lettre de Wieland à Sophie, du 20 mars.

[53] d'ancienne amitié, ou écrite d'un encre noire, courir le hasard de vous trouver mal disposé, à démêler le vrai d'avec les apparences. enfin voila le resultat de mes reflexions sur ma feuille. ja[mais] je jetterai encore au hasard [des] idées tant soi peu facheuses — donnez moi votre Patte, de bonne de bonne Amitié, pour que je puisse me mettre d'un esprit tranquille, à la reponse, du reste de votre dernière lettre. adieu et une embrasade tendre tres tendre à votre Epouse, que je crois à tout moment dans son lit, aussi quand je regarde son Portrait je fais des vœux pour elle. et pour vous, qui seriez mal, tres mal et tres à plaindre, s'il lui arivait un accident.

J'embrasse votre fille. et mon garçon du tout mon cœur. La Roche, qui a toujours le sang tranquille, come une de ces belles rivières de Vous autres Mes. Poètes qui roulent doucement leur flots, au travers d'un pres emallé. ce La Roche vous salue amicalement, et vous dis qu'il à fait le Simon, d'Eraste on ne peut mieux. adieu, a[mi] cousin — La Roche demande pourquoi depuis quinze jours dans la troisième semaine il n'a pas des gazettes (a), de chez vous et qu'entre douze qu'il à de cette année, la 3. et 8 feuille manquent c'est à dire quelle ne sont pas venue du [tout] (1).

XXII

[54]

Warthause 3 d'avril 1770

Je vous remercie mon cher Cousin de votre belle et bonne, bonne lettre du 26 de mars (a), ou vous me dites tout plein d'excellentes choses, sur mon gout et mon caractère, je vois que tout est vrai, parce que je n'ai qu'à regarder autour de moi, et me rappeler ce que j'ai vu et observé autre fois ; et come il n'est pas moins vrai, que nous avons tous notre caractère marqué à part, et que nous nous tenons tant que nous sommes aux choses et idées qui nous ont fait le plus grand plaisir, et donné la satisfaction la plus solide, ou si vous voulez la plus permanente, je jugerai donc désormais de La les goûts, et prétensions des autres, en conservant et nourrissant tout tranquillement les miens, auxquels je ne tiendrai pas si fort, si je ne voyais dans les autres, toujours par ci et par là, des grandes et petites parcelles des sentiments et façons de penser, que je voudrais perfectionner en moi, et je les y vois dans des belles et bonnes occasions, come des habits de fêtes dont on aime à se parer, et à Briller. pardonnez mon ami cet Esort de comparaison, qui devant tout autres me rendrait coupable d'un excès d'amour propre, tandis qu'au fond de mon ame, ce n'est que le dernier degré, de conviction de la justesse de mes sentiments sur le bien, si donc je pourrais amasser asés de richesses morales pour porter tout les jours un habit de Dimanche, sans or, sans fanfreluche tout come ma Robe noisette, aurois-je tort ? et si dans cette

(1) Pas de signature.

(a) « *Erfurthische Gelehrte zeitung* » auxquelles Wieland collaborait avec Riedel.

(a) Lettre non connue.

robe noisette, je sais rire et aimer l'Esprit badin de la Comtesse Max (b), si je sais être gaye, parler légèrement sur d'aimables petites choses, suis-je trop sérieuse alors. et si — mais vous avez raison tous les Si, et mais, ne servent de rien et puis qui parlera de si loing, des pour, et contre, qui sont [en] nous, et dans les autres. toujours votre lettre augmentera mon attention à ne point blesser ceux qui vivent avec moi — par ces discrepances ou je suis avec eux. et après cela je vous remercie de grand Cœur de tout ce que vous m'avez dit la dessus, et me plains du pardon que vous m'avez demandé. Dumeiz me conoît mieux que vous mon cousin, il ne demande jamais pardon, quand il me contredit, et q[u'il] me dit des raisons, cela soit dit pour me venger, du chagrin, que ce je vous demande pardon m'a donné. corrigez vous en, vous rendrez justice à vous, à moi et à l'amitié de bonne alioi qui est entre nous, n'oubliez pas de me dire un jour, d'ou il vient, que malgré mes discrepances avec les autres, vous avez constamment conservée du goût pour mon caractère, pourquoi votre Epouse m'aimait et m'aime encore, pourquoi La Roche n'a pas changé pour moi, malgré L'ennuy de la Liaison indissoluble, et voyez si je ne trouve aussi dans tout cela des raisons, qui me disent qu'il faut que je n'ai pas tort, mais que vous mes premiers, et plus chers amis me confirmez par votre amitié et attachement, dans le ton de mon Cœur et Esprit, mais peut-être me supportez vous par d'autres raisons, et voilà ce que je vous demande, pourquoi aime-t-on la nuance de mon Caractère, qui coupe tant avec celle des autres.

[55]

Parlons de la grande, belle lettre, de la grande et vraiment belle Comtesse de Wartensleben, je n'étois point étonnée des idées et pensées, mais je l'étois du ton et du tour, et j'étois prête de parier que Mad. avait écrit sa lettre en beau français, et que Lucius lui aidait après de la traduire en allemand, comme la Comédie du Philosophe sans le savoir. je vous répète quelle est belle, prenez en pour preuve le tour modeste avec lequel elle amenait l'idée, die natur hat mir eine mitelmässige gestalt gegeben, on ne dit pas cela sans le sentiment intime de sa beauté, je ne me dedit point, c'est la figure, le to[ur], le teint, les grâces, l'attitude, et les airs, de la belle douce volupté, qui pour sa perfection à les yeux bleus célestes les plus doux qu'on puisse voir, je me rejouis de l'effet que tout ceci fera sur vous, car elle sera de retour, [de] Wienne ou elle sollicite un grand vilain Procès de son Mari parceque c'est un procès d'intérêts, elle a beaucoup d'Esprit, de connaissances, de goût, elle est bienfaisante envers [les] pauvres et déchirante envers les autres, enfin vous verrez, vous lui parlerez, vous l'applaudirez, vous en serez enchanté, et tout cela par des belles et bonnes raisons. Personne verra cette lettre, que vos bons Parents qui s[eront] si charmés de la lire, j'aime à leur donner tous [les] adoucissements de votre absence.

(b) Maximiliane de Stadion, l'abbesse de Buchau, que Sophie portraiture dans sa *Fräulein v. Sternheim* (réédition de Ridderhoff, p. 78 s.).

La Roche vous embrasse, et moi aussi je vous em[brasse] pour l'embrassade donné si à propos à mon Fritz, à cause de son amitié pour un pauvre maltraité de notre mere nature, les Bossus de corps sont à plaindre et à aimer mais les Bossus de Cœur, et d'ame, sont seul à hair, à mepriser et à detester. La Roche voudrait savoir si Fritz sait lire, et entendre un livre latin, et il vous remercie de tous vos bontés pour son « Anderi ». adieu ami Cousin, Dieu vous conserve avec ceux que vous aimez. j'embrasse vos Enfans, et leur petite aimable maman de tout mon Cœur.

Sophie.

[56]

XXIII

Warthause 11 avrill 1770

il me semble toujours, que mes jours de postes sont vuides ou mal employé, si je ne vous écris un petit mot, car l'envie de vous parler plus souvent qu'aux autres, me prens tres vivement de tems en tems, et me fait souhaiter votre Maison au Voisinage, ou la mienne ches vous, souvent mon Cousin je m'amuse dans L'idée, si La Roche appartenant deja à moitié a l'Electeur de Mayence, s'en fit donner un employ dans sa bonne ville d'Erfort, et que nous y fussions etabli come bons et aimables gens de l'etat privé dans une belle maison, avec un joli jardin et que nous y eleveroient nos Enfans, et qu'Erfort soit leur Patrie, leur Ville ; que mes garçons y ayent un jour une petite place... et qu'en attendant, je jouisse d'un ches moi, tout à moi, et de votre societe, et de celle de Riedel, et que nos maisons doneroient et changeroient le ton de votre ville, par les agrements, que nous tacheront de mettre à nos sociétés, ou la teinture des idées et ton de grand monde, de la Roche et moi, et puis le Colorit d'education francoise de mes filles, seraient fort propre, La conoissance, et l'experience de la Roche dans les affaires quelqu'onques, son activité, l'Esprit aimable quil mettrait dans sa vie sociale, en ve[r]ité mon Cousin, cela serait joli, je garnirai ma Robe noisette, de bleu Serain et doux cramois, la sainte et pleine Liberté d'un menage à moi. L'amitié, [la] conversation, mettrait un vernis sur ces couleurs, [et] vous paraïtroit bien agreable alors... enfin voici mon chateau en Thuringie (a), qui me plaît mieux que celui d'ici, et de Bönigheim, que nous habitons d'emprunts ou mes Enfans ne tiennent que d'un bout de l'aile, sur la feuille volante, du souvenir fragile des bons services rendus pendant tant d'années. Je vous dirai plus, j'aime mieux ce *Chateau d'Erfort* que celui en Suisse (b), parceque la Raison parle decidement en faveur de mes Enfans pour le Premier au lieu que la Signora Imaginatione dirigoit L'édifice de celui de l'helvetie. [a] et si maittre y a ce serait encore un *Grand Maittre*, et un grand Seigneur qui asurement ne seraient pas fâché, de s'approprier la race de La Roche.... il faut que je vous fasse une question que je voulais vous

[57]

(a) Réponse de Wieland : Hasseucamp, p. 188 s.

(b) A propos du projet de La Roche de s'établir en Suisse voir plus haut.

faire dans une autre occasion qui est = Si vous ne croyez pas, qu'il puisse exister un cas où l'on haïrait un mérite predominant, bis ins dritte u vierte Glied, come on hait la progeniture de ses ofenseurs.

Vous direz, que j'ai bien peu de choses à penser, parce que je pense à tout ceci, mais vous savez que quand on est mecontant des Choses ici Bas, on se transporte vite ailleurs, on choisit sa demeure, ses amis, on est charmée de son nouveau séjour, et on apprend à supporter, *L'entre ci et là* mais ce moment La Roche vient de lire ma lettre et de passer en revue mon Château chez vous, il vient de l'acheter raison comptant et me donne encore sur le marché, un beau Pavillon à Bönigheim, avec la vûe sur votre maison de Plaisance à Tübingue, où je vous verrai arborer vos Cheveux blancs, et où nous mangerons notre regain d'amitié ensemble, il y a en vérité, encore du brouillard sur la hauteur, où doit se trouver votre maison de Plaisance, mais l'Été n'est pas encore assez avancé, pour que le Soleil donne par tout, il éclairera premièrement notre entrevue de Mayence et puis à travers quelques nuages le reste. je souhaite bien hélas qu'il éclaire la destinée, de la pauvre Madame Schmelz et de ses enfants, dont la desolation est impossible à décrire, j'ai pleuré sensiblement avec le bon homme Rudhardt, qui est venu m'annoncer cette mort imprevue, que rien ne pouvoit empêcher, contre laquelle aucun remède qu'on employait ne fit rien, j'étais très frappée, très affligée, d'autant plus, que [le bon] homme allait avoir tout plein d'ouvrage de Stoutg[art] et d'ailleurs. que de maraîchers la mort aurait su prendre au lieu de ce bon honnête garçon dont la bonne conduite honorait son état et sa destinée. la pauvre floriane] sera bien affligée, et votre Epouse et vous, vous y prendrez part, Dieu conserve à cet heure la bonne Mere, de ces Enfants si bien élevés, j'y ferai ce que je pourrai. Adieu mon ami, La Roche vous prie de voir s'il n'y a rien à faire, pour L'amour de M. Osterwald, qui a envoyé ces prospectus, vos amis à Leipzig n'y pourrons, n'y voudront y pas prêter la main.

Ma chère amie Wieland, comment se porte-t-elle, quand savez-vous quelle est délivrée et quelle se porte bien ? je l'embrasse très tendrement, et la petite Sophie qui marche — *et mon Fritz* adieu ami cousin, Dieu vous conserve. la Comtesse s'est trompée c'est cette année-ci, qu'on ira à Mayence Ms. de G. se rejouit de [vous] y voir. Adieu cher ménage (1).

XXIV

Warthause 22 avril 1770

[58]

Je pensais bien cher ami, que la mort du bon Schmeltz vous frapperait sensiblement, et que votre cœur s'efforcerait pour trouver des moyens de soulagements, pour la bonne famille désolée, Soyez sûr, bon et cher ami que j'y ferai mon possible, et je me vois une petite ressource dans mes pauvres papiers, que le bon Dumeiz a pris à corriger, et d'arrondir les bosses

(1) Sans signature.

du style, et de les vendre à Ms. Bassompierre à la foire de Ffort. vous savez que je les destinai toujours aux dépenses de mon cœur (a), j'ai quitté la famille Bibren, qui sont à cet heure tous réunis dans le giron de l'Eglise Romaine, de sorte qu'il n'ont plus besoin des aides d'une ame mezzo tinto, come on pourrait nomer la mienne en fait de sectes ; mais que dires vous de mon sort, qui procura l'ocasion, de faire inscrire Jean Martin de Bibren dans la Liste des pensionnaires du Pape. voila L'enigme, le resultat est, que quand j'envoyai mes Cahiers à Dumeiz, je lui contai mes intentions d'aumones posé sur ce fond romanesque et les raisons pourquoi, la desus il me demande le nom de la famille, et ecrit à Cologne au Nonce, pour que Ms. de Bibren soit Pensionnaire de sa Sainteté ; la destination va rester, mais elle changera d'objet, et la dessus j'ose bien vous adresser une question, par raport à mes lettres de reveries allemandes (b). vous les avez protégé jusquici par votre aprobation, le premier volume va être fini le second courre au grand trot dans ma tete, croyes vous que cela merite L'impression ? croyes vous que j'en tirerai dequoi, faire quelque chose, par ci par la pour le bon plaisir de mon Cœur, qui aimerait à faire plaisir à une auttre bonne Mere de tems en tems ? vous conaisses le merite du fond, et celui de L'intention, decides, et dites moi aussi oserai je prier de soigner la Copie, mes yieux me refusent double travail, et ne me laissent que l'Esperance de m'aider finir le Second volume, qui sera as[sez] interessant à ce que je crois. j'oterai d'avance tout L'embrouillé du premier, pour alleger un peu [la] peine que vous aures, de l'elaguer du reste des fausses branches du raisonnement mal placé, ou d'une extravagance d'imagination. Je pense souvent à vous mon ami, quand je sens que malgré la moderation[des] desirs, et la resignation du soi. on se trouve de[pourvu] des moyens efficaces, pour procurer le bien etre à un autre c'est la qu'on souffre, c'est la que le desir des richesses est vif parce qu'il est une vertu, et c'est la que la moderation devient un defaut ; je devrai bien etre en etat d'ecrire une histoire sentimenté, parceque ma sensibilité a été exercé de tous les cotés possible.

La Roche est enchanté de tout ce que vous arrangés avec son Fritz, il vous ecrit lui meme sur cet article, je me contente, de vous donner une tendre batschhand, et pour la bonne amitié avec laquelle vous avez accepté L'amende honorable que je vous adressai, en suite de ma lettre demi bourasque, et je vous la serre pour signe d'expression de tous les sentiments, que mon cœur rens au votre, qui vous font faire, pour mon Enfant, ce que je voudrais etre à meme de temoigner à un des vôtres. chaque jour je fais des vœux pour ma chere cousine, Dieu benisse son cœur et son courage, chaque vendredi j'attens la nouvelle de sa délivrance. Ich umarme sie Herzlich die Liebe, Liebe frau, Gott erhalte sie und lasse Ihre

(a) Ses premiers essais littéraires — notamment la « Gouvernante » — devaient peut-être servir à cette œuvre charitable.

(b) Frl. v. Sternheim. Voir la réponse de Wieland dans Horn, p. 124 s.

Häusliche Glückseligkeit durch keinen Unfall gestört werden. Adieu Liebe Familie und alle meinen Segen für Sie, meine zärtliche wahre Freundschaft besitzen Sie, und werden sie niemahls verliehren. Ich küsse die kleine Sophie, und meinen Fritz wie eine Mutter zwey geliebte Kinder küsst. Adieu Wieland mein Freund, nicht wahr Sie schreiben mir gleich wann meine Freundin glücklich in ihrem Bette liegt.

Schreiben Sie mir einst, in einer müssigen minute ein paar worte über meinen Brief an Jacobi (c), und wie er Ihnen gefiel, und Sie ihn des wegschikens werth geachtet haben. Gern hätte ich etwas von dem gelesen, den er von mir glaubte u. den Sie meiner unw [ürdig] achteten. C'est un désir de vanité, ne le contentes pas adieu mon premier et cher ami adieu !!! (1)

XXV

Warthause 2 mai 1770

[60]

Votre dernière lettre (a) était exactement à deux faces, dont l'une me donnait le plus sensible plaisir, par rapport à l'amusement, que vous paraisés avoir eu de mon chateau en Thuringue, et l'autre par un déplaisir tres sensible aussi, par raport de celui, que vous paroît avoir donné la question, tres inocente, et peutetre mal rendu de ma part, que La Roche vous fit sur L'entendement d'un livre latin de Fritz, ou plutot l'entendement de Fritz sur un livre Latin. Soyés sur cher Ami, que La Roche n'attend ni ne pretend des prodiges de ces dix mois ou Friz est à Erfort, nous sommes sur que vous lui donnez tous les soins et bontés de Pere, et que vous en aves toutes les peines et desagremens en meme tems, et je suis veritablement afligée, de ce qu'une question vague, qui ne contenait aucune idée particulière aye su vous troubler le moins du monde, il faut absolument que je l'aye fait de travers, puisquelle vous a touché à ce point. notre confiance en votre caractere, et notre reconaissance pour vos soins sont égales et nous somes dans une entiere tranquillité la desus, ainsi mon cher ami, je vous conjure de croire, que nous vous rendons justice dans le fond de notre cœur et que nous pretendons absolument rien de plus, que de ce que vous faites, vous saves de surplus, que La R. n'est peutetre que trop prevenu contre ce qu'on appelle Esprit et conoissances precoces, de sorte qu'il [est] tres content de tout ce que vous aves mandé jusqu[ici] de son Fritz bien aimé. Je vous embrasse cher Wieland de tout ce que vous faites pour ce garcon et voudrais vous pouvoir exprimer, le ton des sentiments qui se sont formé la desus dans mon ame, Dieu vous conserve, Dieu veuille que je passe encore quelques moments, de mes anées de raison avec vous, ou au moins à porté de vous voir, je vous montrerai à vous et à votre chere famille to[uts] les tresors et douceurs de la

(1) Sans signature.

(c) Cf. Horn, p. 128 s.

(a) Cf. Hassencamp, 188 ss.

[61]

vraye et tendre amitié qui conduit de l'amour enthousiaste, au choc des evenements et par tous les degrés de modification, à ce sentiment d'Es-time, et de tendresse fait pour vous, et qui n'existe en moi que pour vous. je reconnais avec la plus grande sensibilité, tout le prix du sentiment de com-plaisance qui vous porte à m'écrire si souvent, malgré vos ocupations infinies et mon Cœur vous en tient compte.

la reponse de Jacobi me charma, c'est le meilleur cœur d'home, et avec lequel, on à le plaisir, de le voir remarquer toutes les nuances possibles du sentiment et de la delicatesse. je lui ecrirai de tems en tems le trouves vous bon ? et voudries vous avoir la bonté de m'envoyer le brouillon de ma derniere lettre à lui, je voudrais garder les miennes, et les Siennes ensemble, je suis obligé à Zimermann d'avoir si bien conservé L'idée que votre amitié lui donait un jour de moi ; quil est heureux de devoir ses amis, à un ami come vous. Je sens cela en meme tems, que je sens avec vivacité un passage d'une de vos lettres ecrites il y a 17 ans, Sie sind ihrem Schicksal ausgewichen (b).

Wieland mon Cœur ne blesse et ne manque à aucuns des sentiments, et devoirs que je dois à cet heures, mais il fond en certaines ocasions qui me rapellent ce passage. Point de reponse la desus. Soyés mon ami, et vous poves vous dire, je suis encore toujours le maittre de faire le bonheur le plus sensible de Sophie. Je dois dire un nom qui me plairoit le plus, pour votre seconde fille, je voudrais savoir le nom de Mad. de Wartensleben ; pour vous f[aire] ma cour, ma j'aimerai d'appeler une de vos filles Sophie et une auttre Rosalie, mais je viens de voir dans varentrap (1) que la belle volupté se nome Caroline Frederike. (c) Vos bons Parens ont eu la plus grande joye de la belle lettre, de la belle Comtesse, je suis charmée de la leur avoir montré, elle retourne demain dans une petite boete ches vous, avec celle de Jacobi et de Groschlag. aimeres vous le portrait de ce dernier en pendant de celui de feu notre Comte ? adieu bon Wieland et ma chere bonne Cousine qui à fait une erreur de calcul (d), je l'embrasse du meilleur de mon ame, et votre Sophie, et mon Fritz. j'espere que Mos. Riedel trou- vera que j'étois dis[crete] ases long tems et qu'il ne sera pas trop tot que je [lui] reponde, j'en etois tenté il y a long tems, mais je ne voulais pas gener sa complaisance.

Obereit m'à écrit sur le manuscrit de la Wintereise (e) et sa douce amie aussi, je me vois bien embarrassée à leur repondre car ils sont dans les nues et moi dans Schwesterwies von Warthäusen, adieu W. mon ami
adieu. v. S.

(1) Douteux.

(b) 30 janv. 1754 — Horn, 29.

(c) L'enfant naquit le 11 mai 1770. Ce fut une fille, ce qui amena Wieland à substituer à La Roche, prévu pour être le parrain du fils espéré. Sophie comme marraine. Il choisit les noms de Marie Caroline Frederique, trouvant Rosalie trop poétique (Hassencamp, p. 202).

(d) Au sujet de la date de l'accouchement.

(e) de J. G. Jacobi.

XXV bis (1)

Warthausen ce 4 juin 1770

[62]

Tlantlaquacapatli, Aboulfaouris (a), et Combabus (b) sont arrivés sains et saufs. Je les ai dévoré. Voulez vous que je vous dise la Verité ? Je prefere ces *geheime Beyträge* même à Diogene. Il y a bien longtems que je n'ai rien lu qui fût plus à mon gout et il n'y à que vous qui soyez en etat de parler Nature. il semble que vous L'ayez pris sur le fait, et que vous L'ayez forcé a vous découvrir Le fort et Le faible de ses ressorts. Enfin c'est une production qui doit vous faire honneur parmi tous les Êtres pensants. Nargue a Bayus, kollbornius (c), et autres vermisseeux, qui ne manqueront point d'y trouver à redire, parceque ce n'est pas Le ton du Schulzen-Stofel.

Sophie devoit vous ecrire aujourd'hui, et moy mercredi prochain. Mais elle est allé faire un tour à Agletshausen pour y accompagner La Comtesse Max. J'y supplé tres maigrement, et vous me ferez credit d'une Lettre plus détaillée à la huitaine. Mes arrangemens pour Bönigheim comencent à m'occupper serieusement. je compte d'y faire un tour vers la fin de ce mois, puisque je veux encore y faire batir eine Mœuble cammer und einen kühsall. Je suis tellement degouté du Trantran que prennent Les affaires domestiques de Leurs Excellences hautes et Travers, que je languis après Le moment de notre separation. Mais je veux auparavant faire mon petit Nid. Le transport de mes hardes et surtout de mes Livres ne laisse pas de m'occasionner bien des depenses et de L'embarras. Mais come ce sera Le dernier demenagement serieux que je ferai de ma vie (d) Je ne regrette rien pour acheter mon repos. Die Maynzische Hofcammer will durch die Erfurter 20 Carolinen an Ew. Lhd. auszahlen lassen sobald ich diese Species darunten erlegt haben werde. Mein correspondent der Hofcammerrath Linden ist wirklich mit dem Churfursten in Höchst, Er kommt d. 15. auf Maynz, und alsdan wird (sicher) die assignation folgen. Je suis fâché de vous devoir faire attendre.

Proxime plura. Embrassez Fritz, et recomandez luy application et

(1) Le premier alinéa dans Muncker-Pervonte, p. 206 s.

(a) Tantlaquacapatli, nom d'un philosophe mexicain dans le récit de Wieland : Koxkox und kikequezel ; Aboulfaouris, prêtre d'Isis, titre d'un autre récit des « Beiträge zur geheimen Geschichte der Menschheit », parus d'abord sous le titre : Beiträge zur geheimen Geschichte des menschlichen Verstandes und Herzens, Leipzig, 1770. Cf. la lettre de W. du 20 mai (Horn, 122), par laquelle Wieland envoie ses Beiträge à L. R. et lui demande son jugement « parce que le sujet et la manière de le traiter me paraît plus analogue à la taille de son esprit, qu'à celle du vôtre » (de Sophie).

(b) Combabus, eine Erzählung, Leipzig, 1770.

(c) Le prêtre Colborn, dont il a déjà été question.

(d) On sait qu'il en fut autrement, et que quelques mois plus tard La Roche était au service de l'Electeur de Trèves Clemens Wenzeslaus, et s'établit à Coblenze.

bonne volonté. Mille tendresses pour Madame, et quelques Küsserle pour vos deux filles. Je suis de Cœur et d'âme.

Votre amy Cousin et très humble Serviteur

La Roche.

XXVI

Warthause 6 juillet

[64]

Milles graces cher Wieland, de la peine que vous vous etes donné de m'écrire, dans un si grand detail au sujet de mes reveries allemandes. je vois, et je sens toutes vos raisons allegués, et je suis au desespoir des peines que je vous ai endossée, par cette Phantasie, mais je presse si peu, que je serai charmée si cela traîne jusqu'à Paque 71, meme au dela, car notre demenagement d'ici, demande mon tems, et mon aplication, pour des choses trop éloigné de l'imagination, et du Sentiment pour me laisser travailler à mon aise. je vous enverrai jeudi trois lettres dont vous me direz, votre jugement, quand aux idées, au Sentiments, et aux caractéristique, uni à l'ensemble, ce qui fait toujours le point de vue principal que je me fait (a), L'extreme negligence et singuladate (1) du stile ne m'échape point, mais je me sens incapable d'y remedier. dites moi cher ami, est ce que mes lettres familiares, ou celle à Jacobi, à Riedel qui sont des lettres, soit dit pensé, sont-elles d'un stile plus arondi, d'un ton plus suave, ou ont elles aussi la marque de l'ouvriere, que vous aimes à nomer, le je ne sais quoi. dites moi cela je vous en prie, et puis il f[aut] dire tout uniment que c'est une feme qui à composé [cela] (b) je m'attens à des critiques sanglantes, car malgré vos soins amicals et paternel vous ne saurais (2) me mettre à L'a [] (3) des Eplucheurs de mots et de Phrases, mais si l'origin[alité] est un merite, je le devroi au singulier de mon stile déjà plusieurs fois je l'ai voulu laisser la, à cause de la difficulté que j'ai semé moi meme, dans la composition de mon Bösewicht, parceque allant en augmentant ses forfaits, il faut renforcer son ton et ses traits de [son] caractere, j'en ai trouvé qui me paraissent juste [le] son de l'ame et de l'imagination d'un Scelerat volupt[ueux] mais qui ne devraient se laisser trouver dans la te[te] d'une femme, et c'est pour cela aussi que j'abrège le role de ce personnage. voici une feuille qui est la production d'une promenade à L'anna Wäldgen ou me promen[ant] toute seule avec mon Eau de Spaa et pensant au Plan du second volume de ma Composition, mes yieux fixerent des pe[tites] branches rempli de feuilles, qui percerent des racines d'un arbre abatu, de la mousse, et des jolies petites fleurs croissant autour me fournirent cette image, qui me plut, et que je metois par ecrit

[65]

(1) Surcharge : singularité ?

(2) Surcharge : pour saurés ?

(3) Illisible.

(a) Cf. la réponse de Wieland, Horn, p. 130.

(b) Le jugement de Wieland sur le style et le talent littéraire de Sophie, dans sa lettre du 29 juillet (Horn, 128 s.)

d'abord à mon retour ches moi. je vous avoue cher Wieland mon Cœur tient au double, à cet ouvrage, une fois parcequ'on aime, ce qu'on fait, et parceque mon caractere dont tout les résort sont serré s'y deploye en liberté, et puis parceque j'employerai le produit d'une Composition ou regnent les principes de la bienfaisance à des bienfaits, toujours mon ami je suis prete à me plier selon les conseils de la raison, hélas mes sentiments étoient toujours obligé à le faire : et toujours qui m'oterait mon Enthousiasme m'anéantirait absolument, longtems, oui de longtems je ne vivrai plus, si je n'avais eu de la ressource dans le fond de mon ame, mais je souscrirai à tout ce que vous arangeres avec votre filleule, et cela de bon Cœur.

Riedel est il marié ? et les pieces de Jacobi qui ont été omises dans l'édition complete de ses œuvres, comprenaient elles (c) aussi, sa reponse à l'amour dans la hamburger zeitung par cequelle n'y est point ? ce n'est qu'à Wieland que j'avoue, que je contoais l'y trouver, et que j'étois fachée, en ne l'y trouvant pas. Je pense à cet heures que peutetre vous etiés frappé de L'idée dans ma derniere lettre à Jacobi (d) ou je vous nome le premier homme que mon cœur nomait son ami, et que vous aures pensé à Bianconi (e), mais il est tres vrai, que vous aves parlé le premier à mon ame, que vous en aves tiré les sentiments quelle aime à nourir encore, parcequ'ils sont pures, juste et compatible avec toute l'étendue de mes devoirs et de toutes les saisons de ma vie.

Je vous remercie d'avoir écrit à L'ami Dumeiz (f), et je me [rejoins] à chaque moment d'avantage de l'idée, de vous voir ches lui. adieu bon Wieland. La Roche est toujours à Bönigheim et c'est dela qu'il vous parlerai de l'Eclipse de M. de Groschlag, ocasioné par des affaires turbulentes dans la Regence il fera aussi souvenir la chambre de Mayence, du payement de la votre.

Adieu à ma Cousine et à mes deux Enfants Wieland come à mon Fritz La Roche, est il encore digne de votre affection ? Dieu le veuille !

J'ai donné à vos Parens la plus grande satisfaction en leur disant, qu'à Bönigheim je frequenterai l'Eglise et me reunirai avec la comunion des fidelles, j'étois charmé, de la joye amicale qu'ils me montra[ent] la desus. Je vous ai dit adieu deux fois, à cet heure j'embrasse tout uniment, et vous, et votre menage [de] Cœur. Dieu vous conserve tous et nous reunisse... un beau heureux [jour] (1).

(1) Sans signature.

(c) La réponse de J. G. Jacobi à la lettre anonyme de Sophie : amor au Jacobi. (Cf. plus bas).

(d) 30 juin 1770 dans « ungedruckte Briefe hg. v. Martin » (1874), 59.

(e) Sur Bianconi, cf. *Melusinens Sommerabende*. Il n'est donc pas tout à fait exact que Sophie ne parla jamais de lui à Wieland, comme le prétend L., Assing, p. 33.

(f) Cf. cette lettre, datée du 16 juin 1770, dans Hassenkamp, p. 208 ss.

XXVII

[66]

Warthause 15 juillet 1770

Je vous rends grace, mon Cher ami, de la bonté avec laquelle vous et votre Chère Epouse, avez accepté le pauvre petit présent, pour ma chère Sophie Wieland. c'est peu, je conois votre Cœur, des grands présents vous peineroient, laissez moi jouer avec la fille de mon Cœur, je ne L'acablerai pas. conservez ma Caroline, pour qu'un jour aussi je puisse la serrer dans mes bras, soignez l'ame de mon Fritz et l'Esprit de ma fille Phantasque (*a*), dont je vous abandonne de grand Cœur le Nom (*b*), mais il lui en faut un d'une nouvelle date, parceque Son Pere fait le Canavas des raisonnements que j'aime le plus dans tout L'ouvrage parqu'il y a le plus de vray, *par experience*, des querelles entre les anciens, et les Modernes. vous me connoissez, je ne suis pas femme à faire la moue quand on me dit vous avez tort, encore moins quand on me dit le nom de votre Enfant n'est pas joli, allons Wieland je veux que vous nomiez cette fille de votre amie Sophie de quel nom qui vous plaira le mieux, mais je vous prie aussi de trouver un nom, à celui que je nome Comte Fl. parceque il designe trop clairement la famille de Flemming que je ne voudrai pas choquer pensez à cela mon a[mi] la lettre du grand maitre (*c*) est veritablement belle, je vous félicite du plaisir quelle vous [a] donné, mardi je la lirai à vos Parens. Dumeiz m'ecrit,

« j'ai reçu une lettre de Wieland (*d*), il pretens de ne m'avoir pas oublié, je veux le croire sur sa parole, parce qu'il est un de ces hommes vers lesquels je me sens entraîné par simpa[thie] et avec ces gens là il ne faut pas compter de si pres » — vous voyez aussi cher Wieland par L'incluse que Jacobi m'a fait une surprise, il ecrit dans le premier volume. der würdigen freundin seines Wielands, von dem verfasser. Je ne saurai écrire d'un ton sec à cet homme là, je parle aux sentiments de son ame, et je laisse aller ma plume; [vous] savez quelle à une marche animé.

[67]

le Pere de famille sauvés par moi, c'est Glok la fille de 17 ans morte, est une fille dont Obereit m'ecrivait ces nouvelles.

donnez moi je vous prie mon ami, les eclaircissements sur les trois lettres francaises qui concernent Jacobi, et ou vous etes nommé. (*e*) J. J. Rousseau est à Paris, et joue aux Echecs aux Caffees Publics, il donne un opéra de sa facon, c'est la fable de Pigmalion, L'opéra n'aura qu'une Scene, et n'y aura meme qu'un recitatif obligé à la mode des anciens et pendant cette sorte de declamation, la musique ira son train. C'est l'abbé

(a) Fl. v. Sternheim.

(b) Sur l'hésitation au sujet du nom de l'héroïne, cf. Horn, p. 135 et 136.

(c) Groschlag, cette lettre dans Hassencamp, 209 s.

(d) 16 juin. Hassencamp 206.

(e) Sur ces trois lettres françaises, cf. Hassencamp, 212. Wieland les attribue à Van Goëns, prof. à Utrecht.

la Chaux (*f*) qui me mande cela, il annonce aussi une nouvelle traduction de l'Illiade en bon et beaux vers français, et un Dictionnaire interessant, qui parle de tous les cultes dans un ton singulier et agreable. n'avez vous jamais rien entendu en faveur d'Osterwald, et de ses propositions ? pardones que je vous importune si souvent sur cet article. La Roche est encore à Bönigheim, oui m[on] ami ce sera la plus grande felicité pour moi de m'y trouver un jour, dans le sein de ma famille, qui au moins doit conaître mon Cœur, on le dechire dans cette maison p[ar] tout quon fait à La Roche (*g*), mais je ne veux pas ecrire sur ce chapitre, la patiance et la raison, doivent guerrire mes playes. Beni soit à jamais la mémoire du vieux Comte, il à tout prevu, c'est pour cela quil a soigné la fortune de son bon fidel La Roche. Wieland il n'y à pas Phantasie à cela, pas d'imagination : et le plus grand mal est la verita du Proverbe Italien, chi ofende non perdona mai. Dieu me preserve à jamais du plaisir de la vengeance, je n'en veux pas du plaisir indigne et noir, sil me presentait tout son [pou]voir. Adieu mon cher, mon meilleur ami, Dieu vous conserve, et ma chere estimable Cousine, vos Enfans. Lieber Fritz, ich unarme dich zärtlich, sey gut und fleissig, ich bitte dich (*i*).

XXVIII

Warthause 25 juillet 1770

[68]

je n'ai plus mal à la tete, mais en revange je n'ai plus d'idées non plus, et depuis quelque tems, mon cher Cousin, j'ai fort envie, de vous ecrire des lettres de tete, quoique les circonstances d'un demenagement, semblent mettre les pensées sans desus desous come les meubles, et hardes.

votre chere petite lettre du 9. (*a*) m'a donné de la consolation, sur la peine que je sentit, aussi souvent que je pensais à la corvée de la corection de mes Phantasies remplie de crudité, et de pieres brutes. mais vous dites que ma fille vous en dedomage, elle me devient chere si elle vous plait, et je l'estimerai si vous aprouvés le reste de son Cœur, et de son Caractere, elle se trouve actuellement à Vaels pres d'Achen chez Emilie elle à deja changé de nom, et medite le plan de la fondation d'une maison d'Eleves domestiques. cela est difficile un peu, mais je tacherai d'y parvenir (*b*).

j'ai lûe les Journeys through England, et through scotland, pour savoir ou la placer plus loing, et je la transporterai aux head-hills. ou elle fera des belles choses et reviendra toute rayonnante (*b*).

(i) Sans signature.

(f) Le correspondant littéraire de Stadion, puis de La Roche à Paris.

(g) Sur la situation délicate, de L. R. à Warthausen après la mort du vieux comte, cf. Asmus, p. 62. C'est pour cette raison que Wieland renouça à rejoindre ses amis à Warthausen comme il avait été d'abord euvisagé.

(a) Lettre non connue.

(b) Cf. Frl. v. Sternheim.

je suis enchantée que votre petite Caroline promette [de] vivre, et vous rends mille grâces, de la promesse que vous me reiterez si amicalement, que vous amèneras le tems, ou je la serrerai dans mes bras, et ou je serai et vous, et toute votre maison ; vos sentiments mon Ami et les miens, me font souvenir de la vérité d'une devise, que je voulais faire graver par le bon homme Schmelz. C'est un Lac d'amour, dont les deux bouts se tiennent par deux mains très éloignés, par des fleuves, vallées et montagnes, La devise est *L'éloignement les serre...* vous ne saurez croire cher Wieland combien je suis touchée de la continuation de votre amitié. pour moi, combien je le suis, de l'attachement que votre Chère Epouse, me témoigne, dites lui que je la prie de croire, que je l'estime et la chéris du tout mon Cœur, qu'elle verra cette amitié s'augmenter par le tems, car assurément mon Cœur ne se ridera, ni se redressera pas, comme mon visage, et ma prestance le feront. et je tâcherai de agrandir mon prix, à proportion de celui des médailles ou le vernis antique ajoute à la valeur intrinsèque de l'or et de l'argent. N'avez vous pas déjà pensé que le destin m'a fait un beau présent en me rendant votre Cousine et me donnant une imagination féconde, à l'épreuve du tems, et des événements, c'est un grand bienfait, et je vous remercie de l'avoir nourri en moi.

[69]

Je vous ai je crois répondu sur le nom de ma héroïne, vous et Riedel vous trouverez de quoi la bâtir, croyez que je suis entièrement contente de ce que vous trouverez bon (c).

J'estime infiniment le cœur de Mos. Riedel dites le lui, sa tête n'a que faire de l'approbation de la mienne. mais je suis sûre que l'amitié d'un Cœur comme le mien à du prix chez lui. d'où vient que cet homme sensible, n'aye pas trouvés jusqu'ici la femme de son cœur, et qui aurait fait sa félicité, par le retour de ses sentiments pour lui je suis fort tentée de déployer mon art d'aimer, dans une des lettres de ma Phantasque, je mettrai ce tableau à côté de celui de mon savoir de l'amitié, et je verrai, ce que vous en direz. en attendant adieu bon ami. Dieu vous conserve et vous Bénisse.

Je ne saurai rien dire pour le voyage de Mayence que de Bönigheim ou je serai au mois de septembre] je vous embrasse du tout mon Cœur, avec cette sainte amitié que je vous porterai jusqu'au dernier jour de ma vie.

Lieber friz ich umarme dich, und bitte dich, ein fleissiger und guter Mensch zu seyn. Am Sonntag will ich dir mehr schreiben., mein kind ! bemühe dich deinem Papa und mir die freude zu geben, ein rechtschaffenes, wohlthätiges kind in dir zu umarmen wenn der Herr Wieland dich zu uns nach Mainz führen wird. adieu mein Sohn, deine Geschwister grüssen dich herzlich — deine treue Mama.

Sophie La Roche.

(c) En réponse à la question de Wieland dans sa lettre n. d. dans Horn, p. 136, qui, par conséquent, se range avant celle du 4 août.

XXIX

Warthause 5 aout 1770

[70]

votre derniere lettre mon cher ami (a) m'a donné bien de la peine, non par le ton dans lequel elle est écrite, mais par la cause, je n'aime point qu'un malaise comence à vous prendre à l'aage ou vous etes, et je crains que vous travailles trop asiduellement. pensez Wieland à tout ce que vous aves deja écrit, j'ai fait cette reflexion en recevant la nouvelle edition de vos Poetische Werke (b) de Hirzel, vous n'aves que des forces d'Esprit, votre machine est tres delicate, ne l'uses pas avant le tems ; vous aves un ton aigri, et bref come quelqu'un qui soufre, mon amitié à senti cela plutot, que mon amour propre la sechesse (1) dont vous parles vous meme. La Roche est de retour, il étoit acablé d'affaires la bas et nous allons empacter toute cette semaine, car nous partirons vers le 28. de ce mois, j'en suis charmée, cela avancera le moment de notre entrevue, que je desire aussi par raport à votre santé dont je voudrais etre persuadé par mes propres yieux ; mais nous avons dit que le Printems serait le plus favorable, une fois vous ne seres pas si asujetti aux intemperies de l'air. Les jours seront (2) plus long, le Pais plus beau au comencement de mai, ou à la fin d'avrill, ou tout le Pais du Rhin est en fleurs, mais le tout depens de votre comodité, depuis le 1 de 3 novembre 70, jusqu'au 1 de juin 71. vous choisires entre [ces] 7 mois le plus convenable pour vous, et m'avertires de votre choix. étant sur que je l'agréerai sans exception et avec une joye inexprimable.

ma fille Phantasque (c) m'impatiente si elle vous dep[lait] je ne dirai qu'un mot pour sa defense en egard, de la lettre qu'elle écrit apres sa fuite et son mariage secret. Il m'a paru tres naturel, que son Esprit ait un air afoibli et inégal, parce quelle est inquiete sur le pas qu'elle a hasardé, et sur l'air de mistere quil faut quelle garde, elle sentait ses torts, et se trouvait embarrassé [pour] parler meme avec son amie de Cœur.

Pour Derby vous saves, que je voulais rendre sa Jalousie [le] ressort principal de ses forfaits envers mon heroine parce quil m'est impossible, de donner un caractere de me[chanç]té à quelqu'un sans des raisons, tant soit peu plausibles et la Jalousie à deja operé tant de mal, que cette Passion turbulente, uni à un certain point à l'ambi[tion] eveillé par la mort du frere ainée, m'a paru suffisant pour lui fournir un pretexte apparent pour lui, et les autres de [sa] resolution de l'abandonner. Si j'ai raisonné à faux, dones moi la main pour me ramener au bon chemin, mais cela ne presse pas mon Ami, ne tourmentes pas vos yieux pour moi :

[71]

Dieu conserve votre Chere femme, et vos Enfans la satisfaction quil

(1) Sic = secheresse, (2) Surcharge.

(a) 1^{er} août. Cf. Horn, 131 ss.

(b) 2^e edition des « Poetische Schriften des Herrn Wielands » Zurich, Orell, 1770.

(c) Sternheim v. plus haut.

vous donnent vous fera vivre, les maux d'ame font le plus de mal à un home come vous.

Pourquoi Wieland, pourquoi sommes nous si eloignes L'un de l'auttre, je l'ai senti amerement à votre derniere lettre. vives, et voyes moi Le Printems prochain. vous seres convainqu, que je conois le prix de ce que vous vales. adieu vos lettres sont un point principal de la félicité de mes années de raison, come elle faisaient la douceur du regne de mon amour propre vous charmes la soirée de ma vie, ne faites jamais rien qui éloigne cette idée de mon Cœur, et croyes quil n'y à pas de moment que je consacre à votre Souvenir, ou des larmes ne coulent de mes yieux, et ou mon Cœur ne prononce des vœux pour vous, pour votre famille, et votre bonheur. je vais redevenir moi meme en tout. et à ce point la Wieland, vos sentiments d'amitié ne doivent pas s'eloigner car quand j'étais le plus moi meme, j'étais le plus pres de vous. j'embrasse votre Epouse, vos Enfans, avec le cœur que vous me conoisses.

Fritz mein kind folge deinem väterlichen Freund H. Wieland in allem. brauchst du auch deinen lavor fleissig (1).

XXX

[72]

Warthause 12 aout 1770

Un pauvre Chiffon de Papier, vous rens grace de votre derniere lettre et des amitiés quelle renferme. mais en meme tems, elle prens congé de vous et de Warthause, ou milles Souvenirs agreables m'abandonent à mon depart. je ne saurais mon cher ami m'expliquer plus loing à cet heures je verserai encore des larmes sur la tombe de feu le Comte, et je prierai Dieu de le recompenser dans l'éternité des soins quil à pris de son La Roche, [il] est sur mon ami, il est tres sur le flacon qui renfermait le genie de la Maison, à été cassé, et l'Esprit versé, sur le sable qui couvre le caveau. le petit Prestolet (a) à telle[ment] renversé la maison, et les sentiments que personne n'est plus reconnaissable que Md. la C. Max (b) qui ne peut rien mais à laquelle je tiens compte de ses sentiments.

[73]

demain en huit nous nous en allons gayement, et remercient le bon D[ieu] d'avoir tout le bien possible, et d'avoir suporté de bonne grace, tout le mal et toutes les indignités qu'on nous fait vous aures donc la bonté de m'écrire à Bönigheim, dont aussi vous recevres de nos nouvelles, qui peutetre seront tres interessantes dans quelques mois d'ici, ou nous nous verrons, et parleront. Je suis triste, l'apareil c'un depart total, le souvenir du passée, donnent à tout ce que je vois une force d'impression, qui m'acablerait, si je ne combattait à force de raisonnements contre ma sensibilité et ma memoire.

Vos dignes Parents me couteront bien de larmes, je les honore et les

(1) Sans signature.

(a) Allusion aux transformations faites à Warthausen par le nouveau comte Franz Conrad.

(b) La comtesse Maximiliane Stadion.

aime tant, ah Wieland, adieu je ne vais (1) plus écrire, mais j'embrasse tout ce qui vous appartient, je vous serre, contre ce Cœur serré de milles facons adieu (2).

XXXI

Bönigheim 29 août 1770

[74]

Nous voici cher Cousin heureusement arrivé, et établi, quoique fort occupé, et embrouillé par L'arrangement de nos meubles, Personnes et hardes ; mais tout ce qui fait plaisir ne coute gueres dit on, de sorte que toutes mes allées et venues ne me font pas de peine, par ceque je me dis à chaque instant, c'est pour moi, pour ma demeure libre, et tranquile que je travaille, et ce petit discours me ranime, et me fait redoubler d'attention, pour bien placer la paille et les Plumes de mon Nid.

J'ai quité vos chers Parents avec une veritable douleur, je les aimais tant, que je m'en arrachais avec bien de larmes. ma sœur, et la Schmelz me firent bien mal aussi, voici dit ma fille Phantasque l'équivalent des biens que vous attendes ici, des peines réelles, vis à vis de l'Esperance du mieux.

Votre Lettre, est la premiere que j'aye reçu ici, c'est d'un bon augure, les Benedictions de Wieland, L'asurence de la bonne conduite, et du bon Cœur de Fritz, non de longtems je n'ai pas besoin d'amelioration d'etat et je rens grace à la Destinè, et à vous.

J'aime que Jacobi, aime mes lettres, cela me prouve qu'[il] a le sentiment juste, et qu'il sait mon ton, car à dire [vrai] j'ai un peu joué au hasard en m'abandonant, a mon enthousiasme ; toujours laissez le moi, cet Enthousiasme, il me fait du bien en tout egard, au moins [ne] vous pressez pas de me l'oter, je vous en prie cher ami. La Roche vous embrasse, il se porte à merveille [et vous] allez recevoir votre argent par la Chambre de Mayence, il avait des moments d'indignation, parce que c'était le Prestolet c. — et le Curé de Wart — (a) qui dirigent l'Esprit du c — lui ont causé du déplaisir, je n'oublierai pas de vous en parler en detail dans une de mes lettres.

J'attens vos Grâces (b), avec plus de desir et de ferveur, que [les] devots la grace sufisante et... mais j'attends aussi [du] Loisir, pour defendre ma peinture de Warthause, (c) et mes Portraits. die Baas Lucia, macht auch die beschreibung von Grandison [und] sogar von den tapeten u. Betten et quand un visage [est] beau, n'aime t'on point de savoir, qu'il à existé, que de entendre dire, c'est Ideal (d) ? la Comtesse Max a L'ame belle, tres

[75]

(1) Ou = sais. (2) Sans signature.

(a) Warthausen.

(b) Annoncées par la lettre de Wieland du 1^{er} août (Horn, 132).

(c) Dans Fril. v. Sternheim.

(d) Voir la réponse de Wieland du 9 sept. dans Horn, p. 138 s. L'exemple de Grandison ne décide de rien » et Wieland trouve la description trop proluxe chez Richardson. Quant aux portraits, W. avoue avoir un peu retouché celui de la comtesse Max. « Les autres portraits sont demeurés encore, et je ne leur ai prêté que quelques légers coups de pinceau ».

belle, elle l'à montré dans les derniers tems, je n'ai pas dis un mot de trop, plutot trop peu — mais si vous croyes que cette lettre me donne un air de Parade, de ma conoissance, de quelques femmes de qualité otes la entierement ; quoique cette conaissance paroisse fort naturel, dans une Personne, qui come ma heroine vivoit à une Cour, toujours mon cher Wieland n'alles point vous facher contre tout ceci je vous assure que je n'y pense pas à mal et que tout etoit au bout de ma Plume, meme sans intention, seulement en me disant, mais pourquoi ne dira tu pas, tes idées à Wieland, il les regardera, et en jettera, ou choisira ce qui lui plait et ce quil y trouve bon.

Mes yieux me refusent le plaisir de continuer, je verai Dumeiz en peu de jours, il saura de moi, avec quel joye j'attens le jour de vous voir et parler. ah c'est une vilaine, une tres vilaine chose que d'être éloigné de ses amis de Cœur, vous liriez dans ma Phisionomie milles choses, que mes lettres defigurent, ou rendent de travers, une seule question, une seule reponse nous eviterait des mesentendus, d'autant plus desagreable, quil faut presque un mois pour les eclaircir. ne vous faches donc point, contre votre amie Sophie, et attendes vous à la voir plus rempli de sentiments pour vous que jamais. adieu Wieland, Dieu vous conserve, malgré l'abus que vous semblez faire de vos forces, quil conserve votre Epouse, et vos Enfants, je les embrasse tous, et les serre dans mes bras, c'est l'unique famille pour laquelle je me sens cette tendresse, de sœur et de mere — adieu.

Liebster Fritz, der Papa und ich umarmen dich herzlich, für das vergnügen welches du uns gemacht hast, da du das lob u die versicherte Liebe des H. Wielands verdienstest. O, folge ihm mein kind u sey gut u fleissig. adieu von deiner Zärtlichen Mutter.

Sophie La Roche.

XXXII

[76]

Bönigheim 9 nobr 1770

Vous m'aves sensiblement touché, mon bon, et cher Wieland par les plaintes amicales, que vous m'adresses sur mon long silence (a), non le contentement excef n'était pas la cause du retardement de mes lettres, au contraire c'était le desagrement de l'incertitude, et une corespondence frequente dans laquelle j'étois envelopé avec Catto (b), qui faisait l'entremeteur de Ms. de Hornstein (c) avec La Roche La comtesse Max, me donait tous les instants quelle pouvait dérober, et Dumeiz avait son tour.

(a) Cf. lettre de Wieland du 24 oct. Hassencamp, 214.

(b) Cateau, la sœur de Sophie.

(c) Le baron von Hornstein-Goffingen, gentilhomme souabe et voisin de Warthausen, fut choisi en 1770 comme premier ministre par Clément Wenzeslaus, le prince-Electeur de Trèves, et entra en négociations avec La Roche pour le faire entrer au Conseil de ce prince (Asmus, 63). Wieland d'ailleurs conseilla vivement à ses amis d'accepter cette offre (29 etc.). Le 17 novembre la décision était prise.

Notre destin paraît tiré au clair, l'Electeur de Treve, fait, et dit tout ce qui peut engager un honnet homme, à l'aimer, et à s'attacher dans son service, de sorte que je me vois à Coblençe, et que je vous y attend avec mon Fritz, ou mieux vous viendrez à Mayence, lors de mon passage à la fin d'avril, et nous nous parlerons et nous verrons à notre aise, compter mon Cousin, que cela est toujour un grand point de félicité pour mon Cœur, et que je m'y apuye, depuis un an — j'étois affligée de tout ce que vous dites, des pertes que vous faites, parceque La Roche n'est pas au Cabinet de Mayence. Mais si un jour, ce Prince Clement devenait E. de M. (d) que direz vous de cela. peutetre quil en est deja quelque chose, dans le desous des cartes, mais dont au nom de tout, il ne faut pas soufler, vous en saures plus avec le tems, ou nous nous verrons, en attendant mon cher ami, taches de vous tirer sans egratignure du tripot d'envie, et de Mechanceté qui vous entoure à Erfourt (e) ; vous me peînes plus que je ne puis dire, mais La Roche travaille[ra] pour vous ches Mos de G — (f) de toutes ses forces, et je crois que la visite du Printems fera aussi quelque chose pour vous. et puis que mes pauvres lettres entrent en ligne de compte ches vous, tenes mon bon Wieland, je le jure à la St. Amitié qui nous unit, que rien qu'une maladie mortelle m'empchera à L'avenir, de vous laisser, sans pied [ni] aile de votre amie Sophie, croyes qu'il à fallu toutes les entraves des chicanes du sort, qui nous mit dans la balance, pour me faire mettre une interruption d'aussi long haleine dans ma corespondance avec vous. vous ai je dit que j'ai écrit à Md. de Schall (g) à Parme, et que j'en ai eu une reponse tres tendre. vous ne saures non plus, que je n'ai pas encore repondu à Jacobi sur sa lettre d'aout, et qui pis est, je ne l'ai pas encore remercié de la tabatiere de Lorenz (h) que j'ai reçu de long tems, vous pources un peu ra[co]modei le dernier point, en lui disant, que je lui ai [dit] mes remerciements de bonne heure, mais que je voulais tenir ma promesse peîterré de ne lui ecrire que tres rarement, mais je tiendrai L'aniversaire du commencement de ma corespondance avec lui et ci me mois encore il aura une lettie.

[77]

Vos Graces (i) ne sont pas encore arivé. peutetre, que le mesager me les portera demain, au retour de Heilbronn, et si cela est, je vous ecriira mardi de rechef.

La Roche vous embrasse, il est charmé que sa lettre vous ait fait tant de plaisir, combien mon ami, en aurai je, si la destine nous ofre un

(d) Electeur de Mayence.

(e) Allusion aux intrigues cléricales qui se nouaient autour de Wieland et Riedel (Cf. Seuffert : Wielands Erfurter Schüler vor der Inquisition, Euph. III (1896) et Boxberger : Jahrb. der Kgl. Académie gemeinnütziger Wissenschaften zu Erfurt. NF. Heft 6 (1870). — Lettres de Wieland, dans Hassencamp, p. 216.

(f) Groschlag.

(g) La comtesse de Schall était une fille du vieux comte de Stadion et s'intéressa à Wieland à qui elle écrivit même en 1770.

(h) f. Martin Ungedruckte Briefe von u. an J. G. Jacobi, p. 10.

(i) « Die Grazien » parurent chez Reich à Leipzig à la foire d'automne 1770.

jour l'ocasion de vous rendre un service esentiel, et il me semble que cette ocasion, qui dort encore dans les bras de L'avenir, s'éveillera un jour pour me combler de joye; j'embrasse mes (j) deux filles cadettes, et leur maman du tout mon Cœur, embrasses mon fils aîné de retour, Dieu vous benisse dans vos Enfants de tout ce que vous donès de soucis et de bontés pour le mien.

Vous ai je dit que Md. la Comtesse, me montrait les regrets, les plus vifs sur le depart de La Roche (k) et, quelle pleurait amerement du chagrin de le perdre par des degouts, que les injustices, et desagremens nous donait à Warthause, le petit Hauss Doiphant à joué bien des resorts, pour augmenter l'aversion inées entre les gens de genie, et ceux qui n'en ont point. Je vous asure que parceque Maittre y à, je suis tres aise que le maittre nouveau, ait l'ame si sensible, pour le merite, et L'Esprit, pour embrasser Ms. Blumke, Libraire de Liege, à la face de toute sa Cour, et de lui dire à [son] depart, avec les larmes aux yieux, en lui donant [une] tabatiere d'or avec son Portrait

mon cher Blumke, souvenes vous quelque fois de moi. et croyes que les 5 jours que vous m'avez donnes a Coblençe, sont les plus agreables que j'ai eu depuis mon Electorat, car je n'ai pas une a[me] sensible ou spirituelle autour de moi.

Ce Blumke, est ami Intime de Dumeiz, home d'Esprit et d'un cœur amicale, auquel l'Electeur Royale disait cela, à la derniere foire de St-Michel ou Blumke que [le] Prince conoissoit de Liege, passait à Coblençe de Francfort. ne croyes vous pas quil aimera La Roche, du tout son cœur ? Adieu ami cousin. Dieu nous conserve tous, en bonne santé de notre corps, car je crois que notre ame est d'une bonne constitution, et que les maladies morales ne sont pas epidemiques pour nous. Dumeiz m'ecrit, j'alonge mes bras de 15 lieux pour vous embrasser — de combien faut [il] que j'alonge les miens [pour vous] (1) embrasser avec vot. famille (2).

XXXIII

[78]

Bönigheim 27 nobre 1770

C'était le 24 que je recus votre lettre, il est impossible de repondre plutot que le mardi apres, sans cela mon cher Wieland, je vous aurais dis plutot que je suis enchanté au dela de toute expression de la proposition avantageuse qu'on vous a fait (a) c'est une idée délicateuse pour moi, je vous verrai plus heureux, et plus près de moi, Wieland ces deux idées se sont

(1) Déchiré.

(2) Sans signature.

(j) C'est-à-dire *vos*.

(k) Pour la Cour de l'Electeur de Trèves.

(a) Wieland avait été pressenti par Fritz Jacobi en vue d'un poste à l'Université de Giessen qui dépendait du margrave de Darmstadt, alors Louis IX. On lui offrait le poste de chancelier avec 1,500 écus. Mais l'affaire n'eut pas de suite. Cf. lettre de Wieland à La Roche : Hassencamp, 218 s.

unis dans un instant aux sentiments de mon Cœur pour vous. acceptes mon Ami, acceptes il n'y a pas l'homme d'une balance à faire 1.500 Ecus vis à vis de 500, le Poste de Chancelier, l'éloignement des Chicane de Moines, et de Prestolets, l'attachement à une maison de Princes nées alliés du grand Frédéric n'hésités pas, Ms. de Grosechlag n'a pas mis la Roche à Mayence parce qu'il ne serait pas aussi bien, qu'à Coblençe, quoique il savait que ses talents seconderaient au mieux possible les siens, tires en la consequence pour vous, et finisses la decision de votre sort. tous les avantages pour vous et les votres y sont reunis, ajoutes y je vous en conjure la circonstance si touchante si importante pour moi d'être plus pres l'un de l'autre, je pourai un jour vous voir avec votre Chere femme. francfort est si pres de Giessen, vous vous mettres sur le Mayn, et viendres par le plus beau Pays du monde ches m[oi] descendre à ma Maison qui à vue sur le Rhin et la Moselle. ah mes Amis, je vous embrasse tendrement avec cette douce Esperence, prettes les maius à son accomplissement.

La Roche est à Göffingue come vous saves par [sa] derniere, il y est allé avec le Premier Ministre apres l'entrevue avec un Envoyé de l'Empereur je lui envoie votre lettre, mais je suis sur qu'il vous conseiliera come moi.

J'ai ecrit à Loskant (b), qui vous aime, et lui ai demandé des informations de la Cour de Darmstadt, il me les donnera d'abord, je lui ai demandé le secret le plus profond sur cette affaire, et je [vous] promes qu'il n'abusera pas de ma confidence, alles à Giessen, c'est bien ases que Riedel reste à Erfourt vous series toujours le Lingot d'or, dont on ne saurait faire [un] bon usage, à moins que vous ne vous laissies battre en feuilles ases mince, pour surdorer quelques idées de plomb, et de bois du Pays.

[79]

Je serai dans une impatience et attente extreme jusqu'au jour, qui me portera la nouvelle, de votre resolution. Dieu vous dirige. mais le tout est si uni si clair, pour vos avantages d'Esprit et de Corps qu'il est impossible que vous vous y refusies. car je sais mon Ami je le sais de bon part, que tout ce qu'on fera avec des efforts pour vous sera 200 florins et puis niente. peses, et resolves.

Je ne puis vous ecrire sur rien d'autres aujourd'hui, vos graces sont encore loing de moi. mais vous m'en faites une par la comunication de la lettre de Md. de Hazfeld. Adieu cher Ami, adieu menage de mon Cœur, je l'embrasse en bloc, partages vous —

Die ane Marie soll Ihnen auf meine gesundheit diese Bakerey machen adieu, mes Parents, mes enfants, filles et garcon adieu (1).

(1) Sans signature.

(b) Franz Wilhelm von Loskant était assesseur au Reichs Kammergericht de Wetzlar où il défendait les intérêts de l'Electeur de Mayence. Il était lié avec la Roche, et parrain de leur fils Franz. (Cf. II. Gloël : Goethes Wetzlarer Zeit, Berlin, 1911). C'est par son intermédiaire que Wieland, avec qui il avait fait connaissance à Warthausen en 1768, fut presenté au sujet du professorat d'Erfurt (Asmus, 50).

XXXIV

[80]

14 xbr 1770

Unpetit mot mon cher, et bon ami, j'ai avant hier reçu vos lettres du 3. vous devez avoir deux des miennes, et moi j'ai les feuilles de mes reveries, que je finirai avant qu'il soit peu, soutenu par vos suffrages, et L'approbation de La Roche, je continue mon chemin à pas ferme, en arive ce qui pourra. (1) vous savez que je possède vos gracieuses filles de genie, je les ai lu deux fois, elles sont charmantes, et je me loue, d'avoir deviné votre Danaë. Phillis (a) la simple et modeste Phillis, ne tient elle pas les graces, de sa naiveté, des doutes de son amabilité, du caractere de votre Epouse. Ces yieux rempli de larmes de joye ce sentiment de vous etre chere (2), qui lui tient lieu de tout, la sincerité avec laquelle, elle loue les Charmes de ses Compagnes, tout est tiré de l'ame de mon Amie Wieland, dites lui, que si en lisant les graces, j'eusse été ches vous, je me serait levé, et l'aurais pressé contre mon Cœur, et la elle auroit vu aussi des larmes de tendresse, dans mes yieux à demie éteint. Je l'embrasse ce moment avec ses Enfants et je prie Dieu, de vous conduire à Giessen, cela sera trop joli, de n'être qu'à 5 postes l'un de l'autre. La Roche n'est point ici, il est à Hechingue, mais il retourne demain, et dois à la mi janvier se rendre à Coblenze. d'ou il ne partira que pour aller au devant de moi, à Mayence au commencement de Mai, tems heureux, qui me reunira, avec ce que mon Cœur distinguera éternellement. Le 6 xbr mon cher Cousin, je me suis ecrié j'ai fait ma quarantaine au Pais des folies, des in consequences, des idées... nous verrons mon ami quel degré de santé vous me trouverez. en tems et lieu. Pourquoi m'avez vous promis—et oubliés communication de la lettre de Philaïde (b) ma Curiosité est au Comble, pouvez vous, voules vous la contenter ?

81]

Ne gardes vous point de copie de vos lettres à ces Dames ? et me les porteres vous à lire, avec les réponses, à notre entrevu. je suis toute prete, d'aimer, d'honorer, et de reverrer, sur quel ton que vs voudres, les charmes de l'Esprit de Md. de W. (c) je crois avoir depuis longtems le merite, de savoir aimer, les qualités distingué d'une Personne de mon sexe. les ressorts du sentiment ne sont pas encore enrouillé dans mon ame, au contraire je les voye encore trop actifs. und Sie können nicht glauben,

(1) Ce passage jusqu'à : « à demie éteint », dans Muncker-Pervonte, p. 207.

(2) Rectifié. Muncker lit à tort : de vous, qui lui tient...

(a) Danaë et Phillis. Cf. le poëme de Wieland : die Grazien, La Danaë serait la comtesse de Wartensleben (cf. Hassencamp, p. 225.).

(b) Philaïde est la comtesse Hatzfeld, fille du comte de Hatzfeld, maréchal à la cour de l'Electeur de Cologne, connue par le rôle qu'elle joua à la cour de son oncle l'Electeur de Mayence Carl Joseph v. Erthal (cf. Beaulieu Marconnay : Dalberg ; Hassencamp, 227). Wieland la nomme ainsi dans une lettre à F. H. Jacobi (Hassencamp, 257) et à George Jacobi (A. Br. II, 345.). Deux lettres de la comtesse de Hatzfeld sont conservées à la Bibliothèque de Dresde dans la même liasse que celle de Sophie La Roche.

Cf. également ses relations avec G. Jacobi (Martin : Ungedruckte Briefe von u. an G. Jacobi 1874, p. 24).

(c) de Wartensleben.

wie gesund und wohl mich die Freude macht, auf dem Goldstück der verdienste des La Roche, ein anderes Gepräge zu sehen, als dies, so Er seit 2 Jahren trug, Gott erhalte ihn so lang bis der alte venerable fürniss es ganz überzogen haben wird. adieu Wieland, wissen Sie auch wieviel mein Herz und mein verstand sagt, wenn ich dieses schreibe, noch eins, wollen Sie, will Riedel mir verzeyhen wenn ich beym durchblättern des Basedowischen methoden (d), und Elementar werks, oft den kopf schüttelte, und endlich sagte, der Theil des Plans versprach ganz was anders, und mehr als mein herz hier findt. vielleicht finde ich beym eigentlichen durch lesen, dass ich ihm durchblättern unrecht habe. weisen Sie mich zurecht, Wieland ich bitte Sie, ich möchte die unsägliche mühe des manns nicht mit undank belohnen. es ist genug, dass mein ganzes Herz Rousseau für brauchbarer, simpler, u. deutlicher hält ; warum bekriegen Sie den guten mann so oft ? adieu Brechter schliesst einen brief bey. und ich umarme Sie und Ihre familie.

ich bitte meinen Fritz, um Fleiss und um die rechtschaffenheit, sein so oft gethanes wort zu halten. der beste, würdigste Vatter, solte auch den b[esten] Sohn haben, denkst du es nicht mein kind ? frage dein alzeit gutes Herz, u. suche deinen ohnflaiss nur 8 tage unter deinen guten willen zu fesseln, so hastu gewonnen. ich umarme dich (1).

XXXV

Bönigheim 18 xbr. 1770

[82]

J'ai vos Grâces, mon Cher Cousin, et c'est depuis avant hier, ou elles me dedomagaient de tout le mal que vous dites du Chiaro oscuro de mes sentiments, idées, et humeur.....

Je passai pourtant par desus tout cela, pour m'areter aux points qui vous regardent directement. La Roche dit, que Ms. de Hess (a) est un home de tete, d'esprit, et d'execution que le Prince n'à rien à disposer, sur la caisse de l'université qui est à part, qui à des revenues, et des terres à elle. Loscant (b) dit le meme, en parlant du Prince come tout le monde, mais il croit que Berlin à donné de L'ambition à Giessen, et qu'on voudra y briller en beaux Esprit allemand, come la Premiere en français. il dit encore que tout le monde dans la Contrée, particulièrement tout le Camergericht (c), aime vos ouvrages, et honore votre Genie, au dela de tout, et que vous series regardès come l'astre benin, de tout l'horizon de notre Patrie. je n'ai plus rien à dire, que de faire des vœux pour la réuss[ite] de

(1) Sans signature.

(d) En 1768 avait paru le plan d'un manuel élémentaire pour enfants, dans « Vorstellung an Menschenfreunde und vermögende Männer über Schulen und Studien » de Basedow. Ce livre élémentaire parut en 1774. Cf. Hassencamp, 229.

a) Fonctionnaire à la cour de Darmstadt, beau-frère du Caroline-Machland,

b) Cf. plus haut, p. 51, note b.

c) Le Kammergericht impérial de Wetzlar.

[83]

ce projet, qui sera une augmentation ou plutôt une perfection de félicité pour moi. Wieland en 6 mois d'ici, à 4 postes de moi, vous êtes trop poète mon Cousin, pour croire à la réalité de cette satisfaction de mon Cœur, mais je prie le destin de vous mettre [à] porté de voir cela de vos propres yeux. arive du sort ce qui veut, il est sur, que La Roche prendra Fritz chez lui, aussitôt que nous serons à Coblenz, et plutôt [car] comme vous viendrez au Mai, à Mayence voir, vos Grands Amis, et vos bons Parents La [Roche] vous menerez sous vos Ailes, le jeune écervelé, je l'emporterai dans mon bateau. peut-être que [le] Père opérera de près, plus sérieusement sur ce petit indompté, que ses lettres ne font de loing, assemblez encore pour 4 mois de patience, et remontrances ; je sens que l'augmentation de votre propre famille, n'a pas besoin de qu'il y'en ait un, qui se refuse à vos arrangements, et que la charge du fils d'autrui demande beaucoup plus de soin, et de peine, que deux propres Enfants, jamais j'ai pensé autrement, et jamais j'oublierai l'amitié qui vous chargai de mon fils, j'ai envie de lui écrire par Ms. Riedel, comme à l'insu de vous, et de son Père, si vous l'approuvez pour le porter à quelque efforts en egard de l'entrevu avec son Père, ce sera pour alléger le fardeau de ses informateurs, et de son Père Putatif. J'espère que vous me connaissez assez, pour croire, que quoique je suis très tendre, et très sensible mère, je ne suis pas sourde, ni aveugle sur les défauts de mes Enfants, ni ingrate, ni injuste pour les travaux de ceux qui prennent la peine, de les soigner ; je suis sur que vous aimerez mille fois mieux, de me faire verser les larmes de joie, que les pleurs amers qui navrent le cœur d'une mère, quand elle voit, qu'un de ses Enfants tourne en mal, malgré le bien qu'on lui fait de tout côté. Je vois que mes Enfants donneront le contre poids de la balance de ma félicité ah je veux bien qu'ils soient mortels, mais qu'ils soient *moraux*.

Mes reveries (d) avancent grand train, en êtes vous aise. Brechter dit, que mon imagination n'est pas encore au bout de son Latin, ce n'est pas de Brechter que je m'embarrasse, c'est de Wieland, c'est lui qui est juge compétant — nous verrons mon Ami, nous verrons, ah si Fritz était si docile, que la fille de ma tête, s'il n'y avait que des fautes de l[atin] et d'orthographe, que je serai heureuse — j'embrasse les Enfants de mon Cœur, et la ma[man] de toute mon âme. Adieu mon cher et bon ami, je vous supplie de nous mander d'abord le résultat du destin, et de vos réflexions, sur le projet de Giessen (1).

XXXVI

[84]

Bönigheim 8 janvier 1771

Milles vœux pour la nouvelle année, et milles remerciements des Souhaits que vous avez fait pour moi Dieu nous rassemble, et confonde ceux qui tachent de l'empêcher ; et qu'il conserve nos chères filles, et le

(1) Sans signature.

d) Fr. v. Sternheim.

Papa qui court toujours risque avec elles, car rien n'est plus reel que les maux de la sensibilité d'ame, j'espere que vous m'en croyes sur cet article autant qu'a vous meme ; suportons la charge avec le benefice car asurement aucuns Parens au Monde sentent aussi delicieusement que nous, la satisfaction de serrer un Enfant cheri dans nos bras, naturellement on tremble à proportion, mais le plaisir en vaut la peine.

Vous m'aves touché mon Cousin par le retour, sur votre lettre à La Roche (a), mais vous aures vu par la sienne que son Cœur à été blessé, d'un seul passage, mais cela lui causait de la douleur, non de la Colere, la fleche me percait en meme tems et cela parceque je crois fort à la possibilité, que des Parens come nous, peuvent avoir des Enfants reprouvé, j'envoye votre lettre à Augsbourg, ou la Roche se trouve depuis Dimanche, comptes que le Beaume que votre Cœur met sur la playe operera facilement sur une constitution amicale, et n'y pensons plus ; pardonnez à Fritz de vous avoir mis dans cette mauvaise humeur et continues lui vos remontrances et indulgence. La lettre de Madame de Hazfeld est toute charmante. j'aime au dela de l'expression sa sensibilité pour les touchantes beautés du Caractere de Phillis, cela peint son Cœur, il n'est pas possible qu'elle ait des defauts réels avec cette delicatesse de sentiments. Je vous renvoye cette jolie lettre avec la premiere poste, car je veux la copier avant, presumant que vous me le permettez, j'attens avec la meme impatience que vous meme, le Portrait de Md. de Wartensleben (b), et la description des mouvements de votre ame, à la premiere vue. Faites [moi] ce plaisir mon Cousin, je vous en prie.

J'aime que vous remarquiez l'influence, que la destiné agreable du bon La Roche à fait sur mon ton et [mes] idées ; L'amitié, et le sentiment de l'Estime me fait vivre, l'injustice me tue, sans compter le martire d'être obligé de plier devant une bête. enfin Dieu à fait tout cela fort à propos, car La Roche etait au bout de sa patience. c'est de bouche que je vous parlerai des menées du fourbe Colborn et des insolences de son Seigneur et maittre (c).

[85]

Je suis sure que ce Genau (d) est tout ce que vous dites ; ah mon Ami, croyes vous que le Cœur se corrige par l'experience penible d'avoir été trompé. et le votre refusera t-il ses sentiments à quelqu'un, qui montrera des vertus — je crois que non. mais si cela se fait ayes la bonté de me comuniquer la recette, j'en pourrais avoir besoin aussi car L'enthousiasme ne m'à pas encore quité entierement.

(a) Voir la lettre de Wieland à La Roche du 22 déc. 1770 dans Hassencamp, 218 ss. qui contient des plaintes un peu vives sur la conduite et la paresse du jeune Fritz.

(b) Annoncé dans une lettre de même date à Sophie.

(c) Cf. plus haut les démêlés de La Roche avec le jeune comte de Stadion et son vicair Colborn.

(d) Conseiller du gouvernement électoral à Erfurt et préposé aux affaires de l'Université. Le 29 oct. Wieland l'avait donné comme un allié dans la lutte contre le cléricisme. (Hassencamp, 217) mais le 22 déc. 1770, il le traite de « fripon qui joue le Senèque », *Id.*, p. 220.

on dit que le Comte de La Leyen (e) sera Stadthalter, et la vous *gagnerés* au Centuple. il est beaufrere du Vicaire General, M. Charle Antoine de Dalberg, qui est un genie, et ami Intime de Ms. de Groschlag. la Comtesse Max a parlé au Vicaire General, de vous et cela d'un beau ton, en le priant de ne pas souffrir que ses prêtres vous chicanent, il à dit, bien loing de la je voudrais que tout mon Vicariat pense come lui, ils seroient plus honetes gens de la moitié. Adieu mon ami je me fache contre ce frere Jacobi (f), qui dit beaucoup dans une lettre et puis plus rien du tout. mais je ne saurais me persuader quil vous ai ecrit du creux de son cerveau, et partant de L'imagination ; moi je n'enparle pas quand je me dis, que dans 3 mois je vous verrai, et parlerai — à propos de cela ne manderes vous point à Md. de Wartensleben que vous seres à Mayence vers le comencement de Mai. — alles embrasser votre Epouse, vos filles, et laissez les moi embrasser aussi du tout mon cœur, et dites à mon Fritz que c'est vous, qui lui aves obtenu la meme faveur de sa Mere, ah s'il sentait les grosses larmes qui tombent de mes vieux quand je le pense, quand mon Cœur me dit que je suis sa Mere, tel quil est mais que je serai malheureuse, en depit de la fortune si mes enfants se refusent à mes vœux. ah Wieland il n'y à pas de peine, pas de douleur comparable à ceux, qui accablent un Cœur come le mien, [avec] l'idée, d'un Enfant qui tourne au mal. Adieu mon bon et cher Ami Dieu vous conserve. en 6 semaines L. R., verra M. de G. (g) mais il lui écrira comptes y — Donnes à chacune de vos servantes un gros Ecus de France pour le nouvel an de Fritz (i).

XXXVII

[86]

Janvier 22. 1771

Cher Wieland, ai je tort de croire, quil y à long tems, que je n'ai eu de vos lettres ? le prendres vous mal ? mais non vous verres toute l'amitié qui se trouve dans le masque de cette plainte. je veux croire que vous etes bien come La Roche, qui depuis 10 jours me laisse sans nouvelles (a), et je veux que vos Enfants se portent, come les miens qui jouissent d'une santé parfaite, que fait Fritz, je l'ecris en poussant un soupir, ah qu'aucune mere n'en pousse de pareil, je le vois encore entrer dans votre Carosse, je sens toute l'expression satisfaite qui etait repandu sur son air. mon Dieu si en le revoyant cette expression d'ame, que mon Cœur sait si bien demeler

(1) Sans signature.

(e) E. Carl von der Leyen, d'une importante famille de Coblenz, était le beau-frère de Dalberg, alors capitulaire à Mayence et « Domherr » à Worms, qui, en 1772, fut Statthalter d'Erfurt. (Cf. Beaulieu Maconnay, o. c.). Le renseignement de Sophie est donc inexact. Cf. la réponse de Wieland du 20 janvier : Hassencamp, 227.

(f) F. H. Jacobi avait été le promoteur de cet projet de Giessen, qui n'eut aucune suite. Cf. Lettre de Wieland du 22 déc. : Hassencamp, p. 224.

(g) M. de Groschlag.

(a) La Roche était allé rejoindre son nouveau maître l'Electeur de Trèves à Augsbourg, où il était également évêque, et ne rejoignit Coblenz qu'en fin mars 1771. (Asmus 64).

lui manque si son aspect glairait mon sentiment, je serai bien malheureuse, si, Wieland si cela etait le con[tre]poid que le destin mettrait dans la balance, du plaisir d'être hors de cette maison, je serai à plaindre, voila du noire me dires vous, hélas la société du mari de la Jacobine, n'est pas faite pour inspirer du Coleur de rose, c'est la Rhubarbe, et L'assa fetida qui se promenant dans son visage, acompagné de l'Esprit d'un interest insolent, il pretend qu'on le fasse hof medicus à treve, puis que l'Electeur souffre des Protestants, et ce qui pis est mon Papa est allé dire cela au Premier Ministre Hornstein aussi, et se trouvant en train du beau fil de son discours, il ajoute, qu'on devoit marier la Hillern (b) avec M. haupt, le Premier Medecin, qui est veuf depuis 2 mois. cela n'est-il pas asomant ? Dieu veuille vous conduire à Giessen, et je serai charmée d'etre à cent lieues du reste de mes Parents.

[87]

Adieu bon ami je vous rends grace de la patience de Lire cette lettre. j'embrasse votre Epouse, vos Enfants du tout mon Cœur ; et mon Fritz je le serre dans mes bras ah je suis sa mere, sa tendre mere je le conjure de suivre vos Conseils, de meriter votre bonté, et de se rendre digne de son Pere.

Adieu bon ami adieu. ma sœur vous fait ses compliments et à votre Epouse aussi (1).

XXXVIII

Bönigheim 26 mars 1771

[88]

Ce ne seront que dix mots, mon cher ami qui vous asureront, que j'ai reçu votre lettre, que je suis charmée, que vous aimes de venir ches nous (a).

Vous aures actuellement la lettre d'invitation de Ms. de Groschlag (b), La Roche l'a lue, ainsi vous saves ou vous en etes la desus, que Fritz se conduise bien, je l'en prie instamant.

Votre habit vient à cet heures, et voila mon avis (c). vous prendres par francfort à Mayence vous Logeres ches L'ami Dumeiz, et celui la vous fera avoir un habit en 24 heures tout fait, et à bien meilleur marché, que partout ailleurs, car dans une demie heure vous aures choisi l'étofe et le tailleur aura pris la mesure : aussi mon cher ami serais je hors d'etat, de vous rendre ce service d'ici, car il faudroit ecrire à Strasbourg ou francfort, on n'a rien, et tout tres cher.

(1) Sans signature.

(b) S'agit-il de la sœur de Sophie, Cateau, veuve V. Hillern ou de la fille de ce dernier, dont il avait été question pour Wieland : Magdeleine Sophie ? (Raumer II. T. X, 406.).

(a) L'invitation à Wieland de venir à Coblenz lui avait été envoyée par Sophie le 5. Dans une lettre non datée (Hassencamp, p. 230) Wieland se plaint de ne pas la recevoir.

(b) Que Wieland sollicitait dans sa lettre du 16.

(c) Wieland embarrassé pour se faire habiller décemment à propos de sa présentation prochaine à la cour, à Trèves et à Mayence, avait consulté Sophie à ce sujet (Hassencamp, 234 s.).

[89]

J'aime tout ce que vous dites sur la belle Physionomie de Mad. de W. (d) et j'aime que j'aye eu raison; mais plus que tout ceci j'aime l'idée de vous parler. nous nous dirons bien de choses — Dieu conserve votre épouse, je l'embrasse avec mon Cœur plein d'amitié pour vous tous. je suis prete de perdre la tete; en la mettant — dans quelques balots. je suis seule j'ai l'insipide Md. Catto depuis deux mois sur les bras — ma sœur, deux filles, je ne sais ou je suis. mais je pars le 4 avril d'ici, ainsi que votre premiere lettre soit à Ehrenbreitstein. Jacobi ne me repons pas.

Voila pour vous amuser des nouvelles de Parme (e), que vous me rendres — adieu mon cher Ami, mon Wieland adieu = l'Electeur de La Roche est adorable, non puisquil est poli, afable, mais parce quil à dit : ich bin noch jung, an Jahren u. Erfahrung aber ich habe den besten Willen, ein guter Regent zu werden, wenn Sie durch ihre gedanken u arbeit dazu helfen, so werden Sie mich zum Glücklichsten Menschen machen.

La Roche est enchanté ! vous le verres aussi et cela me réjouit le cœur (1).

XXXIX

Ehrenbreitstein 31 May 1771.

Cher Wieland,

Je voudrais que la satisfaction que votre lettre de Francfort (a) nous donait, puisse repasser dans votre cœur. Den gewiss unsere Freude über Ihre Zufriedenheit, ist unaussprechlich, wir danken Ihnen tausendmahl für die mittheilung derselben; Sie können nicht glauben Liebster Freund, wie glücklich wir uns schätzen, dass wir den anlass gewesen sind, dass Sie so viele vergnügte Tage zählen; dieser Frühling war also sehr blühend für Sie, Gott lasse Sie lang darüber lächeln und fruchte des Glücks und Vergnügens davon einsaulen. Ihren H. Statthalter seegne ich von Herzen Er wird Ihr Leben erhalten helfen, seine Unterstützung bey der Wartensleibischen visite macht mir ihn besonders werth; ich habe schon lang viel gutes von der schwester der Gräfin von W. sagen hören, ja man zog sie vor — dazu ung eine besondere Damenursache. den entscheid gegeben haben; und der Churfürst der freut uns auch besonders, und wie sehr

(1) Sans signature.

(d) De Wartensleben, qui lui avait envoyé un portrait dont Wieland parlait avec enthousiasme.

(e) Où séjournait la comtesse de Schall.

(a) Cette lettre, faussement datée, dans le Recueil de Horn, page 89 ss. Sur la visite de Wieland à Ehrenbreitstein, cf. Sophie La Roche : *Mein Schreibtisch* II, p. 100 s. — Wieland arriva le 13 mai chez ses amis, où l'attendaient les deux frères Jacobi, accourus de Dusseldorf, Leucsenring, toujours en quête de scènes sentimentales, v. Kerpen, conseiller à la Cour de Trèves. L'accueil qui lui fut fait est rapporté par Fritz Jacobi dans une lettre au Comte de C. 16 juin 1771 (Fr. H. Jacobi's *auserlesener Briefwechsel*, 1825, I, 33 ss.

Après une quinzaine passée à Coblenz, Wieland se rendit le 27 à Mayence en compagnie de Leuchsenring; le 29, il était à Höchst chez l'Electeur, et le soir même à Francfort chez Dumeiz,

danke ich überhaupt der Vorsicht, dass Sie Ihnen verspricht, Ihre künftige Tage heiterer zu machen, als alle vergangne waren. danken werde ich ihr, wenn ich in dem angenehmen Creyse den Ihre verschiedene Freunde immer glänzender um Sie schliessen meine kleine Ecke behalten werde, und ein Blick Ihres Herzens mich manchemal sucht. Jacobi ist den Mittwoch abend um hald neun Uhr zu Wasser weg ; vollkommen, ganz vollkommen verehrt und liebt er Sie. La Roche umarmt Sie, und ich thu es auch. was kan ich sonst deutliches von meinen Gesinnungen sagen. Gott erhalte Sie.

Nun sind Sie in Dieburg (b) ; Rosenduft und Azur Wolken, sollen in Ihrem ganzen Daseyn diese Gefilde umgeben, den gewiss wird der Cirkel der Stunden, die Sie mit dem Geistvollen H. dieses Hauses durchleben, der reizendste seyn den Sie jemahls durchgiengen. Lassen Sie den La Roche und mich einst in einem Ihrer Briefe die nachlese davon halten, wir theilen dann diesen Brief den Jacobiten mit, und vermehren unsere Freude, und die Ihrige. La Roche will wenn Sie wieder zu Hause sind selbst an Sie schreiben, aber Er bittet Sie für die honette equipierung des H. Schwarz (c) zu sorgen und ihn dann gleich zu schiken.

Schreiben Sie mir doch wie Sie unsern lieben Dumeiz gefunden haben, Er leidet an blut auswerfen, ich bin äusserst um ihn besorgt, er scheint mir gleichgültig für sein Leben, und in seinen Gemüthe dünkt mich auch etwas zu liegen, wenn Sie lieber Wieland für den rechtschafenen, für den edeldenkenden Mann, durch Ihren freundlichen Zuspruch thun können, so versäumen Sie es nicht, ich bitte Sie.

Adieu, Cher Wieland, Dieu vous conduise jusqu'à la fin de votre course, en santé, et contentement. Si cette lettre vous trouve encore à Diebourg agréés la prière de vous souvenir de Brechter ches Ms. le Grand Maittre, pour une bonne cure au Rhin, Sulzbach par exemple, vous saces que cet honet Brechter est digne de votre amitié et de la protection de M. de G.

Toute ma Maison, c'est-à-dire celle de mon Cœur et entrailles vous salue tendrement, mais moi je vous fais une mine afreuse, pour les dépenses que vous avez répandu, en voyage sur Fritz, et en partant sur mes Domestiques, pour les mauvais repas de ma maudite cuisinière, ah je la hais au Double depuis votre départ. - ne le rendes pas à votre amie.

SOPHIE.

(b) Domicile de Groschlag, entre Darmstadt et Aschaffenburg, où Gœthe vint le voir en 1774 (cf. Loeper : *Briefe Gœthes an S. La Roche* p. 70). Wieland avait donné rendez-vous à Gleim chez le Ministre (cf. A. Br. III. p. 50 s.).

(c) Ce Joseph Schwarz, que Wieland procura à ses amis pour l'instruction de leurs enfants, était un de ses élèves d'Erfurt, et l'ami de Riedel et de Heinse. Un peu plus tard, établi à Mayence, il fut poursuivi par le parti clérical (cf. l'art de Seuffert, dans *Euph.* 3, 1896).

Il arriva à Coblenze le 24 juin 1771.

XL

[92]

Ehrenbreitstein 28 Juin 1771

C'est hier le matin que Ms. de Schwarz est arrivé et Dieu et vous soye Loué. La Roche en est content, et moi très satisfaite j'espère que le malheur ne s'y mêlera point (a), et qu'il se trouvera assez bien avec nous, pour faire de son mieux, je tacherai dass ich Sie mein lieber Wieland bey Ihrem Ehren Wort erhalte, das Sie von mir und meinem Charakter gegeben haben, indessen segne Sie der Himmel in allem was Ihnen das Liebste ist, für Ihre freundschaft für mich, und die meinige.

Mais cher cher Ami, pouvez vous vous figurer l'étonnement ou j'étois, sur l'annonce de la lettre de La Comtesse de Hazfeld, j'en ai parlé à François Kerpen (b) qui dit qu'à Coblenz Personne n'en a dit un mot, qu'il n'y a que le Comte de La Leyen qui vient d'arriver de Mayence, qui en a parlé, mais que le ton n'était pas offensant. toujours j'en saurai la source, j'en soupçonne une, et alors ce sera à moi de parler, et d'écrire, aussi le ferai je come il faut ; j'en ai déjà parlé dans ce ton, à François Kerpen, et il prend cause pour vous et pour la Comtesse Louise.

Mais les traits d'Anshelm nous ont m' (1) . La Roche et moi voulons regarder de tous nos yeux — ayez toujours la bonté de me marquer, ce que vous entendrez au sujet de la lettre cela m'intéresse au delà de tout.

Vous avez fait cher Wieland, une véritable œuvre de Charité en parlant pour Brechter (c), Dieu y donne Sa Sainte Benediction, il mérite un meilleur sort et ceux qui s'en mêleront, ne s'en repentiront jamais.

[93] Encore un bien que vous avez fait à moi, c'est d'être content avec ma lettre en dernière date — vous savez mon ami que je ne me donne pas le temps d'avoir de l'Esprit, et qu'il ne vient pas chez moi sans être un peu prié, en revanche mon Cœur vous parle toujours avec la Confiance du sentiment indestructible que j'ai pour vous — Dieu vous conserve seulement pour votre famille, et vos Amis, S'il vous faut par ci par là, L'idée d'une amie bien vraie et bien tendre vous me trouvera à point nommé, j'aimerai bien pour cela être votre voisine, Dieu que de charmes trouverai-je dans les moindres minuties que je ferai pour votre famille — ah si la tendresse avec laquelle j'ai serré la petite Sophie dans mes bras, le matin de votre départ (d), avait laissé une impression sympathique à cet Enfant je serai bien charmée un jour de la faire revivre quand vous

(1) Le manuscrit porte « m'oulopié ? ».

(a) En raison de la chétive apparence et de la santé débile de Schwarz,

(b) On colportait à la Cour de Mayence une lettre de la Comtesse Louise de Hatzfeld, la Philaïde de Wieland, dont la réputation au moins douteuse pouvait compromettre Wieland. Celui-ci accusa d'indiscrétion Anselm v. Kerpen (lettre à Sophie du 19 juin); cf. A. Br. III, 51 s.

(c) Cf. lettre précédente.

(d) En pensée seulement, naturellement.

me la confieres — mon manuscrit depend de vous (e), je vous prie seulement de dire qu'on évite les drukfehler, et qu'on n'oublie rien de ce que vous y avez laissé come bon — p. e. im ersten Brief 100 S. fehlt in dem Zusammenhang : wie glücklich treten Sie den Creys des ehelichen Lebens an, da Sie den treuen Seegen Ihres Vatters (*und alle Tugenden Ihres Geschlechts mitbringen*), Dieses ist ausgelassen u. dann folgt doch grüssen Sie mir den auserwählten Mann dessen Eigenthum Sie *mit all diesen Schätzen werden* (f) : das letzte [schikt] sich ohnmöglich allein auf den Seegen des Vatters, ich wünsche sehr zu wissen ob Sie mit dem 2. ten Theil zufrieden sind, mir ist er lieber als der erste. Wissen Sie das mein Sternheim dem Herder gefällt, (g) dieses hätte ich mir nicht vermuthet, und es freut mich nicht wenig ().

Jacobi hat dem Churfürsten seine Werke geschickt (h) und dabey geschrieben, auch eine eigenhändige *deutsche* antwort die ganz artig war erhalten. wenn es also möglich ist lieber Wieland, so geben Sie uns die Freude, die Ihrige auch vorlegen zu können.

Adieu mon cher, et bon ami — Mos. de Dalberg ne cesse pas d'écrire de vous à sa sœur (i) ; j'avais copié pour celle ci le passage de votre lettre qui parle de votre Stathalter, et elle le lui a envoyé à Mayence, il était charmé de ce témoignage indirect de vos sentiments pour lui, j'espere que vous approuves cela, car le tout est beau, flateur, et bien dit.

J'embrasse de tout mon Cœur votre Epouse et vos Enfants. penses ma Loulou était à la mort, et qu'à peine elle est convalescente (j) Je ne sais en vérité d'ou Sulzer me conait d'un côté, qui n'est pas moi, mon Wieland je vous conjure d'oter ce vernis à mon portrait, sans cela je ne saurais coment parler à Reich.

XLI

18 Juillet 1771

[94]

J'ai attendu cette date pour vous demander mon Cher Ami de vos nouvelles, je sais que vous avez beaucoup à faire, et que votre voyage à augmenté la sone de vos corespondances, de sorte que je ne veux jamais prétendre un comerce de lettre réglé, mais seulement chaque mois, un mot, qui me dise, je suis bien, ma feme mes Enfants le sont, je suis con-

(1) Cette dernière phrase dans Muncker : Pervonte, p. 207.

(e) Wieland avait reçu à Francfort le manuscrit de Fräulein v. Sternheim (2. volume) cf. Hassencamp, p. 243 et 246.

(f) Cf. réédition Ridderhoff p. 58. La correction demandée n'a pas été faite. Le premier volume avait paru au début de juin.

(g) Cf lettre de Herder à Merck juillet 1771 dans Wagner. Br. an J. H. Merck v. Goethe, Herder u. Wieland... Darmstadt 1835, p. 29

(h) Joh. Georg Jacobi avait été présenté par La Roche à l'Electeur de Trèves lors de sa visite à Ehrenbreitstein.

(i) Comtesse de Leyen.

(j) L'esthéticien J. G. Sulzer avait envoyé au libraire Reich de Leipzig une lettre élogieuse sur Sophie (cf. Hassencamp, p. 248).

tent, et votre ami — voici des lettres que je dois vous communiquer de la part de nos Jacobis. Cette Betti (a) est bien aimable, et les deux Jacobis de bien vrais Amis. Saves vous cher Wieland que je crains que vous ne boudies sur la lettre de Philaïde, le Chanoine de Leyen, en venant de Mayence à dit que M. de G. avait fait cette critique amère, dont vous aves fait mention — mais Personne ici y ajoutait foi encore moins pensait on de vous blamer personnellement ; Anshelm Kerpen n'y étoit pas mêlé du tout, malgré cela je vous rends grace de l'avis qui le regarde. le Comte Henri de Brühl et François Kerpen ont reçu la déclaration de La Roche et [la] mienne, que vous n'aves jamais pensé [à] rendre cette lettre Public, et que vous l'aves montré, à une seule Personne come le modèle d'une lettre spirituelle et gracieuse enfin vous etes sorti tout justifié de la et j'attends une lettre, que je vous envoie à vous seul, et ne parlerai de tout cela qu'à vous, en vous priant d'avoir la bonté de me parler à Cœur ouvert aussi à [moi] seule.

[95] La Roche part pour Dillingen et Augsbourg le 23 de ce mois, mais j'ai encore eu la satisfaction de voir avec lui, Mdsll Ravanel (b) à Ems avec une certaine Md. de Schrautenbach de Darmstadt (c), qui tout deux me parlaient avec extase de vous, et de la satisfaction de Md. la Landgraffe de vous avoir vu (d).

J'ai reçu une lettre de Merk. (e) et de la petite flachsland, Amie de Herder, qui me comunique toutes les Poesies du dernier, et les louanges qu'il donne au ton Melancolique de ma Sternheim (f), et à la vérité morale qu'il y trouve, l'aprobation de cet homme me fait plaisir (1). me le pardonnez vous Wieland ? mais saves vous aussi, que la burgemeister v. Pflumern (g) m'aime à la folie sur cette composition, et quelle est très fâchée, que le libraire d'Ulm n'à plus un seul exemplaire, parce qu'il prétens, das es reissend abgegangen — voilà mon cher Ami ce que c'est qu'une adresse signé de votre nom, je vous rens milles graces pour la complaisance avec laquelle vous avez soigné cet Enfant du hasard, dites moi dans un moment perdu si vous êtes content du Second volume je l'aime mieux que le premier, pardonnez moi, mon bon [et] si longtemps cher ami, la peine, que ce second volume vous donne encore, pensez que

(1) Cette phrase citée par : Muncker, *Pervoute*, p. 208.

(a) Femme de Fritz Jacobi, née Von Clermont. -- Wieland avait fait sa connaissance à Dusseldorf où il s'était rendu avec les Jacobi.

(b) Préceptrice de la princesse de Hesse-Darmstadt, et amie de Caroline Flachsland ; elle favorisa le rapprochement de Merck et de Herder (cf. *Erinnerungen aus dem Leben J. G. von Herder*, Tübingen, 1820, p. 150).

(c) Peut-être la femme du diplomate L. Balthasar von Schrautenbach-Lindheim, amie de Merck (cf. G. Zimmermann : *J. H. Merck, s. Umgebung u. s. Zeit*, Francfort, 1871, p. 31).

(d) Sur la visite de Wieland à la cour de Darmstadt et sa réception par la « Landgräfin » Caroline, cf. sa lettre à Sophie du 12 juin 1771 (Hassencamp, 241 s.).

(e) Wieland avait fait à Darmstadt la connaissance de Merck (cf. Wagner : *Br. an J. H. Merck*, XII, et la lettre de Caroline Flachsland : *Aus Herders Nachlass* III, 63 s.).

(f) Cf. Wagner : *Briefe von u. an J. H. Merck* 1838, p. 30.

(g) Femme du bourgmestre de Biberach Fidelis Magnus v. Pflummern.

cela ne m'arrivera plus et que vous m'aves [fait] du bien, en me mettant en possession de [quarante] Louis pour ma libre disposition.

Le Stadthalter écrit de vous, avec toute l'enthousiasme de l'Estime et de l'amitié à sa sœur et tous ceux qui vous ont vu ici, je parle de votre connoissances, et quand l'Electrice de Saxe a été ici (*h*), notre Electeur a regretté que le hasard n'aye pas dirigé votre voyage au tems du sien, et notre Cour montra aux étrangers la place où Wieland était assis à l'opéra et puis on dit que c'est nous qui vous ont attiré enfin c'est un Souvenir bien doux pour moi et je regrette aussi, que vos œuvres ne soyent pas arives tandis que la Roche était encore ici, il perdait grand agrement, car une idée flatteuse de votre part pour notre bon Electeur aurait fait du bien à La Roche n'oublies pas cela mon Ami. Saves vs. que Zimmerman est mal à Berlin où il est allé um sich schneiden zu lassen (*i*) ; sa mère est morte aussi et il a pris congé de tous ses amis — j'embrasse et vous et votre famille. Adieu, soyez toujours un peu mon Wieland (*1*).

XLII

25 Juillet 1771.

[96]

Mon Ami, votre silence devient sérieux, il faut que vous ayies une raison grave, vos grandes correspondances, et conaissances n'en sauraient être le sujet. Qu'aves vous Wieland ? qu'est devenu mon Souvenir ? Suis je indigne d'une explication ? Quelles tristes questions entre vous et moi — parles au nom de Dieu je vous en conjure, que votre feu ne vous emporte point trop loing de moi, qu'il ne devore point votre amitié pour moi et ceux qui m'appartiennent. adieu vous conaisses mon Cœur, il n'est pas besoin de vous parler au long, de l'effet de votre silence. La Roche est parti pour Dillingen, je reste asurement *seule* ici. le défaut de votre correspondance rendra ma solitude afreuse — par ou l'ai-je mérité ? adieu à vous, et un tendre adieu à toute votre famille. mon Dieu à quoi tient notre félicité (*2*).

XLIII

27 Juillet 1771.

[97]

Grâce à Dieu j'ai reçu votre écriture, j'étais mal à mon aise pendant votre silence, et je suis très bien depuis hier.

Ich habe mir etliche Ihrer hindernisse selbst gesagt und ich liebe, die am meisten die ihre kinder verursacht haben, den bey diesen finden Sie die reichste Erquickungsstunden für Ihren Geist u. Herz, und

(1) Sans signature.

(2) Sans signature.

(*h*) On sait que Clemens Wanzeslaus était fils du Roi de Pologne et Electeur de Saxe Auguste III.

(*i*) Cf. Ischer : Zimmermann, p. 123. — Z. était allé se faire opérer de la hernie à Berlin le 24 juin 1771.

der Gedanke das diese Erholung für Sie mit dem Geist Ihrer Kinder wächst freut mich ohngemein. Gott lasse Sie dieses gute lange lange Jahre genießen. Ihre anmerkungen über meinen Fritz sind durch meine eigene Beobachtungen gegründet, er wird wohl durch seine natürliche Neigungen den beruf zu einem fetten canonicat haben. Schwartz sagt, er seye fleissig, und La Roche war bis auf seine abreise immer mit Schwarzen zufrieden, ich hofe Er ist es auch mit uns und wird es noch mehr werden. Ich bin froh theurer Freund, dass Ihnen meine Grillenfängerin nicht gar zu viel Zeit raubt, und ich wundre mich nicht, noch weniger aber zürne ich, dass ihr Ton Ihnen nicht ganz recht gefällt, Bedenken Sie aber nur Lieber Wieland, das meine Seele die ganze Zeit, worinn ich an diesem Stücke arbeitete u. hekte in einem gewaltsamen zustande war, der die natürlich graue farbe meiner Empfindungen, dem schwarzen näherte — Merk von Darmstadt (a) schreibt mir das es ihn freut dass meine Heldin noch recht unglücklich wird, da er es erwartete u. wünschte um zu sehen wie ich sie herausführen und sie darin handeln lassen würde. Hirzel und Gesner (b) sind auch damit zufrieden und bald möchte ich sagen, es freut mich Ihre Prophezeyung das es die Pfarhern seyn werden, ich gebe ihnen sonst verdross genug den guten H. das es getadelt und zerissen werden wird das arme Romangen, das erwartete ich.

[98] Wenn man nur nicht sagen kan, das es schädlich ist tadle ich doch auch manchen Schriftsteller wenn sein Hut meinem kopf nicht past, sagen Sie mir nur in einer 4^{tel} Stunde wo Sie das braune dämernde leiden können, on Sie im Gefach des ernsthaften damit zufrieden sind, u. ob Sie nicht in tausend verschiedenheiten unserer umstände, die ursachen der abweichung unseres Geschmacks gefunden haben; den ich leide ungern wenn Sie ganz gerad sagen dass so viel disonanzen zwischen uns beyden sind. Ihr Geist und Ihr Charakter hat niemahls feslen (1) getragen noch gelitten das man Ihnen welche näherte, und dann besitzen Sie ein Reich von keuntnissen, erfahrung und schätzen des Geistes und ich nur den Bezirk der Hütte eines... (2) knechts wo meine Empfindungen herum gehen können — ich gestehe Ihnen, das wenn ich mich zwischen Julie. und die Gräfin v. W. (c) stelle, so sehe ich mich so klein, wie Schaatgarten (3) kraut neben dem Lorbeerbaum, nur mit dem Unterschied das ich die Ursachen weis warum ich nicht auch baum bin. O wenn Sie (aber nur in geraum [er] Ihnen ganz gemächlicher Zeit) Musse genug hätten in einem Exemplar der 2 Bänden, meines Mädchens, striche zu

(1) Sic = Fesseln ?

(2) Illisible.

(3) Sans doute Nachtschatten.

(a) La correspondance entre Merck et Sophie semble avoir été engagée par l'intermédiaire de Leuchsenring (cf. Wagner : Br. an Merck, 1835, p. 33), mais plus tôt que l'indiquent les lettres publiées dans ce recueil.

(b) Jean Kaspar Hirzel, l'auteur de : « Die Wirtschaft eines philosophischen Bauern 1761, et le poète idyllique Salomon Gesner.

(c) Julie Bondeli et la Comtesse de Wartensleben.

machen, wo Sie Ihnen am besten gefiel, und mir dann dieses Exemplar schenkten, so wäre ich froh wie über meinen nussbraunen rok.

Zimmermann ist glücklich operirt u. hat hoffnung auf lange gesund zu bleiben (d) an was war er dann krank ?

adieu Wieland Gott erhalte u. seegne Sie. schreiben Sie mir wenn Sie wollen u. können, ich will Sie nicht plagen u. werde nicht mehr jammern u. schreyen wenn Sie gezwungen seyn werden eine Zeitlang zu schweigen. Frau v. Schrautenbach u. mds. Ravanel (e) empfehlen sich Ihnen, ich umarme Ihre Frau u. kinder in aller zärtlichkeit meines Herzens adieu (i).

XLIV

d. 9 august 1771.

[991]

Dieser einschluss (a) Lieber Wieland wird Ihnen sagen das ich Ihre bücher u. brief richtig bestellt habe, Baron franz v. Kerpen hat in abwesenheit des La Roche u. Baron Thurn Ihnen die sorge davon genommen. Heut früh sagte mir die Hoheit (b) dass Ihr Herr Bruder viele freude gehabt, so wohl über den Brief als Ihre Schriften — aber ich möchte etwas mehr — Doch wer weiss was geschieht. Vorgestern kamen sie an, gestern abend bekomt sie der Churfürst u. heut antwortet er, dies ist ganz artig, ich mein Wieland danke Ihnen für Ihr schreiben an mich. Sie waren darin mein alter Wieland — Gott erhalte Sie für die Ihrige für Ihre Freunde u. auch für mich, ich habe mich mit fleiss allein genent. Sie können nun auch rathen warum, danken will ich Ihnen, u. gedankt habe ich Ihnen bey Durchlesung Ihres Briefs, ich will auch glauben, dass Sie recht haben, in der anmerkung über unser verschiedenes Denken (c), es ist ein Beweis das wir von dem feuer entfernt wurden welches eine Verschmelzung u. Mischung hätte hervorbringen können u. hier genug davon — leben Sie, u. seyen Sie mein freund, Reichen habe gesehn aber kurz, er hat nicht einmahl mit mir geessen, ich halte ihn für einen ganz rechtschafenen Mann, aber ich bitte Sie mir zu sagen, was er von mir denkt u. sagt (d).

Am Sonntag geht der ganze Hof weg es wird still seyn aber um so besser wär es zu einer freundlichen unterhaltung, o wie glücklich wäre mir Ihre Giesser Nachbarschaft gewesen. u. noch möchte ich Sie zum

(i) Sans signature.

(d) Cf. lettre 41.

(e) Id.

(a) Réponse de l'Electeur de Trèves à la lettre de Wieland qui accompagnait ses œuvres (cf. Hassencamp, p. 251 s.).

(b) La princesse Kunigunde (1740-1826), sœur de l'Electeur, vivait à la Cour jusqu'à sa nomination d'abbesse d'Essen (1776), cf. L. Assing, p. 181. Sophie parle d'elle à Merck (Wagner, I, p. 31) et dans Rosaliens Briefe, II, l. 92.

(c) Cf. lettre non datée Horn p. 157, placée par cet éditeur en 1772, et qui semble se rapporter à août 1771 ; ne serait-ce pas le début de celle publiée par Hassencamp, p. 249 ?

(d) Cf. réponse de Wieland : Hassencamp, 254.

Darmstädtischen Hofrath (e) mit 1000 fl. besoldung haben, ohne das Sie was anders als für sich u. die welt arbeiten solten.

Leuchsenring ist in Bergzabern (f), u. Sie solten in Neu Wied (g) seyn, wie leid ist mir dass ich diesen ort während Ihrem aufenthalt noch nicht kante — Verzeyhen Sie mein verwirttes gesudel, ich war bey der Princess (h), u. soll nach Coblenz. tausend dank für die Mühe, mit dem überest meines Mädchens — es est nicht möglich das sie ganz beliebt werde u... (i) zahl ist gross genug.

Ihr Brief an Churfürst (z) ist schön, ich habe bestellt das man mir mehr davon sage. Ihre Frau und Ihre kinder umarme ich zärtlich immer mit der sehnucht Ihnen näher zu seyn.

La Roche ist wohl u. der Plan für seine Zukunft wird grösser und glänzender auch solide, dafür dem Himmel dank seye. Adieu Liebster Freund von ganzem Herzen adieu von
Sophien.

XLV

[101]

20 Août 1771.

Cher Wieland, milles graces pour votre Billet d'hier, ne m'ecrives jamais davantage, vos moments sont conté, et donné, dites moi seulement par ci par là un mot d'amitié, et croyes que j'ai la mémoire bonne pour le tems ou je conais votre nom. ah si le comte de Neuwied avait une place à donner qui vous rendit f 800 (a) que je serais tenté de vous prier d'accepter ce bel endroit, ces beaux jardins, la belle nature autour, et les bords du Rhin, et mon domicile à 3 lieues de vous — j'y place le rêve de l'amitié de nos âmes, qui ne viellissent point. Dieu vous conserve et basta.

[102]

Saves vous que je deviens glorieuse et heureuse come j'aime de l'être je suis invité à Darmstadt, par qui ? par Mad. la Landgraffe elle-même — par Merk cela s'entend de soi même. je coucherai et mangerai chemin faisant chez Dumeiz — je recevrai ma Loulou — mais mon Wieland, que me veulent avec des louanges, des expressions d'Es(time) poussees

(1) Illisible.

(e) Wieland avait-il eu un moment d'espoir d'être attaché à la cour de Darmstadt ? (Cf. à La Roche 22 décembre 1770 dans Ausw. denk.w. Br. I, 11) Peut-être La Roche eut-il, lui aussi, des ouvertures de ce côté. (cf. Asmus p. 109 s. et Hassencamp 253, note) encore que cela paraisse peu vraisemblable.

(f) Fr. Jacobi à Sophie La Roche, 17 juin 1771 (Auserl. Brief w. I, 44 s.) annonçait le départ de Leuchsenring pour Bergzabern à la suite de « l'élysienne Zieglerin » et remarquait avec humeur que dans l'atmosphère sentimentale de ce milieu « on étouffe et on crève ».

(g) Sophie venait de faire la connaissance du comte Friedrich Alexander de Neuwied, et avait peut-être déjà pensé à attirer Wieland à Neuwied.

(h) La princesse Kunigunde.

(i) Cf. Hassencamp, p. 251 s.

(a) Cf. la lettre précédente. Il était déjà question de créer à Neuwied une maison d'éducation moderne, une sorte d'Académie libérale, et Sophie y rêvait une situation pour Wieland avec un traitement de 800 gulden. Voir les articles de Bach dans Kölnische Zeitg 20 et 23 novembre 1921, et Rheinischer Antiquarius (Ch. v. Stramberg). Ab. 3, B. III (1856), 153 ss.

a un point extravagant — que suis je vis à vis d'une Julie d'une Sophie Hazfeld (b), je n'ai ni raisonnement, ni saillie — mon ami ces questions sortent de mon cœur je suis née heureuse, je plais aux bons gens — ases de félicité — mais je vous jure que je ne sais comment cela se fait, et qu'on m'étonne au lieu de me gater — voici un Leuchsenring que vous me rendres.

Merk est un home charmant, tout à fait, et très très estimable, il m'écrit souvent.

prophetises moi, tiendrai je bien ma place à Daismtadt ? plairai-je à cette adorable Landgraffe ? je dois être utile à sa fille. en quoi et comment — ah les trop bons gens sont des gens singulier — mon Wieland tires mon horoscope, pour ce P(ays) des ames sensibles.

On me demande le 2 volume de mon Roman, l'aura t'on à la f(oire) ou pources vous m'envoyer le manuscrit corrigé, le mien s'entend, Schwarz le copiera, et je le donnerai à Merk que dites vous de la définition de l'amour propre que je trouvais sous ma plume et j'aime ? aves vous rectifié cela aimez vous le journal de ma fille — ces deux choses me tiennent à Cœur.

Md. de W. n'est pas encore à Mayence, franz Kerpen fait l'impossible pour (se) marier dans l'année, mais la Comtesse passera l'hyver ici — une autre fois vous aurez des Merk (c). j'embrasse votre ménage et vous du Cœur (1).

XLVI

Ehrenbreitstein, d. 24 august 1771.

[103]

Ich soll Sie Liebster Wieland im Nahmen der Noblesse ersuchen, uns eine gute teutsche Schauspieler Gesellschaft auf diesen Winter aufzumachen und zuzuschieken, die Hanöverische die wirklich in Wetzlar ist, wolten wir haben, aber sie ist schon gedingt ; also bittet man Sie um Nachricht und aushülfe. Lassen Sie mich ich bitte Sie bald antworten, der Herr Graf von Metternich (a) hat mir von Trier aus sehr angelegen darüber geschrieben (b). Wo ist die Abtische Gesellschaft ? die noblesse wird sich abonniren, Seine Durchlaucht wollen auch beytragen, so dass eine Gesellschaft ganz gut stehen könnte-wenn es thunlich ist, thun Sie es, ich ersuche Sie sehr.

Nun ein wort Herzensangelegenheit, ie ich schrieb Ihnen dass ich nach Darmstadt von der Frau Landgräfin selbst eingeladen worden und dass ich diese Reise mit der ankunft meiner Loulou in Frankfort habe vereinigen wollen-aber La Roche fürchtet sich vor den starken

(1) Sans signature.

(b) Sœur de Luise v. Hatzfeld, appelée par Wieland « Musarion ».

(c) Lire : Des lettres de Merck.

(a) Père du futur chancelier, chef du parti clérical, alors premier ministre de l'Electeur.

(b) Wieland ne put exaucer ce souhait mais écrivit une lettre ostensible à Sophie à ce sujet (cf. Horn, p. 143 et 147 %).

Reisekosten - nun wenn ich nicht L ä y i n gewesen und alles Geld meines ersten Theils ausgegeben hätte, ohne an meine wünsche zu denken, so könnte ich diese Reise machen und La Roche würde nicht geplagt. aber so sieht es ganz anders aus. nun erinnere ich mich dass Sie mir bey Ihrer abreise Geld für den 2 ten Theil hier lassen wolten, also bekomme ich noch eins wenn Sie mir nur ... (1) könnten wieviel ; so bäte ich den La Roche um erlaubniß, dieses Geld, zu meinem Darmstadter besuch anzuwenden, Sie dürfen mirs nicht schiken, sondern rechnen des H. Schwarzen ausgaaben ab (c). wenn nur La Roche für meinem Spass, kein Geld von seinem Verdienst auslegen dörf, aber schreiben Sie mir Lieber Wieland bald, ich bitte Sie nur... worte, über meinen articl... (2) mit ich Ihr Schreiben wegen der Comedie, dem Graf Metternich mittheilen kan. Verzeyhen Sie Liebster Wieland, Sie haben viel zu arbeiten und ich quäle Sie auch noch. H. Stadthalter sagt man werde mit der Gräfin von Leyen auf einige Tage hierher kommen ich hofe ihn zu sehen u. von Ihnen zu reden, und dann Ihnen unsere Reden zu beschreiben. adieu Liebe Familie, die ich am ehsten nah bey mir haben möchte. adieu (3).

XLVII

[105]

den 7br 1771.

Ich danke Ihnen Liebster Wieland, für die schnelle u. freundliche beantwortung dreyer meiner Briefe ; Sie hätten auf diesen nicht warten dürfen, wenn mich nicht ein anfall Gallfieber 4 tage, so hin und her geballt hätte, dass leib u. seele matt u. unthätig wurde-eine verkehrte medicin brachte mich zu einem heftigen erbrechen, und heilte dadurch den Grund des übels, hingegen liess es mir schmerzen in beyden armen die sehr empfindlich sind und mir wenig bewegung erlauben - sonst hätte ich *Ihren* meine ganze Seele bewegenden Wunsch « in Neuwied meiner Nachbarschaft zu wohnen » schon eher mit aller wärme beantwortet — wollte Gott der entwurf Ihrer academie (a) käme da zustand, wie glücklich wäre dieses. der Erbgraf, und Erbgräfin sind vortrefliche Personen, und der ort ohngemein angenehm und wolfeil. artig wäre auch. Eine academie von Wieland neben dem Bau der Hernhuter.

Jacobis Lieder an Elysen (b) — sind edel, schön, und rühren die

(1) Illisible.

(2) Déchiré.

(3) Sans signature.

(c) Cf. rép. de Wieland du 31 août (Hassencamp, p. 255 s.). Reich a accordé 20 ducats pour le 2. vol. de Sternheim, et Wieland fit la facture demandée.

(a) Wieland avait fait, en 1756 pour le Margrave de Bade, un plan d'une Académie qui, après avoir été édité dans ses œuvres en prose (1758), fut critiqué par Lessing dans les « Litteratur Briefe ». Il se trouvait donc tout disposé à examiner le projet dont Sophie l'avait entretenu dans la lettre XLV.

(b) On sait que ces poésies, inspirées à Jacobi par la fille aînée de Sophie, Maximiliane,

beste seitten der seele — Leid ist mir theurer Wieland, recht leid — das der lieber Georg diese Gesinungen so tief in sein gutes Herz faste. ich versichere Sie, das ich es niemals dachte, u. suchte. Sie kennen mich Wieland. — Sie wissen wie es mir zu Muthe ist, einen Kumer zu sehen und ihm nicht helfen zu können. — Georgens seiner schmerzt mich — haben Sie Briefe von Fritz Jacobi ? ich erhalte schon seit dem 12 august keinen von ihm. Georg schrieb mir indessen, aber ich fühle den mangel der Briefe von Fritzen gar sehr.

Ich komme nicht zu Dumeiz-nicht nach Darmstadt. fragen Sie mich nicht warum, sonst machen Sie neue Risse, in eine ohnehin ohnheilbare wunde meines Herzens — eine der edelsten besten freuden meines vernünftigen Lebens ist mir entrissen. J'ai toujours le bonheur des autres, et jamais le mien.

[106]

Tausend dank für Ihre mühe mit meinem Mädchen, in Zürich tadelt man ihre ähnlichkeit mit Clarissen — u. das vertrauen zu Derby — aber artig ist dass eine sehr verdienstvolle Dame von beynah 50 Jahren bey dem Character des Obrist — in das heftigste weinen gerieth, u. endlich sagte « hier hier ist die ursache warum ich ohnverheurathet bliebe, einen solchen mann liebte ich, u. weil sein stand dem meinen ohngleich war durfte ich mich nicht, mit ihm verbinden aber ich entsagte allen darüber. Ihr Nahme mein Wieland macht das Buch mit der loupe betrachten u. eben deswegen möchte ich mehreren tadl u. al (les) wissen. Haller hat auch einen Roman, en telemaque geschrieben (c). dank vielen dank für Ihre antwort, wegen dem darmstädtischen beyfall ; mein Herz liebt die stimme der wahren ungeschminkten freundschaft — ich will die Ihre mein wieland immer verdienen, u. noch in thätigkeit werden, was ich werden kan, meine 5 kinder sollen der Gegenstand davon seyn, so dass Sie mir einst Ihre Sophie um so viel lieber anvertrauen sollen. Ihre Frau umarme ich, mit was freude würde ich ihr nachbarliche Dienste thun. ah Wieland si Dieu le voulait. Die arien des Re Pastore (d) kan ich erst schiken wenn der Churfürst u. hof wieder ist — aber die von Glucks opera (e) sollen sie nächstens haben — adieu Wieland, möchten Sie etwas von den edlen Gesinungen fühlen mit welchen ich Ihren Nahmen schriebe.

Was macht Fr. v. Wartensle [ben].

Adieu mein freund adieu ich umarme Ihre familie.

Sophie JA ROCHE.

précédaient une déclaration qui ne put être accueillie, Sophie ne semble pas avoir voulu favoriser un mariage entre un chanoine protestant et sa fille. Cf. Wieland : Gleim, 15-17-1770 (A. Br. III. 11).

(c) « Usong, eine morgenländische Geschichte in vier Büchern », Berne, 1771.

(d) En réponse à une demande de Wieland du 18 août.

(e) L'« Alceste » de Glück (1766).

XLVIII

[107]

Den 13 7br. 1771.

Unser liebenswürdiger Fritz Jacobi, schickt mir diese Papiere um sie zu lesen, und dann gleich an Sie zu schicken (a). — Liebster Wieland warum sind wir niemahls was wir scheinen? Warum wird die Standhaftigkeit, die Grossmuth, die ruhe des « Philosophen, von jedem Winde verjagt — ich kenne freylich die ganze wichtigkeit der ursache nicht, warum Gleim mit dem ganzen menschengeschlecht zürnet, aber ich hätte sehr gerne gehabt, wenn er so freundlich, so anacreontisch freundlich gewesen wäre, es nicht zu thun, und Spalding mit einer gelassenen ernsthaftigkeit seine Gesinungen geschrieben und dann gelächelt hätte — Spalding macht seinen freund seufzen und schreyen — Gleim rächt sich... u. wir übrige sehen, den cancelredner, u. den Schönen Geist, garstige sachen thun u. sagen — wo sind sie den zu haben, die Briefe die den Zank anfangen, sie müssen artig seyn.

Ich habe Michaelis Pastor amor gelesen. Der Mann, ist nicht mein Mann, Sein Talent scheint mir auf einem verkehrten weeg zu wandlen u. dieser Pastor amor wird gewiss nichts gutes hervor bringen — und warum wurde dieser Michaelis von Hanover verstossen? Was ist er dann eigentlich? Verzeyen Sie, lieber Wieland, wenn ich Sie mit diesen Fragen plage, u. antworten Sie nicht darauf, wenn Sie nicht jetzt recht viel Musse haben.

[108]

Die Jacobis können uns kein Theater schafen — u. Sie können Sie auch nicht? Wenn Sie wieder einen ostensiblen Brief schreiben, machen Sie doch darinn, dass Graf Metternich mit einiger achtung frage. Er hat in Wahrheit viele verdienste des Geistes u. ist im äussersten grad, rechtschafener Mann. Sie krönen durch Ihre achtung seinen Verdienst, u. thun la R. eine freundschaft damit erzeugen. — Schreiben Sie auch noch was anders familiäres dazu, damit der Brief, gar nicht aussieht als ob die absicht ihn lesen zu lassen, daran wäre, das gute wird desto wirksamer seyn.

Übermorgen geh ich nach Neuwied, mit klopfendem wünschendem Herzen geh ich hin, ich möchte mir diesmal noch jemandem eine leidenschaft für mich geben können und sie für meine wünsche, um Sie verwenden denn es war den grossen, u., reichen doch immer leichter

(a) A la suite de la publication de lettres de Spalding à Gleim, le prédicateur berlinois avait protesté contre cette indiscretion, dont Wieland ne voulait pas croire son ami Gleim coupable (cf. A. Br. III, p. 50 ss.). Malheureusement, Michaelis, alors chez Gleim à Halberstadt, crut devoir corser le scandale par un libelle adressé à Gleim, contenant des allusions à J. G. Jacobi, et intitulé « Pastor Amor ». C'est sans doute cet ouvrage que Sophie transmet à Wieland, qui répondit par une lettre indignée à F. H. Jacobi (Hassencamp, p. 256). Wieland désapprouvait complètement l'attaque de Spalding, et l'abus qui était fait du gracieux badinage que Sophie, deux ans plus tôt, avait adressé à Jacobi (cf. sa lettre à Gleim A. Br. III, p. 70 ss.). Il écrivit même dans l'« Erfurtische Gelehrte Zeitung », 1771, st. 37, p. 294 une déclaration, marquant sa désapprobation. Cf. Gruber : Wielands Leben III, 61.

eine frau, als einen Geist zu lieben, Gott erhalte Sie lieber Wieland, u. seegne Ihre sorgen für Ihre kinder — die ich mit der guten liebenswerthen Mutter umarme. adieu mon cher ancien ami de votre ancienne

Sophie.

XLIX

21 7^{bre} 1771.

Cher Wieland, je reçois votre douce votre amicale lettre du 17 — et elle croiset la mienne du 18 — la votre me montre toute l'amitié, que mon amour propre, et le prix que je met sur vos sentiments pourraient me faire désirer, j'y suis sensible au delà de l'expression, et plus que je n'ose dire à cet heures, ou peut être vous doutez de mes sentiments pour vous. Selon le point de vue, ou vous aures pris ma lettre, touchant la votre aux Jacobis je vous croyais dans le tort, la douleur des frères, celle de Betti, la conaissance que j'ai de leur adoration pour vous — me fit souffrir le martire dans l'idée de vos torts, je ne veux pas que vous en ayies, cher Wieland, j'en souffrais — et vous qui connaissez mon Cœur qui saves le juger, ne l'aures vous pas trouvé dans ma lettre. Ah dites le moi bientôt je vous en prie, dites le moi come vous voules, et pouver — mais assurément rien que l'interest le plus vif pour votre caractère, me fit écrire. Si vous n'etes pas tout ce qu'on peut etre. qui le sera, Cher Wieland qui, le sera — je voudrais pour ma vie, vous voir, vous parler, vous repondre d'abord à vos doutez, à vos questions — je voudrais, vous écrire plus au long, mais je suis dans l'incertitude, coment m'exprimer, l'asurence de la Justice, de la noblesse de votre Cœur, veut me faire continuer — mais si j'ai irrité votre sensibilité par une expression trop hasardée, trop forte, je sens, qu'il faut être *vous*, pour prendre ma lettre du 18 come elle mérite selon les intentions de mon Cœur d'être pris. parles m'en, je vous en prie, parles m'en — et dites ai-je deviné juste ne vous auras je pas offensé, si j'avais suprimé la prière de ne point oublier la reponse, sur la troupe de la Comédie, Monsieur le Comte de Metternich me demande et je voulais au commencement, ne vous point écrire, parce que je croyais que ce serait mal à propos, après ma lettre, mais ce doute me parut pis, que mon épitre — vous êtes le Juge de tout ceci, et de mes motifs parce que je vous crois équitable, car asurement je ne voulais pas vous ofenser, mais je voulais Wieland parfait — est ce vous blesser ? dites mon Ami, dites l'ai je fait — mardi j'aurais Loulou, et Dumeiz hélas — je ne saurais, non je saurais vous dire les raisons, qui m'ont [privé] du bonheur de voir la Princesse de Darmstadt — laissez tomber cela — mais mon Cœur, tout mon cœur se repens, en remerciements de la part que vous y prenez — Wieland votre Cœur se désunira-t-il avec le mien ? quel tort vous aures — adieu — adieu — de Sophie.

[109]

[110]

L

26 7br. 1771.

- [111] Wieland ! mon Ami que faites vous ? que pensez vous de mon Souvenir ? Si vous vissies mon inquietude, Si vous m'avies entendu parler avec Dumeiz, qui m'a conduit Loulou ici — elle est aimable en tout. notre Dumeiz est le même quil était — mais — cela ne me fait pas perdre Wieland de vue — ah montres le moi, tel quil est — je veux le voir un instant un seul instant mon ami adieu de Sophie, de votre Amie Sophie — que pourrais-je vous dire de plus — Si je vous voyais mes Paroles s'areteraient au bout de mes lèvres come au bout de ma
- [112] plume, mais je vous tend les bras que feres-vous ? Wieland que feres-vous ?

Adieu (1).

LI

Den 27 7br 1771

- [113] Fritz Jacobi schreibt mir, da Er mir Ihren Brief an Georgen mittheilt. «Sie müssen Wielanden und mir unsere verlohrene Glückseeligkeit wieder schafen und das ohnverzuglich ».

Dumeiz war dabey wie die Briefe kamen, wie ich sie las — und hörte wie ich sagte.

« Ja wie soll ich dieses machen, wen Wieland über mich selbst böse ist. — und dann erzählte ich Dumeiz alles, u. lies ihn alles lesen u. Er sagt, Ihr erster Brief sey gut — Sie hätten in allem ganz recht, u. Jacobi hatte Sie unrecht verstanden — u. ich auch — aber deswegen müsten freunde sich nicht trennen, nicht lang warten bis sie wieder versöhnt wären, je eher je besser, sollen sie alle ihr wunden verbinden; aber Er will sie sollen sich künftig französisch schreiben, den sie verstünden alle ihr teutsch nicht — ich solle weder Ihnen noch dem Jacobi ihre beyderseitige Briefe wiedergeben, und den meinen bey Ihnen zurückfordern u. das so geschwind ich könne... wollen Sie lieber Wieland - wollen Sie mir meinen Brief *wiedergeben* (a), und *verzeyhen* das ich ihn schrieb ? Wollen Sie mich nicht, wie man gewöhnlich die friedensstifter behandelt auch in dieser sache behandeln? Wollen Sie nicht das beste von uns seyn ?

Sie und ich haben am samstag einen kleinen Jacobi unter dem Nahmen Maximilian aus der Taufe gehoben (b), Betti befindet sich wohl, senfzet aber aus ihrem Bette, um die wiederversöhnung Wielands mit ihrem Fritz — Er schreibet :

(1) Sans signature.

(a) Wieland a dû répondre à ce désir, car la lettre en question ne figure pas dans la liasse.

(b) Fritz Jacobi avait demandé à Wieland non seulement de servir de parrain à son fils, mais encore de lui donner son nom de Wieland, ce qui fut refusé (cf. Hassencamp, p. 263-265).

« Ich schwöre Ihnen das mein Herz von Zärtlichkeit und freundschaft für Wieland brennt, dass ich heute schon 20 mahl die feeder in der Hand hatte um ihm diese Gesinnungen zu sagen, ich wolte in seine arme mich werfen, ich wolte ihn bitten alles zu vergessen u. es ja nicht der Zeit zu überlassen, uns wieder glücklich zu machen wie wir vor dieser verwünschten begebenheit waren. Wir fühlen beyde in dem innersten unserer Herzen dass wir uns noch lieben, warum folgen wir diesem Zuge nicht — es mag zugegangen seyn wie es will das wir uns harte Sachen gcsagt haben — darüber wollen wir nach hundert Jahren grübler — wie wird er es aufnehmen beste Freundin ? »

[114]

Gut — wie der rechtschafene Menschen Kenner (sagt Dumeiz) der wohl weiss dass es ohnmöglich ist 2 instrumenten beständig in einem gleichlaut zu erhalten.

Nun urtheilen Sie Lieber Wieland, entscheiden Sie, ich kan, ich will Ihnen auch keinen Beweggrund angeben weder für mich noch für die andern, wir wollen alles von Ihnen haben, was Sie uns zumessen wollen, aber der Schmerz von Betti die mir zuerst schrieb, der von Fritz von Georgen — o Wieland dieser schmerz war es der meinen Brief erzeugt und der Sie würde gerührt haben wenn Sie ihn so nah gesehen hätten wie ich — enfin cher ami dites vous vous meme toutes les raisons, tous les motifs de reconciliation, que je ne veux pas vous dire — et levez votre main pour recevoir celle que j'étiens vers vous, adieu mon Wieland.

Mon cher Wieland (c) je suis à Coblenze, comme vous venez de voir plus haut, vous sentez le reste, j'y ai appris votre sottre querelle avec les Jacobis, pour votre honneur et le leur il n'en doit plus etre question. je pense m'arreter encore une huitaine de jours ici, et puis aller retirer votre Agathon des mains d'un moine a qui je l'ai prêté, et qui en fait des extraits pour precher votre évangile au peuple, juger par là de l'excellence de votre ouvrages, puisque le gros sens monacal le sent.

LII

16 Sbr. 1771.

Cher Wieland, je sens quil y a longtems que je ne vous ai pas ecrit, et que je n'ai pas eu de vos lettres. ne le sentires vous point Wieland? ai je subile sort des Pacificateurs, dites votre Cœur me l'a t'il adjudgé ce sort — croyes toujours que cela sufira pour jetter de l'amertume sur toutes les douceurs que les auttres pouront jamais m'ofrir. je suis seule, très seule ici. Sans Md. de Nauendorff (a) mon ame s'enrouillerait, mes Enfants me font le bien, de l'exercer, de la tenir en mouve-

[116]

(c) A partir d'ici, de la main de Dumeiz.

(a) Dame de Cour de la princesse Kunitgunde (cf. Rosaliens Briefe, II, n° 92).

ment — mais je ne suis pas seulement Mere, je suis aussi Amie, je l'étais, cette faculté existe encore en moi, eh mon Wieland n'étois-je pas votre Amie dites ne l'étais je pas, et vous — ah je me tais, je pleure, et je dois a[ller] à la Cour, ou les Larmes de la sensibilité ne sont pas conu — adieu que font vos Enfants votre Epouse — vous même adieu de Sophie ah croyez que l'Esence de mon Amitié à aussi peu changé que l'Esence de mon Caractere Dumeiz va revenir dites moi quelque chose pour lui, adieu cher Menage adieu ! que dites vous de l'song (1).

LIII

27 8br. 1771.

(117)

Cher Wieland vous avez bien raison, il est agréable de retrouver ses amis après une separation d'Epines et de Broussailles — je suis bien sensible au ton dans lequel vous me parles, de tout ce qui s'est passé les derniers deux mois, je me promets bien que je ne rappellerais jamais un seul moment qui leur ressemble je suis trop contente de les savoir passé et loing de vous hélas ma sensibilité est inaltérable — mais j'ai atteint à L'instant ou elle a perdu le pouvoir de blesser, et je compte quelle ne sera que bienfaisante pour moi, et les autres ajoutes je vous prie un *ainsi soit-il* — à cette esperance la. je connais tout le prix du sentiment qui vous fait souhaiter de trouver le talisman du bonheur pour moi, j'en ai un d'infailible — je n'ai qu'à remplir exactement tout ce que je nome mes devoirs, et je suis très bien avec moi et tout L'univers — aussi Wieland est ce le seul point de felicité stable que je conaisse, car la partie que nous confionts et attendons des autres est incertaine, variable, s'échape souvent quand vous etendes la main pour la saisir — et il serait triste si l'expérience de tant d'années ne produirait rien pour ma raison —

Uson est du Grand Haller — un Roman Politique sous L'histoire d'un Empereur des Perses, qui a fait les plus belles choses tout uniment — lises la vous ne vous repentires pas — il pretens que le fond est vrai, et pretens même que ce grand home est mort Chrétien — je vous avoue cela m'a paru fade, dites moi je vous prie come vous le trouveres vous —

Notre incomparable — notre unique Doyen (a) est non seulement de retour de Dusseldorf — et tres content des Jacobis mais il est parti pour francfort vendredi passé — ne croyes pas Wieland que Personne l'aime mieux que vous et moi — il n'est pas donne à tout le monde de le savoir aimer come il mérite mais le tems condense son Caractere, je l'ai vû au Printems si digne de toute l'Estime de tant d'années, et cet Automne je l'en ai vu plus digne encore — Dieu le conserve, il n'en a plus sur ce moule — c'est lui que je charge, de voir d'un Coté les

(1) Sans signature.

(a) Dumeiz, qui était doyen de Saint-Léonard à Francfort.

sentiments qu'on à pour vous à Mayence et je verais l'auttre d'ici.

Md. de Nauendorff, est la Dame de Cour de notre Princesse que nous avons rencontré au Bois de Sch  nbornslust, et qui ne vous revenait pas — mais je vous assure que c'est une ame sensible et forte en meme tems — un Esprit tres cultive et frap   à part — elle m'aime, je la vois souvent et je vous en parlerais un jour plus au long-non S. de H. (b) n'est pas encore ici — mais on dit quelle y sera avant l'hyver.

Mad. de W. (c) m'a fait faire des Compliments par Sales maittre de Chapelle qui vous prie de composer quelque chose en vers pour le jour de St-Charles, ou Caroline et quil veut mettre cela en musique pour Md. de W. car il faut savoir quil est amoureux fou à lier — pour votre amadis je consulterais avec Md. de N. pour voir s'il est presentable    bonnes enseignes —

Reich m'a envoy   6 ex. du 2 volum. de Sternheim, avec un du Nouveau Amadis (d) superbement relié — je lui écrit et le remercie   n français come est sa lettre à moi receves cher Ami, milles graces pour les peines que vous donait cette Phantasie (e) — et faites moi je je vous prie le plaisir de me comuniquer les critiques, je serais charmé de les lire — car je vois de mes deux yieux quelle en mérite beaucoup — mais les drukfehler lui font par ci par la du tort aussi p. e. : auf der 230 Seite heisst es : bey der erinnerung an lord Seymour : « und weinst über seine vergessenheit da es heissen solte : nun fragstu was würde er sagen ? u. weinst. Vergessenheit ! O nimm diesen Theil meiner Geschichte aus meinem Gedächtnis weg —

Mais je m'en moque asses quoique je voudrais que cela fut come il doit être, parce que ma mauvaise destin  e à voulu que cela existe de ma patte — on dit qu'on le traduit en holande(f) — vous mon Ami dites ! ne vous repentes vous point de L'avoir introdait dans le monde — dites. mon journal en Écosse que j'aime tant vous plait-il ? et Lord Rich. ne l'aimes vous pas ? (g).

J'ai un Rhumatisme afreux à la tete et à l'épaule, peut être que mon Esprit s'en resent — je lis votre amadis il est tres bien mais Agathon est son Roi — Adieu Wieland donnez moi un mot de nouvelles du théâtre — on promet 2000 florins et d'auttres agr  [ments] encore. Md. de Leyen vous prie de donner bientôt réponse faites le je vous prie — adieu cher ami, adieu pour toute votre famille (1).

(1) Sans signature.

(b) Sophie v. Hatzfeld ?

(c) De Wartensleben.

(d) Paru chez Reich (1771).

(e) Cf. l'intérêt de Wieland pour Sternheim, après l'édition, dans sa lettre à Sophie [Horn, p. 145 s.] Il y parle des « désagréments » que lui donnèrent les critiques des « Göttinger gelehrte Anzeigen » et de la « Braunschweiger Zeitung ».

(f) Julie Bondeli avait écrit à Sophie « Madame la Pite, femme d'un ministre français à la Haye fait mieux que nous tous, puisqu'elle le traduit » (Mein Schreibtisch, II, p. 303).

(g) Cf. Réponse de Wieland dans Horn, p. 145.

LIV

13 Janvier 1772.

[119]

Quel plaisir de revoir l'écriture d'un ami, de votre date, et de votre Prix — milles graces pour votre lettre, elle m'a dédomagée, consolée et charmée — La Roche vous en embrasse aussi bien que moi — vos occupations, vos raisonnements, et vos dessein, et vues sur Agathon (a) sont la meilleure chose du monde, j'en parlerais du tout mon Cœur si le malheur qui menace Brechter ne m'occup[ait] entièrement (b) — Le feld Marchall de Neuberg le prend pour l'auteur des lettres, *Sur les Moines* et lui ote sa place (b) — Brechter ne dit pas l'auteur véritable, et ne sait ou se tourner nous écrivons à Mos. de Groschlag, et par tout mais dans cette lettre à M. de G. nous disont que vous conaisses les talents de cet homme pour une Professure, Cure — ou Rectorat — car nous sollicitons, l'un de ces trois pour lui, de quel coté que cela soit —

[120]

Ne voules vous pas cher Ami vous employer pour ce pauvre homme, vous feries une œuvre de Misericorde, en parlant de lui à M. de Gros. et disant que je vous ai marqué l'ocasion, et les raisons — j'ai écrit le nom de l'auteur de ces lettres à Kalkoff (c) enfin nous cherchons come on dit à faire fleche de tout bois — Dieu veuille Bénir nos soins — pretes moi votre main, je vous en conjure, pour soutenir cette famille désolée à ce point — vous aures une lettre de moi, et celle de Julie encore cette semaine aujourd'hui le pauvre Brechter prend tout mon tems — N. B. on ne peut rien dire contre les devoirs de sa charge ni ses mœurs nous n'avons pas liege parce qu'on n'a pas suivi des bons avis — adieu cher Wieland — Dieu Bénisse fritz Jacobi pour son intention (d) y pourrais je aussi faire quelque chose un jour — peut etre, et quel plaisir pour Sophie —

Quel griffonage mais je suis si émue que la main me tremble come le Cœur — adieu Cher famille je vous embrasse tous que direz vous mon Cousin, à la nouvelle que Schwarz étant mélancolique pendant plusieurs jours, est venu me dire avec un air effaré, qu'il est bien malheu-

(a) La nouvelle édition d'Agathon devait être lancée par souscription. Cf. Lettre à Sophie du 6 janvier 1772 (Horn, p. 152), et F. H. Jacobi à Sophie, 18 janvier 1772, dans *Auserlesenee Briefwechsel*, I. 64 s. Jacobi espérait en retirer, pour le moins, 3.000 écus pour Wieland. Il rédigea l'invitation aux souscripteurs dans l'« *Erfurtische Gel. Zeitungen* » 1772, St. 25, p. 198 ss. (24 fevr.). Cf. *Denkw. Br. I.* 104 s.

(b) Cf. lettre xvii. Wieland avait essayé de faire nommer Brechter à une chaire de théologie à Erfurt, et Sophie, de son côté, s'employait pour lui à Neuwied et Darmstadt (cf. *Asmus*, p. 58, et la lettre suivante). Mais, Brechter était suspecté d'avoir collaboré aux *Mönchsbrieft*, ce qui lui fit perdre sa cure de Schweigern, près de Heilbronn. Il mourut peu après (mai 1772). On sait que Sophie lui fit une place dans sa « *Sternheim* » et ses « *Rosaliens Briefe* » Gœthe l'appelle un « *schwäbischer Merck* » (I. à Sophie, 19 janvier 1773, *Læper*, p. 8).

(c) Secrétaire du ministre de Groschlag. Cf. Gœthe à Sophie, 24-8 août 1774 (*Læper*, p. 67).

(d) Au sujet de Wieland.

reux qu'il aime tant ma Marianne, et que la Marianne ne l'aimait pas... (1) (e).

LV

d. 19 Fbr. 1772.

Ich hofe Lieber Wieland, dass Ihnen unser Dumeiz das bild, und den Brief von Julien überschickt hat, den ich Ihnen zum reichen ersatz, meines lang ausbleibenden schreibens geben wolte. ich hatte eine Zeither nichts als Brechter in gedanken, u. die hofnung ihn in Neuwied etabliert zu sehen beschäftigte mich auch, ich wolte darüber auch gleich richtige antworten, und nachrichten geben — dennoch daurt es : Er wünscht jetzt im Darmstädtischen versorgt zu werden, und Leuchsenring will sich um ihn annehmen ; dieser wird in 8 tagen bey mir zeyn u. von der Schweiz mir erzählen — von Ihnen möchte er was wissen. Julie hat mir in einem freundlichen Brief von 8 seitten über meine Sternheim geschrieben (a) — wollen Sie sie lesen u. mir wieder schiken lieber Wieland ? Gemming (b) sagt die Portrait wären alle aus Pamela u. Clarissa doch mache es mir Ehre — ist Wielands Bild aus der Pamela, sind es meine Gesinungen für ihn, der alte Stadion — La Roche u. meine Damen sind [es] auch nicht — Geming, hat mich böß gemacht, und ich gönne würrklich seinem Haller allen Spott den sein Usong leiden muss.

[121]

Ihren kleinen Blätgen über eine alte Umschrift gönne ich recht viel gutes (c) — die Vorsicht erhalte Sie mein Freund, und Ihren vortreflichen Kopf noch viele recht sehr viele Jahre, und lasse den Reichtum des letztern niemahls vermindert werden weil Sie eine so gute ausspende davon machen. Wie glücklich würde mich meine freundschaft für Sie machen, wen ich mit Juliens Geist denken könnte, und mit ihrer feeder meine urtheile schrieb — Sie müssen wieder freund mit ihr werden mein Wieland, den gewiss Sie haben unter Ihren männlichen Freunden keine Seele, die Juliens Seele gleicht — künftiges Jahr soll ich sie hier sehen (d) — möchten Sie nicht dabey seyn Wieland ? wie gerne legte ich in diesem augenblik meine Hand auf Ihr Herz, um zu fühlen ob es nicht etwas geschwind, aber sanft klopfte — meines wurde diesen moment gepresst, ich erhielt Georgens Schmetterling und drey Lieder, das von der Auferstehung an Elisen schmerzt meine

[122]

(e) Domestique de Sophie que Schwarz épousa l'année suivante à Mayence (Cf. Euph. III 380).

(a) En partie reproduite dans « Mein Schreibtisch II, 293 ss. : la précédente est datée par erreur : 10 janvier 1771 au lieu de 1772.

(b) Eberhard Friedrich v. Gemmingen, gentilhomme de Wurtemberg et homme de lettres, ami et élève de Haller.

(c) « Gedanken über eine alte Aufschrift » Leipzig. 1772. Wieland, dans une lettre à Sophie (Horn, p. 192) écrit : « Inschrift. »

(d) Projet qui ne fut pas réalisé, pas plus que les autres tentatives de Sophie pour rencontrer Julie. Cf. Mein Schreibtisch II, 284 s.

Seele (c) — der edle Liebenswürdige Mann, wie tief liegt seine Liebe für mein gutes mädchen in seinem Herzen wie rein sind seine empfindungen, und im May will Er wieder bey uns seyn — die Max ist noch immer Liebenswerth, ihr Geist wächst und sie bleibt dabey so naif, so sehr empfindsam — O Wieland warum wohnen Sie so weit, so weit weg — warum ist Neuwied keine Academie u. Sie erster — Jacobi zweyter Professor — u. warum haben Sie das recept noch nicht gefunden, meine empfindlichkeit zu verringern, so wie man die masse, eines zu stark wallenden Bluts verringern kan; es wäre mir gut. Fritz Jacobi schreibt mir das Md. Abbt in Dusseldorf [ist] dass Er u. seine Frau sie sehr liebenswürdig finden, und das Er ihre geschichte wissen möchte — aber ich sage sie ihm, am montag d... fbr soll ich Merken von Darmstadt, Dameiz u. Leuchsenring bey mir haben (f) — freut es Sie nicht? wir werden viel von Ihnen reden, ich will das Hauptsächlichste merken u. Ihnen schreiben. Adieu werther Wieland, ich umarme Ihre kinder und die Liebenswerthe Mutter davon, von ganzem Herzen. man schreibt mir von Sutgardt, Sie würden Erfurt verlassen, weil Sie Riedlen verlihren (g).

Ihre Könige (h) erwarte ich sehnlich — Leben Sie recht wohl — La Roche umarmt Sie, es geht ihm gut — recht gut. u. alle Tag mehr. Ihre alte

Sophie.

LVI

26 mars 1772.

[123]

Sagen Sie mir guter Wieland wie gieng es zu dass ich Ihnen, auf Ihren letzten lieben Brief so spet antworte — wie gieng es dass ich Julien noch nicht auf alle Lobsprüche antwortete, die sie meiner Sternheim gaab, ohnmöglich ist es Ihnen alle hindernisse zu beschreiben, lassen Sie mich also ganz allein Ihrem freundlichen hofnungsvollen Briefe nachgehen.

Es freute mich dass Sie mit meinem letzten Schreiben zufrieden waren, mein lieber Wieland. Sie sind oft recht sehr gut, den gewiss ich kan diese Zufriedenheit nicht ganz in meinem brief finden. Ihr wunsch das wir näher beisamen wohnen möchten war schon oft der meinige, u. wenn Jacobis entwurf was dazu beyträgt, so weiss ich nicht was ich genug für Jacobi than soll (a) — Gott segne die angefangene

(c) Cf. Jugement de Wieland sur ce poème dans sa lettre à J. G. Jacobi, 2 décembre 1771. A. Br. III 87.

(f) Merck ne vint pas alors à Ehrenbreitstein, et rencontra quelques mois après Sophie, à Francfort. Cf. plus bas, L. LVI.

(g) Riedel venait de partir pour Vienne, où il était nommé à l'Académie des Beaux-Arts; à peine arrivé il fut destitué à la suite de calomnies du moine Augustin Simon Jordan, qui avait été chassé d'Erfurt.

(h) « Der goldne Spiegel oder die Könige von Scheschian, eine wahre Geschichte », 1772.

(a) Allusion à un projet de Jacobi pour procurer à Wieland une situation indépendante

arbeit — ich kan leider wenig dabey thun — in Stutgardt habe ich 2 duzend u. in Wezlar durch die artige kleine Kiesinger auch 12 erworben, hier nur 8 — Merk arbeitet in Darmstadt — Leuchsenring u. wir alle zweifelten anfangs an dem ton der Nachricht, der uns nicht anlockend deuchte, weil er mehr satire, als reiz zu fassen scheint und besonders die noblesse trifft — Baron Franz Kerpen will sich auch beeifern — Gemming will Regensburg gewinnen... wenn es geräth Lieber Freund wenn es nach wunsch geräth, u. das Sie dadurch eine anlage zur unabhängigkeit erlangen, o so gönnen Sie bey veränderung Ihres wohnplazes *Neuwied* den Vorzug, nur 2 stunden von mir, einen Tag von Jacobi — in der schönsten Lage der Natur, einen schönggebauten Ort — Grafen u. Gräfin die edelste, beste Seelen, mit viel, sehr viel Geist — Brechter zum Pfarrer erwählt, o Wieland, sagen Sie Ihrer frau, wie herzlich mich Ihre nahe Nachbarschaft freute — wie

[124]

gerne La Roche, ich und meine kinder, Ihnen, Ihrer lieben frau, u. Ihren kindern alles mögliche freundliche erzeigen würden wie gerne bestellte ich Ihre wohnung u. sorgte für die erste Provisionen der Himmel lasse diesen schönen Traum in erfüllung gehen, unser Herbst würde noch angenehmer als frühling u. Sommer werden. das Portrait von Julien, war nicht von Leuchsenring, sondern von Juliens Hand, sie machte es in seinem nahmen u. schikte mirs — elle a pris pour L. un degré d'amitié surprenant (b), les lettres qu'il m'a fait lire, et qui n'étaient pas en petit nombre, m'en ont persuadée, elle est toute prête à recevoir une de vos lettres — Charlotte est accouchée d'une fille et Msr de Pöllnitz aurait voulu un fils (c) — Je dois voir Reverdil un de ces jours il retourne de Copenhague avec une pension de mille écus chez lui et Julie me l'adresse. —

Dumeiz, Leuchsenring et La Roche faisaient une nuance singulière,

contes y la couleur de mon âme, et representes vous de quel humeur

j'étais asise, dans ma petite place vis à vis de Leuchsenring qui depaque-

tait tous les jour de Dieu un auttre feuillet de lettres — La Roche et

Dumeiz se promenaient en long et en large de la chambre et s'impatien-

taient de toutes leur forces, et moi je souffrais en allentors [...] de tout côté

— ils ne harmoniser ont jamais ces trois et Merk n'était pas ches moi —

mais moi j'irais chez lui, car le jeudi st. je part pour Francfort et Darm-

stadt avec la Max, en reprenant par Mayence. Voules vous que je

voye Md de Wartensleb — L. l'a [vue] et le Chevaier Bouflers ches

elle, mais je n'en sais rien de plus —

en Rhénanie, projet peut-être en rapport avec l'Académie à créer à Neuwied, ou bien relatif à une maison d'édition qui devait être fondée en collaboration. Le 19 juin 1772, Wieland propose de s'associer à cet effet avec un nommé Bärstecher (cf. Auserl. Brw. page 66).

(b) Leuchsenring avait été mis en relations avec Julie Bondeli par Sophie. Celle-ci envoya à Sophie, dans l'écriture de Leuchsenring, une relation fantaisiste de la première entrevue, où elle traçait son propre portrait (cf. Mein Schreibtisch II, 277 s. et Bodemann : Julie B. page 355).

(c) Charlotte, sœur de Julie, avait épousé un Mr de Poellnitz, et habitait à Montricher.

Grâce à Dieu, que vos Enfants ayent passé cette laide et méchante maladie des petites véroles, Caroline est si jeune qu'elle se tirera très bien de ses cicatrices — hélas, que ne puis-je les voir ce moment, et les embrasser avec Père et Mère. je suis au mieux ici, presque favorite de la Princesse, bien vue des honnêtes gens, et L. R. avance aussi en chemin ou il pourra rendre service efficace, il vous embrasse, votre amitié lui est cher, et la sienne vous vaudrait quelque agréments si vous fusiez plus près de nous — moi j'aime le Prince qui sait vous aimer — je l'aime mieux que la Princesse qui goûte mes idées singulières — j'ai écrit à Md. de La fite (d). mais cette lettre me coutait des peines infinie parce que je la vouloit rendre si belle, quelle en était hideuse — adieu Cher Wieland Dieu vous protège et vous conserve, si au tout (1) de cela il accomplit le reste de mes vœux, je serais à genoux pour rendre grâce, et pour cela, et pour tout — adieu bon Cher ami adieu de Sophie — La Roche vous prie de dire aux savants Gautier de ches vous d'adresser les feuilles ici et non à Warthause — donnez son adresse pour ici.

LVII

[125]

7 may 1772,

Ich bin Lieber Wieland, seit 14 Tagen in francfort — Darmstadt, und Maynz gewesen bey unserm Dumeiz, wo mir ich bekenne Ihnen der gedanke, in dem Hause dieses unschätzbaren und bewährten freunds zu seyn, ein theil meines Himmelreichs war, ich genosse diese Freude nicht wie ich wünschte, es war stückweise weil immer allerley gattung menschen kinder uns besuchten — doch war es etwas, ich hofe Gott erhält ihn noch lange, oft hatte ich augenblicke wo ich ihn und seine wohnung, seine kirchenkleidung mit der äussersten bewegung ansah, in dem ich fühlte was für eine menge Geist, einsicht geschäftigkeit, und empfindungen, zu einer Classe unthätigkeit verbaut worden ist — der edle liebenswürdige Dumeiz — von den meisten ungekant die schönste theile seines vesstands u. Herzen im Schatten, so viele Leute um ihn, die ihn nicht zu schätzen, und nicht zu Ehren wiessen — Er liebt Sie vom Herzen, und weisst recht schöne, recht gute ursachen zu sagen warum —

Merk (a) kam nach Frankfort u. mit ihm gieng ich nach Darmstadt

(1) Ou « au bout ».

(d) Marie-Élisabeth de La Fite femme d'un ministre français à La Haye, après avoir traduit les lettres de Gellert avait commencé la traduction de Fr. v. Sternheim comme 'avait annoncé Julie Bondeli. C'est d'elle qu'il est question dans la lettre de Sophie à Merck le 5 janvier 1772 (Wagner I. p. 31) et non de la princesse de Gallitzin.

(a) Au cours de ce voyage, Sophie fit la connaissance de Merck, venu à Francfort, et aussi celle de Goethe. De là elle se rendit à Darmstadt chez Merck. L'impression qu'elle produisit sur Merck, prévenu contre elle par des colportages de Leuchsenring, se reflète dans une lettre de Merck à sa femme (K. Wagner ; Briefe aus dem Freundeskreis von Goethe, Herder, Höpfer und Merck 1847, p. 21-23). Voici comment il la caractérise : « Frau von La Roche ist eine Frau der grossen Welt, von den nobelsten Manieren ; sie spricht besser französisch

— u. wohnte mit der Max in seinem Hause. Mitwochs sah ich die frau Landgräfin — o Wieland was ist dieses für eine frau — lautter Seele, so fühle ich es — sie war mit mir zufrieden und umarmte mich in ihrem Cabinet mit Zärtlichkeit — mich deucht auch, in allen Personen die diese frau umgeben ein Strahl von ihr zu bemerken — wie glücklich wäre ich gewesen, wenn ich um sie gelebt hätte, alle die ich sonst gesehen, sind zu hohlen hölzernen bildern geworden, und was ich nun sehe, scheint Gestein — die Frau Herzogin von Zweybrücken würdige mutter der edelsten Fürstin — die kinder dieser Frau ich werde niemahls ohne Rührung davon reden — *Merk* ist ein vortreflicher Mann, in allem betracht. Er, und seine Frau wollen mich hier besuchen (*b*). das Hessische (*c*) Haus — die Flachsland das Liebenswerthe Mädchen — Ihre erinnerung wurde gefeyrt, Mein Wieland und der Tod unseres Brechters beweint ist es Ihnen nicht leid, um den würdigen Mann, haben Sie noch schriften von ihm ? Geben Sie mir nachricht, wir sorgen für die Wittib u. 4 kinder — in Maynz habe ich H. v. Groschlag gesehen, der von Ihnen viel redte — u. auch von verbesserung Ihres einkommens, um Ihre muse à l'aise zu setzen — Er hat auch in Frankreich für die prenumeration des Agathons gesorgt — war aber mit dem ton der anonce gar nicht zufrieden — ich war hier nicht glücklich 12 habe ich mehr nicht erhalten 1. da hat Dhomher v. Hohenfeldt 3 genommen — Gott gebe doch allen seggen dazu — Sie können wenigstens wieder einmahl eine Reise machen — und dies ist immer eine kleine schadloshaltung für abwesende. die sehr schätzbare frau v. Keller — u. fräulein Julie (*d*) habe ich auch in Darmstadt, aber nur augenblike gesehen. Sie haben eine edle, und eifrige freundin an dieser Liebenswürdigen Dame — fräulein Julie ist ein reizendes gefühlvolles kind die mir viel von Ihnen sagte — wie gern mein Wieland gönne ich Ihnen diese erquickende nachbarschaft — aber mein freund wenn Sie ohnabhängig leben, und ohnbeschränkt willkürlich arbeiten könnten 1. in der Nähe von mir wären, wie schön, wie glücklich wäre dieses — lassen Sie sich ja an keinem Hof fesslen,

[126]

als deutsch, und ihr Geist geht mit einer überraschenden Schnelligkeit von der tiefsinnigsten Unterhaltung zu jenen leichtesten Aufmerksamkeiten über, die wir unserer Umgebung schuldig sind ; sie setzt Ihre Maske der Unempfindlichkeit auf wie sie will... Es ist ein starker Kopf, und ich weiss aus Erfahrung dass es nicht gut thut, sich daran zu reiben — wenigstens wenn man sie sieht, ist sie ganz anders, wie ihre Briefe. Sie spricht unendlich besser, als sie schreibt ».

D'ailleurs Sophie ne plut qu'à moitié à l'entourage de Merck, notamment à Caroline Flachsland (cf. Zimmermann : J. H. Merck, p. 176 s.).

(*b*) Une réunion littéraire fut convoquée en septembre à Ehrenbreitstein, à laquelle Merck devait participer (cf. Goethe, Dicht. u. Wahr. 31, 13).

(*c*) Andreas Peter Hesse, fonctionnaire à la cour de Darmstadt, était le beau-frère de Caroline Flachsland

(*d*) Amie de Wieland, habitant Stetten, près d'Erfurt. Wieland appelle Julie Keller : « meinen Liebling », dans sa réponse (Horn, p. 155). Cf. aussi Muncker : Pervonte, p. 186, où se trouvent deux lettres de M^{me} Keller à Wieland.

ich bitte Sie (e) — und lassen Sie mich gelübe, um Ihre nähierung machen — alles will ich mit ganzem vollem Herzen für Sie, 1. für die Ihrige seyn — was unsere alte Freundschaft u. die erfahrung meiner jetzigen Jahre geben kan — adieu mein theurer Freund — Gott gebe Ihnen, Ihrer mir Lieben Frau u. kindern gesundheit u. vergnügen, ich umarme Sie alle, mit der ganzen Zärtlichkeit meiner Seele — La Roche empfilt sich von Herzen — ich bin ewig Ihre Freudin

Sophie LA ROCHE.

LVIII

d. 16 Juny 1772.

Seit einiger Zeit werde ich von Visitengebern und nehmern — wie in einem hölzernen Reif herumgetrieben — meine Seele wird krank und schmachkend dabey aber man sagt das dieses ausdauren für die festsetzung des glüks von La Roche vortheilhaft seye — also gehe u. daure ich so lang die hölzerne Bewegung daut — aber den golden Spiegel habe ich doch schon durchblättert, u. mit thränen des danks, mit überfliessenden Thränen der besten empfindung habe ich Sie meinen Wieland geseegnet. O wie schön werden Ihre männliche Jahre — mein lieber theurer Wieland — Gott belohne Ihre mühe, durch den Eindruck den es auf fürsten u. Rathgeber seelen machen soll, das schöne fürtreffliche Meisterbuch — aber um Ihre Gesundheit bitte ich auch denn wieviel — wieviel arbeiten Sie — und Wieland was denken Sie, was ich zu Jacobis Bemühungen für Sie sage o Wieland was für aussichten liegen in einem Brief von Fritzen vor mir (a), der edle feurige Mann — was thun wir, ohne grosse Triebfedern — u. was können wir, wenn sie in uns sind. weinend denke ich, an seelige tage wo Sie mein nachbar an einer... (1) seyn können mit freude u. sorge vollem weinen, hofe ich, u. genieße schon voraus.

Meine freundin Wieland soll sich ermuntern und für ihre Gesundheit sorgen, wie herzlich werde ich sie u. ihre kinder an mein Herz drücken.

O Schiksal lass dich das Glük meiner Freunde so freuen wie es mich freut. La Roche ist über Ihre Scheschianische Gemählde entzückt, Sie wissen das ers nicht oft ist. mais à bonne enseignes — adieu meine geliebte Freunde ich umarme mit der grössten Zärtlichkeit Ihre.

Sophie.

Wissen Sie die historie von Sophie Hatzfeld ? (b) Kerpen ist fast

() Cet avertissement semble se rapporter aux pourparlers déjà engagés avec Weimar. Cf. l'art. de Seuffert dans Viertel-Jahrschr. f. Lit. gesch. I, 342).

(1) Le texte porte « bache ». Le fem. est parfois employé dans certains dialectes.

(a) Cf. l. XLVI. Jacobi s'était intéressé au projet d'une maison d'édition et de la publication d'une revue, le Mercure allemand (cf. auserl. Brief w. I, p. 67 s.). Wieland, dans sa lettre à Sophie (Horn, 160) se montre sceptique sur la réalisation de ce rêve. S'il réussissait, il se sentirait « un tout autre homme ».

(b) « Cette pseudo-Musarion », comme l'appelle Jacobi, était, répondit Wieland, destinée par la nature à être tout au plus une Leontium, une Ninon de Lenclos. »

darüber tod — Die Sache ist doch zu entschuldigen — nur die ausgabe einer nicht reichen familie hätte sie vermeiden sollen.

LIX (1)

Wie kan Ihnen Liebster bester freund gefallen, wenn Ihnen Sophie schreibt, das Sie vom Heutigen tage keinen Brief von ihr erhalten hätten wenn nicht unser rechtschafener guter Fritz Jacobi mir den auftrag gemacht hätte in seinem nahmen etwas an Sie zu schiken (a) — der Liebe geschäftige Geist, und wirksamkeit seines Herzens sind mit ihm hieher gekommen — alle tage komen briefe alle tage schreibt Er etliche, u. wenn ich wegen der Wassercur etwas darüber sage, so erzählt Er mir so viel von der nothwendigkeit u. nutzbarkeit seiner Briefe das ich Ihn schreiben lasse weil ich überzeugt bin dass Er gutes thue u. weil gutes thun so schön ist besonders wenn es in einem Edlen ton geschieht. [159]

Und nun da Sie von mir wissen das Fritz Jacobi mit arbeit überhaufft ist, so will ich noch zu seinem besten sagen — das ich heut ihn — Georgen und La Roche gezwungen habe einen besuch bey frau v. Grift zu machen da ist es billig, etwas dagegen zu thun — u — noch dazu für Wieland und dies besteht, in überschiken dieser neuen anzeige wegen Ihrem Agathon — die sollen Sie in Zeitungen einschalten lassen u. unserm Jacobi die Zeitungen benennen, um das Er in hiesigen Gegenden andere nimmt — [160]

In Leipzig aber sollen Sie es ganz apart drucken lassen u. ihm auch exemplare davon zuschiken — theils mit der Briefpost — theils mit dem Postwagen. was Sie aber daran zu ändern finden sollen Sie thun ohne einen gedanken darüber zu haben das er so an seine ideen geheftet seyn könnte, das Zusätze, oder verminderungen ihm empfindlich wären — adieu mein Wieland voilà la seconde sotte lettre d'affaire que je vous écris — Dieu conduise les votres à bonne fin — ou en êtes-vous, avec Weimar ? (b) et ou en sera l'aimable Stadthalter Dalberg quand il pourra seulement soupçonner l'idée de vous perdre, lui qui conte tant sur vous dans son nouveau plan pour l'université, et pour son existence morale à Erfurt. mais vive Wieland son bonheur — et sa satisfaction particulière — si je ne pensais à cela, mon cher, mon bon ami — ne vous prierais-je pas de poursuivre les idées Palatine (c) — je vous serre tous dans mes bras chers amis et cousins (2).

(1) Classée par erreur, dans le msr, après la lettre 71; elle se rapporte manifestement à l'été 1772. Comme elle accompagne le second avertissement de Jacobi pour la nouvelle édition d'Agathon, avertissement daté du premier août 1772 (paru dans les *Frankfurter gelehrte Anzeigen* N° 71, du 4 sept. 1772. Neudr. D. L. D. 7/8, p. 472 s.), elle peut être datée du début d'août 1772.

(2) Sans signature.

(a) « Zwote Nachricht an das Publicum die neue Ausgabe der geschichte des Agathon betreffend ». Le premier avertissement avait paru dans le N° 26 des *Frankf. gel. Anz.*, 21 mars 1772 (Neudr. p. 173).

(b) Wieland avait depuis juillet sa nomination pour Weimar.

(c) Sans doute le projet de revue et d'édition, en association avec Jacobi.

LX (1)

[165] Ich schreibe Ihnen Lieber guter Wieland, mit einem halben kopf, den die Somerhize von Kerlich hat den besten Theil vertroknet ; doch fühlte mein Herz den werth Ihres Blätgens an mich in unsers unschätzbaren Fritzens Briefe u. für dieses danke ich Ihnen mein Wieland, so wie ich alle meinen freunden für ihre gütige vorurtheile für mich danke — Ihr entwurf u. meine wünsche sind so gut, so schön für die wahre glükseeligkeit meiner künftigen Tage, dass ich mir nicht traue mich ihnen zu überlassen, meine hände habe ich auf [um] still zu flehen — um die zu seegen die dazu helfen — Fritz — O der hat keines zuspruchs nöthig alle wüksamkeit seines geists u. herzens ist Ihnen geweyht, so wie jede sanfte gesinung der Seele unsers edlen George —

[166] Sie wissen das beyde bey uns sind — Sie wissen, was die freundschaft u. Geseilschaft von Jacobis für meinen kopf u. mein Herz ist, also nehmen Sie theil an meiner freude — mais Wieland je pense au milieu de cela à ma chère Riccoboni qui dit si bien — il faut être bien aimable pour le paraître à ceux qui nous voyent tous les jours — donnez moi votre B nediction recevez la mienne pour vos Enfants quel moment Wieland que celui où je vous embrasserais avec votre famille — adieu et amen de tout mon cœur (2).

LXI

d. 11 august 1772.

[129] Den augenblik Liebster Wieland, wo ich von dem Lestisch meiner kinder aufstund, und an Sie schreiben wollte, — erhielt ich Ihren Brief, für den ich Ihnen danke, und Ihre neue Bestimmung mit zärtlichen wünschen der besten Freundschaft begleitte (a).

Es ist wahr, dass La Roche und ich diesen Ruf besser fanden, u. mehr lieten, als die übrige Vorschläge die Ihnen gemacht wurden (b) weil wir mehr Grund und Sicherheit darin sehen, als die andre nicht zeigen konten — Gott erhalte Sie, und seegne Sie Liebster Freund — Ihr Amt ist so schön als wichtig, aber da Sie guten Grund antrefen so ist Ihre aussicht auf die Erndte des Staats, mit einer so süssen hofnung verbunden, dass alle Ihre Mühe dadurch erleichtert u. Ihr eifer unterhalten werden muss.

Ich fühlte in dem innersten meiner Seele, wie sehr die Tage meines vernünftigen Lebens, durch Ihren nahen wohnplatz bey mir, im eigentlichen verstand *verheerlicht* worden wären, ich fühlte daher auch was ich an wahrer Freude verlor, da ich für Weimar redte — aber

(1) Classée à la fin du ms. ; appartient à l'été 1772, car elle se rapporte à ce même projet rhénan. Peut-être réponse à la lettre de Wieland, du 22 juin 1772 (Horn, p. 160).

(2) Sans signature.

(a) Cf. la lettre de Wieland, du 7 août (Horn, p. 162).

(b) Allusion aux projets antérieurs notamment pour Halle, Vienne et Giessen.

Ihr Bestes und der grössere Theil Wohltuns der auf tausend und tausend nachkömmlinge fliessen kann, überwog und nun mischt sich die Thräne über verlorene hoffnung mit der von der Freude, u. der wünsche, die Ihre jezige Stelle von mir fodern.

Thun Sie es Lieber Wieland, thun Sie es, bleiben Sie sich u. Ihren, vor den augen der ganzen Welt genomener verbindung getreu, bleiben Sie sich selbst gleich. Sie können nicht glauben wie ohnendlich theuer Sie dadurch meinem ganzen Herzen werden.

[130]

La Roche umarmt Sie u. wünscht Ihnen tausend Gutes. Er bittet Sie, Ihren jungen Fürsten die kunst zu lehren, *Verdienste u. Rechtshafenheit zu kennen und zu lieben*, u., die scheinfarben, von den wahren zu unterscheiden.

Jacobis stillschweigen (c) gegen Sie wundert mich, Er wird schon wieder reden — ich hätte mit Ihnen mein Wieland über den aufenthalt der 2 Brüder bey mir reden mögen, aber nicht schreiben. Ich lerne übende Philosophie mein Wieland. u. diese ist wohl immer die beste für uns u. andre — o mein freund wenn ich die seelige tage noch erlebte wo aus Wielands Händen ein *Edeldenkender fürst* komt, der wahres glük in seinem Land verbreitet, was für empfindungen werden in meiner Seele seyn, wenn ich Sie da umarmen werde — ich empfehle Sie der Vorsicht meine Liebe freundin Wieland u. Ihre kinder drücke ich an mein Herz, wer Sie hat wird sie lieben, u. Ihre kinder werden viel vorteile der erziehung in Weimar geniessen.

H. v. Grosschl. soll nächstens sicher kommen u. wird gewiss von Ihnen reden, ich will Ihnen getreue nachricht ertheilen — Dumeiz war bey uns u. ist auch über *Weimar* froh umarmt Sie auch u. macht gelübde für Sie.

Leuchsenring will den E. pri. von Darmst (d) wieder verlassen — machen Sie es nicht so — einen wunsch habe ich noch — reisen Sie mit Ihrem Prinzen o thun Sies Wieland — aber als menschen nicht als fürsten kinder. Der würdige Graf Görze, Sie mit 2 treuen dienern sind genug — u. wenn Sie ... (1) so seh ich Sie eh 3 jahr um sind — — fr. v. Keller u. die reizende Julie liebe ich — adieu Wieland — bald bald mehr (2).

LXII

Coblenz d. 24 7br. 1777.

Ist es wahr — ist es möglich Wieland dass Sie mit Ihren Freunden La Roche völlig gebrochen haben (a) — konte ich Ihnen so viel zuwieder

[131]

(1) Illisible.

(2) Sans signature.

(c) Wieland se plaignait de ce silence à Sophie : cf. Horn, p. 165.

(d) Erbprinzen von Darmstadt. On sait que Leuchsenring était son precepteur.

(a) L'interruption, dans la suite de ces lettres, ne correspond pas à une rupture entre Wieland et Sophie. Bien que la correspondance s'espace depuis l'installation de Wieland à

gethan haben — das ein unwillkür von Jahren lang nicht hinreichend war — Sie wieder zu beruhigen — so müssen Sie doch diese Freude noch haben — zu wissen dass es mich schmerzt und das mir leid ist — nichts von Ihnen von Ihrer Frau Mutter — Ihrer Gattin u. Ihren Kindern zu wissen —

Ihr Mercur (b) — der in diesem vertröckneten u. traurigen Geisterland kaum bekant ist — ist also alles — was ich seit so langer Zeit von Ihnen weiss — u. jede Hoffnung Sie noch einmahl zu sehen ist also auch hin —

Adieu soyes heureux — Julie (c) m'a prié de ne la plus nommer devant vous — parce qu'elle dit qu'il vaut mieux d'être oublié tout à fait que — cette digne Julie n'est donc plus rien — et moi que suis-je devenu chez vous — Wieland ! dites ! est-il possible que cela soit — et reste pour toujours (1).

LXIII

[133]

am tag aller Seelen 1777.

Lieber — werther Wieland ! Gott wolle Sie und Ihre kinder seegen — so viel als da sind, und noch kommen mögen — dank für Ihre freundliche freude — mich zu sehen — dank für die noch freundlichere nachricht der geburt Ihres Sohns (a) — Er u. Ihre Töchter müssen nach der nothwendigen mischung — der väterlich u. mütterlichen Seelen u. Säfte — ganz vortrefliche liebe geschöpfe werden — die ich einst noch einmahl sehen möchte — umarmen Sie mein Freund die schätzbare Liebe Mutter *Ihrer Kinder* mit herzlicher zärtlicher Hochachtung — und sagen Sie ihr meinen dank, für jedes Glück, das ihr reines vortrefliches Herz in jeder gelegenheit — über das Ihrige ausgiesst — küssen Sie alle Ihre kinder sagen Sie ihnen — dass ich sie um ihrer Eltern willen innig liebe — und Ihrer frau Mutter — vieles recht vieles von dank für vergangne u. jetzige gesinnung. Nein Wieland — Ihr Sohn soll nicht Erlöset — u. nicht gekreuzigter werden das eine — und andre hilft zu so wenig. O ich bitte Sie ! arbeiten Sie etwas voraus an Ihrem Merkur — das Sie nicht eilen dürfen (b) —

(1) Sans signature.

Weimar, elle ne s'arrête jamais complètement. Horn publie quatre lettres de Wieland en 1773, quatre en 1775, deux en 1776. Wieland semble s'éloigner plus que ne le fait Sophie. Le 30 septembre 1773, il se sent déjà étranger au cercle sentimental d'Ehrenbreitstein (Aus. Briefw. de F. H. Jacobi I, p. 143) ; en 1775, il convient que le nimbe qu'il voyait autrefois autour de son amie a disparu depuis longtemps » (id., p. 217).

(b) Wieland publiait depuis 1773 le « Teutscher Merkur ».

(c) Julie Bondeli.

(a) Ludwig, né le 26 octobre 1777 ; — Cf. A. Br. III, 285 et Horn, 188.

(b) Le 30 septembre, Wieland lui savait annoncé son intention de se rendre à Mannheim par Francfort, pour assister vers le nouvel an à la représentation de sa « Rosamund ». Jacobi, qui avait pris une part très vive à l'élaboration de cet opéra, devait venir. (Cf. aus. Briefw. de Jacobi, p. 265 à 279, et Horn 184-7).

wieder zu Ihrer presse zu kommen — seit vorgestern abend sind wir wieder hier von Düsseldorf — wo ich in Wahrheit glücklich war — Fritz Jacobi — ist ein *Edler* ein ganz edler mensch — möge ihm der Himmel nur so viel gesundheit des körpers verleihen als er ihm grosses u. schönes in seine Seele legte — Er hatt alles was um ihn ist mit einem Theil seines Lichts bestrahlt u. seinem Feuer erwärmt u. belebt. [134]

Sein Graf Nesselrodt — ist eine eingene art von vortreflichem jungen Mann — die Liebe würdige tante Fahlmer (c) ist mit uns bis lieher gereist u. nun weg — adieu mein Freund — u. meinen Seegen.

Ihre alte Sophie.

LXIV

d. 6 ds jahrs 1778. [135]

Guter Wieland ! wie spielt der Zufall mit den Freuden der besten Menschen.

Just da ich bey der rückgängigen reise unserer Jacobi darauf bedacht war mit dem jungen Baron von Stein (a) bis nach frankfort zu reisen um von da aus — mit Max u. einem freund aus Dieburg nach Manheim zu kommen — so langt die traurige nachricht des Tods von dem letzten des bayerischen Hauses an (b) — Sie verlieren also mein lieber Freund, die Hälfte des Vergnügens so Ihnen von Carl Theodor zugedacht war — und ich ! wie viel geht mir zu grund ! Sie so nah hier — den ich einige Tage hätte sehen und sprechen können — tausend sachen fragen tausend andre sagen. Ich werde Sie müssen zurückreisen lassen ohne einen augenblik zu geniessen — was mir so lieb — so gewünscht war (c) O Wieland ! was sagt man da ? ich weiss nichts als aus den fragmenten von Klopstok — Resignation u. ertragen ist eigentlich das glük der besten menschen — aber ein theures glük — und würrklich mir sehr — sehr theuer bezahltes — alles süsse, von wiedersehen — wieder mit Ihnen, über alles reden — bey meiner Max — bey mama Goethe mit Fahlmer — auch dem rich so vergessenden Merk — es ist eine ganz unerträgliche idee die ich da ertragen muss. [136]

Werden Sie Wieland, Ihrem so wahren — ehmahls so lieben Freund v. Groschlag nichts sagen, ihn nicht besuchen — Er schickt

(c) Johanna Fahlmer, tante de Jacobi, et confidente de Goethe à l'époque de ses fiançailles avec Lili.

(a) Le futur ministre prussien. Sophie était en relations avec la famille de Stein, de Nassau ; le père de Heinrich Friedrich Karl était au service de l'Electeur de Mayence. Sophie introduisit à Nassau le jeune Goethe en 1774 ; après la mort de Julie Bondeii elle trouva auprès de la baronne de Stein, Marianne, une amitié susceptible de remplacer celle qu'elle avait perdue (cf. *mein Schreibtsch*, II, p. 637).

(b) La mort de l'Electeur de Bavière, survenue le 30 décembre 1777, empêcha la représentation annoncée pour le 11 janvier 1778 (Cf. Horn, p. 193).

(c) Wieland montrait moins d'empressement, craignant de ne pas revoir Sophie avec une joie sans mélange (Horn, p. 192).

Ihnen seinen wagen u. leute geben Sie dem Edlen Mann einen Tag von diesen — so [Sie] nun Mannheim nicht geniessen können Er geht anfangs februar nach Paris. Sie müssen ihn also noch im januar sehen — es wäre schön — wenn Sie es thäten — u. Groschlags vergnügen wäre ein ersatz dessen so ich verliere. Lassen Sie Ihre Freundin *Sophie* noch etwas von sich hören — ich bitte Sie. La Roche hätte bald die Reis mit mir gemacht u. sagt Ihnen tausend freundschaftliches. adieu — Ihre Hand — zu was ? ich kan sie nicht fassen (1).

LXV

[137]

23 8br. 1778.

Wieland ! unsere Julie Bondeli — ist d. 8 august gestorben.

Bekomt sie kein denkmahl von dem Mann den Sie liebte — der einst Ihren Geist u. Seele anbettete — es hätte sollen neben Rousseaus denkmahl im Merkur erscheinen — adieu Wieland ich muss weinen — den erst heut schrieb es mir die Generalin von Sandoz u. schickt mir einen Brief zurück, den ich an Julien geschrieben u. die edle grosse Seele war schon von unserer Erde weg.

Ich umarme Sie adieu *Sophie La Roche*.

LXVI

138

Coblenz, d. 18 Xbr 1778.

Wieland ! Ihnen übergebe ich noch diesen einschluss an das fräulein von Göchhausen (a) — u. will Ihnen noch sagen, das es mich schmerzt wenn Sie meinen 2ten Brief, der von Julien Tod schreibt, nicht erhalten haben (b) — den mein schmerz über ihren verlust — drückte sich, in diesem 2ten sanfter u. weiter aus als in dem ersten — wo ich in der That nichts als bittre, abgeschlossene schrey that u. eist nach fühlte, das es Ihnen weh thun musste — ich weiss nicht warum mein Freund, es geschehen ist aber wir sind auf einen Scheidweg gerathen ob wir schon die nehmliche gegend, von den Empfindungen, u. gegenständen durchwandern — ausser dass Sie auf den höhen — u. ich im thal hingehe so könnten wir uns doch manchnahl freundlich zurufen — aber dieses gehörte unter süsses, edles glük des Lebens — also muss ich mir sagen — warum solt du es geniessen ? bessere edlere haben es nicht ! u. so geb ich mich zufrieden — setze mich u. fange einen neuen phantastischen Brief an u. würde niemahls —
[139] *niemahls* diejenig, persönlich gekant haben — deren bekantschaft

(1) Sans signature.

(a) Dame de compagnie de la duchesse Amalie de Weimar, qui, au cours d'un voyage aux bords du Rhin, était venue voir Sophie (Cf. Horn, p. 195).

(b) Wieland n'a pas reçu cette seconde lettre. Le 20 janvier 1779, il fait part à Sophie de l'impression singulière qu'il ressentit à l'époque de la mort de Julie (Horn, p. 197) — Cf. Raumer, hist. Taschenb., X, 409.

meinem Herzen, am angelegensten war — Ich war in Dieburg — doch sind Sie geliebt u. geehrt, so wie ich es gern hörte — möchten Sie mit da gewesen seyn.

Mama Göthe sagte mir — dass Sie bald wieder einen zuwachs, für Ihre kinder erwarteten — (c) möge diese Stunde der angst für Sie u. Ihre liebenswerthe Frau glücklich vorüber seyn — umarmen Sie sie — u. Ihre kinder — u. die würdige Grossmutter in meinem Nahmen, von Herzen — O ! Wieland Sie haben niemand um sich — der von Julien mit Ihnen reden kan, so wie ich — wollen Sie nicht von ihm reden. wollen Sie mich nicht, etwas erben lassen was in Ihren gesinungen noch Julien gehörte ? — ist Ihnen alles, alles näher geworden als ich ? — mag es, mein Lieber freund u. verwandter — wenn es Ihnen nur recht wohl dabey ist. so soll mir alles lieb u. werth seyn. man sagt die Herzogin Louise sey nun in allem Betracht glücklich ich, danke dem Himmel, den ich liebe sie mehr als ich sagen kan — adieu Wieland ! Gott mache Sie zu einem der glücklichsten menschen — wunsch von.

Sophie La ROCHE.

Sind Sie mit dieser erinnerung an unsern alten Grafen zufrieden ? (d).

LXVII (1)

Nein lieber Wieland ! ich habe nicht gewust, dass Sie wieder einen Sohn haben (a) — aber es freut mich, dass Sie mir es sagen u. das Ihre so schätzbare Frau dabey ganz wohl ist — mama Göthe hat einen herrlichen Gedanken über den Tag gehabt (b) — u. es bleibt mir nichts als amen dazu zu sagen und für mich zu wünschen dass ich einst Sie u. Ihre ganze Familie beysamen sehen möge — u. bey Ihnen auf einige Tage wohnen könnte — innig freute michs — mehr als ich schreiben kan — ich will für eine silhouette von Engel Julie Sorge tragen — auf allen fall aber auch Ihnen wie der generalin Sandos (c) eine Copie von Juliens Bildnis schiken wozu ich eine von mir legen will — das stük erinnerung das Sie so lebhaft anwandelte ist sonderbar — ach Wieland wenn nicht manchemahl entfernte edle

(1) Sans date, vraisemblablement de fin janvier 1779. Dans le manuscrit, placée à la suite des lettres datées, après notre numéro 59.

(a) Le 7 décembre 1779 naquit son fils Karl Fridrich. Cf. l. à Merck, 9 décembre 1778 (Wagner, I, p. 150).

(b) Peut-être dans Rosaliens Briefe, II, n° 93 (éd. 1797, p. 479 ss.). Dans sa réponse (Horn, p. 190) Wieland écrit : « Wir werden keinen solchen Mann mehr sehen, Sophie ! Dieser Schlag Menschen ist ausgestorben... ».

(c) En réponse à la lettre de Wieland du 20 janvier 1779.

(b) Cf. Horn, p. 204 s : « Mutter Göthes weissaget grosse Dinge von ihm, weil er grad an Agathonstag zum erstenmal in die Welt geguckt hat ».

(c) Amie de Julie, qui l'assista dans ses derniers instants, et envoya à Sophie les reliques de la défunte (mein Schreibtisch II, 265).

[162] gute Seelen uns umschwebten uns in die höhe hielten, — stärkten — ermunterten — so glaube ich wären die besten oft zu beklagen — Es freut mich sehr dass Sie mit dem fragment meiner Briefe zu Stadions andanken zufrieden sind — La Roche freut sich über dies was Sie dabey anmerkten u. sagt Ihnen tausend freundschaftliche grüsse — u. nun hören Sie mich — loben Sie doch in Ihrem Merkur meiner Rosalie briefe einmahl (d) dass man auch den 2ten theil gern kaufen möge, und dann lassen Sie mich davon eine Reise von Ihrer u. meiner Sophie bezahlen u. bringen Sie guter Vetter sie zu mir...

Ach warum war wieder eine schiedwand zwischen uns — die mir nicht erlaubte Sie wegen dem gang der ideen dieser Briefe zu fragen ich wäre so ruhig gewesen, wenn Sie mit Ihrem passeport in die welt gereist wären — ich wolte Merk darum bitten — aber — La Roche ist wohl u. der Churfürst schätzt ihn so wie ihn das Land liebt, ich bin auch wohl und habe ursache vergnügt zu seyn, weil mich gute menschen noch immer lieben. Sie mögen herkommen wo sie wollen ob ich gewiss schon recht grossmütterlich aussehe — meine Max ist nun in einem recht schönen Haus — hat 3 eigene kinder (e) — hier u. da was zu leiden (f), aber auch freude u. ist sicher für sich u. die ihrige unabhängig zu seyn — u. ist das nicht viel, ist es nicht das letzte —

[163] Fritz ist als oberlieutenant in Dillingen (g). Schönheit, Verstand, fähigkeit alles noch mit dabey — aber auch leichtsinn und das übrige — Loulou ist ein hübsches kunstloses munteres launiges mädchen u. hat mir schon von ein paar Leuten die frage zugezogen — wie ich so sehr gescheude frau es gemacht hätte — meiner Tochter das jetzt so seltene unschuldsvolle — frohe jugendliche gute naive zu geben u. zu erhalten — die Leute wissen nicht so gut als ich — dass das beste meiner kinder von Mutter Natur, nicht von Mutter Sophie ist (h) —

Carl u. Franzi sind zwey liebe gute buben, die mich u. ihren vatter mit hoffnung erfüllen wenn die Zeit, dies was blüht frucht werden lässt — so machen diese zwey buben unser alter schöner als unsere jugend war — sagen Sie amen dazu — und glauben das Ihnen mein Herz alle Vaterfreuden wünscht, wie ich mir Mutter freuden gönne, ich umarme alle die Ihrige innig — von der grossmutter an. Fritz Jacobi

(d) Wieland l'avait invitée, l'année précédente, à lui donner pour *Le Mercure* la suite des « Frauenzimmerbriefe », qui paraissaient dans l'« Iris » de Jacobi (Horn, p. 194). Il ne répondit pas directement à la prière ci-dessus.

(e) A savoir : Anton, né le 12 mars 1775, Sophie, née le 15 août 1776 et Clémens, le 8 septembre 1778. Depuis un an, elle était installée dans sa belle maison « zum goldenen Kopfe », Grosse Sandgasse, à Francfort.

(f) Sur les difficultés domestiques de Max Brentano. Cf les lettres Sophie à Goethe et à Merck, celles de Frau Rath, celles de Sophie à Crespel dans l'étude de W. Hertz; Bernhard Crespel, Goethes Jugendfreund, 1914.

(g) Fritz, d'abord au service du Wurtemberg, passa ensuite dans l'armée française.

(h) Quelques mois plus tard eut lieu son triste mariage avec le conseiller Möhn.

war auf 3 stunden bey mir — als er auf 2 monate nach München reiste u. wird wenn er zurückgeht länger bleiben — u. dann auch von Ihnen sprechen — wären Sie dann auch da — Graf Savioli lässt Ihnen viel sagen u. nach dem Sonett seines H. Veters fragen — grüssen Sie mir Göthen und wer mich mag — Boden (j) der nun bey Ihnen ist — geben Sie den einschluss ich bitte bald mein lieber freund ! es liegt mir daran, dann es gilt meine Briefe —

[164]

noch einen dank sollen Sie haben — für Ihre ideen, von Philantropium — Sie wissen lieber Wieland — ich habe nichts als einen tact des Herzens über alle gegenstände die mir vorkommen — u — auch dieses gefühl machte mir die grosse machinen zuwieder, die man für das falten u. biegen, der armen guten jugend geschöpfe aufrichtete —

Da Wieland ist ein theil von meinen briefen — sagen Sie mir was darüber ich bitte Sie — soll ichs ausarbeiten das bilderbuch soll ich — Sie sehen doch manchmal die frau Herzogin —

La Roche — seine kinder und ich küssen ihr die Hände — nein — ich bin nicht eifersüchtig — es freut mich dass sie La Roche liebt — der Himmel gebe der Herzogin Louise eine glückliche Stunde — und einen Sohn wie Ihnen. Schreiben Sie mir von Herder und frau — ich bitte — bitte — adieu Wieland ! von Ihrer alten freundin.

Was macht Baron Einsiedel ?

Sophie.

LXVIII

Coblenz. d. 24 merz 1779.

[140]

Lieber Wieland ! wollen Sie so gütig seyn u. den Einschluss doch gleich u. sicher besorgen wollen Sie nach Frankfort durch mama Goethe eine antwort senden — den ich geh mit meinen drey kindern hin — Sie verbinden mich so wie ich hofe Sie zu verbinden , wenn ich Ihnen ein Bild von Julien schike — ich umarme Sie — Ihre Frau Mutter und Kinder — vielleicht schreibe ich Ihnen bald etwas das Sie als Freund von mir freuen wird — immer

Sophie.

LXIX (1)

Coblenz d. 6 april 1780.

[141]

Ihr *Oberon*, Lieber Wieland ist gekommen etlichen recht guten Menschen freude zu geben — La Roche war just an einem bösen hässlichen geschwür im Naken sehr krank, und unnuhtig, seine beste

(1) Reproduit dans Muncker : *Pervonte*, p. 209-211.

(i) Carl devint fonctionnaire prussien ; Franz, qui avait été l'élève de Pfeffel à Colmar, mourut à 23 ans, en 1791. Il devait entrer dans l'administration forestière de Hesse-Darmstadt.

(j) Le franc-maçon notoire, ami de Goethe. Il avait été le conseiller de Sophie pour les Rosaliens Briefe, qu'il édita.

freunde wussten ihm nichts zerstreuendes mehr zu sagen — seine Bücher, und sein Naturalien Cabinet (a) hatten auch ihre reize für ihn verlohren — da kam *Oberon* — eilig bring ich ihn hinauf, la Roche lächelt ihn mit Hofnung eines vergnügens an, lässt mich gleich wieder gehen — und liest — biss kein Buchstabe mehr zu lesen ist — den Abend kommt unser minister von Hohenfeldt (b) dem sucht er diese — jene stelle nach — und erzählt auch mir — und den zweyten tag liest er nochmals ganz — so dass ich ihn erst den vierten bekam — und noch dem minister lassen musste. Nun soll ich Ihnen für das vergnügen danken, das beyde durch *Oberon* genossen. Ihre Jahre sollen so viel, u. so glücklich seyn als die minuten die *Oberon* ihnen beyden gaab. nur eine frage entstund — warum machen die protestanten so oft spottende anspielungen auf Theile der Catolischen Religion —

Oberon gefiel Ihnen doch ?

Sein Bau — der Geist, der in ihm lebt, wie soll das nicht gefallen ! und ich helfe doch auch Souscripenten für die Schöne ausgaabe sammeln, zu deren betrieb ich Sie aufmuntern solle, da die frage mehr aus besorgnis entstanden sey es möchten, die religions artikel Ihrem Buch schaden weil das Catolische Teutschland doch auch viele menschen zählte — aber ich weiss viele Catoliken die im Ernst ärgerliche sachen sagen und schreiben — das ist wahr — man erlaubt sich selbst aber mehr als einem Fremden — *Oberon* hat jede vorsprache in sich — u. in guten köpfen — so weit zwey Männer.

[142]

Mich — lieber Wieland ! freut, der reichthum und die heiterkeit Ihres Geists — der Himmel lass Sie diese güter lange geniessen, und möchte ich die hofnung haben Sie, und Ihre Familie beysamen zu sehen — ich wäre sehr glücklich — wenn ich Sie die liebe würdige Mutter ihrer Kinder die Grossmutter davon, u. das rührende gewüh von Wielands Kinder um mich her sähe, in Weimar wo ich doch die nächste verwandtin von Ihnen allen wäre, u. also auch antheil an Herz und Blut fühlte — es freute mich mehr als ich sagen kan — aber die beste freuden, sind erscheinungen eines ideals — erheben den Geist, machen das Herz wallen und entfliehen, in die Welt des vollkommenen aus der sie herunter steigen, uns einige stunden recht süß recht schön zu machen —

die Herrliche — zerreissende Bilder des 9. und 10. gesangs, die Sie meinem Herzen gönten — habe ich auch — ich kan sagen geherzt

(a) La Roche s'occupait de minéralogie, de géologie, et eut l'occasion de rendre service dans ce domaine à Merck et à Goethe (Cf. Wagner, 1835, I, 372, Loeper, p. 123).

(b) Le baron Philipp Wilibald de Hohenfeld était un ecclésiastique distingué et cultivé qui remplit de hauts emplois dans l'Electorat de Trèves, où, il fut ministre en même temps que La Roche, et, après la chute de ce dernier, donna également sa démission pour offrir au ménage La Roche l'hospitalité de sa maison de Spire. Il fut aussi en relations avec Goethe et Schiller (Cf. A. Bach. Köln. Zeitg., 29 décembre 1923, et 1, 5, 9 janvier 1924). S. La Roche a donné à Hohenfeld le témoignage de sa gratitude dans « Rosaliens Briefe », II, N° 92.

ein Geist voll obermacht — hat Sie das schmerzliche u. süsse der liebe malen machen. dank Wieland ! tausend dank, dass Sie mir es gönten und eigneten —

Göthens Billet (c) — ist seiner u. Ihrer würdig — er hat alles in sich — was durchdringende einsicht fodeit — der Zufall mag ihn, allem ansehen nach gegen mich böß gemacht haben ! — ich bin nur Weib — aber ich werde nie ungerecht — u. nie klein seyn — aber wenn verstanden Sie unter *prophanen* Menschen ? — und wo liegts ? das Klopstok — u. die Stolberge — u. Göthe die alle so glühend zusammen waren nun kalt sind und die Jacobis — Ach Wieland wo liegt das — in Männern voll kentrissen — voll Seele — sagen Sie mirs ich bitte Sie lieber Theurrer Wieland ! wo liegts. Lesen Sie doch, es liegt meinem Herzen daran Lesen Sie, meine Rosalie (d) — *Wieland* soll meine Rosalie lesen, u. die güte haben — *alte* und *neue* güte mir was darüber zu sagen, ich bitte bitte — Herder war meiner Sternheim gut — ich wolte er wär es auch Rosalien — seiner Frau die ich so liebte — der ich anders dargestellt wurde — O Wieland ! was unterschied zwischen Feinheit des gefühls der Seele — die zu verwunden fürchtet — und Feinheit des geists — der nur dolche schleift — adieu Sie alle — mein Fritz — ist Lieutenant, im französischen Regt. Zweibrücken und schiff nach amerika (e) — vogue la galere — sagte der alte Graf. (1).

LXX

Speyer d. 29 mai 1781. [143]

Gestern kam das gerücht von Heidelberg, und Schwezingen. Joseph ! (a) war bey uns ! wir haben Joseph gesehen ! mit alle der edlen Simplicität welche die wahre größe der Seele bezeichnet.

Sein beobachtungsgeist — seine Leutseligkeit und *Thätigkeit* waren um ihn, ein jeder sprach mit dem gefühl von Glück, und einem aussehen voll Stolz von dem vorübergegangenen augenblik wo Er Joseph gesehen hatte.

Ich beneidete jeden, um diesen anblik, weil mich dünkte, ich hätte noch mehr freude gefühlt noch mehr verehrung als andre, weil das bild grosser Hofnungen auf Josephs Seele schon so lang vor mir ist Ich musste mich trösten — habe ich doch den Trajan — den Marc

(1) Sans signature.

(c) 23 mars 1780, Gøthe envoya à Wieland une couronne de laurier pour Oberon. Cf. sa lettre à Merck, 7 avril 1780 (Wagner 1835, I, 229).

(d) Le livre était paru l'année précédente avec une préface de Bode datée du 26 mars. Il en fut rendu compte dans le *Mercur*, mais non pas par Wieland. Cf. Horn, p. 207.

(e) Cf. J. Dresch, *Revue Germanique*, 1920, p. 220.

(a) A l'occasion d'une visite de l'empereur au Palatinat, Sophie écrivit une adresse enthousiaste : « Joseph II nahe bey Speier im jahre 1781 », Wieland, à qui Sophie l'envoya pour *Le Mercur*, ne l'inséra pas (Horn 233 s.). L'adresse parut alors en tirage à part. Le manuscrit envoyé à Wieland se trouve joint à ces lettres.

Aurèle auch nicht gesehen, kenne sie nur aus der geschichte, so wie ich Joseph — durch seine verordnungen kenne. Ich rufte sie alle in mein gedächtnis zurück. Nur wenige Monate ist Er ganz unser Kayser — ganz beherrscher — Vatter — und führer seiner Völker und schon diese reihe schöner und grosser gedanken ausgeführt!

[144] Seegne ihn! Göttliche Vorsicht Erhalte ihn lange — lange Lass ihn die wahre fürstenfreude geniessen — *alles grosse gute* zu thun — wozu du ihm die macht und den Geist gabest — Ich gieng mit diesen gedanken abends elf uhr auf den Einsamen Dhomplatz. zu der beinah zerfallenen Capelle, wo Heinrich des vierten Körper durch unrecht und kumer getödtet noch so viele jahre unbegraben laag Ich war allein, nur der geist der geschichte vergangener Zeiten, und hofnungen, und wünsche für die Zukunft — die auf dir ruhen *Caesar Joseph* waren um mich. Ich konte nicht still fortdenken, ich musste reden —

« übereste! so vieler Kayser der deutschen! fühltet Ihr nicht, das ein würdiger nachfolger Eures throns nicht weit von hier war, und vielleicht die Thürme sah unter denen Eure gebeine ruhen! Rudolph von Habsburg, Fühltest du nicht die nahe gegenwart deines grossen Enkel — und du! heilige asche! des verfolgten Liebenswürdigen Heinrich des vierten, wurdest du nicht bewegt u. erwärmt als Josephs blike auf diese Thürme fielen?

O möchtest du wissen, was Er alles denkt und thut, du würdest in der weisheit und gerechtigkeit seiner handlungen einen reichlichen ersatz all des unrechts sehen, *das dir und deine würde* wiederfahren. »

Ein sanfter Schimmer, drang durch die ritzen der Mauer und die kleinen armen [gitter] der mir so heiligen Capelle, das leise flüstern der Stime eines unsterblichen redete mir zu —

Redliche teutsche Sophie.

LXXI

[145]

d. 31 may 1781.

hier mein bester Wieland ist anstatt einer erzählung, eine durch den gleich darinn beschriebenen Zufall entstandene träumerey (a). Ihre Merkur ist dem Kayser gewidmet — wenn Sie denken das es verdiene zu erscheinen so geben Sie ihm einen Plaz —

La Roche hat mich machen eine abschrift an einen Cabinets Secretair schiken ohne unterschrift u. alles, doch sagt er wenn es im Publicum erscheinen so müsse es jetzt seyn, sonst gienge es wie mit bon mots — die erst lange nach dem anlass dazu ausgebrütet würden —

darf ich Sie bitten — dem H. Bertuch die zwey Exemplar vom don Quischote zu bezahlen, davon ich die fünf ersten theile habe — und sagen Sie mir ich bitte Sie sehr etwas, über die blätgen die Joseph

(a) Cf. lettre 66.

gewidmet sind. man machte mir den vorschlag ich soll meine erzählungen (b) auf Premuneration mit kupfer ausgeben was rathen Sie mir bester ? ich bekenne Ihnen wenn ich so glücklich wäre durch meine feeder dies zu erhalten was ich zu meiner kleidung, und für mich brauche (c) — u. etwas daraus zöge das hinreichte die ausgaabe einer Reise in Ihre gegenden zu machen ohne dass La Roche seine Pension zu hilfe zu nehmen das freute mich — meine kinder haben kein vermögen durch mich wenn ich also nur durch meinen kopf u. Herz etwas sparen helfen könnte so wäre ich sehr glücklich — eine artige Dame sinnt darauf — die Churfürstin v. Pfalz zu bewegen die kosten der kupfer über sich zu nehmen, und als eine teutsche fürstin einer teutschen Frau ihre achtung dadurch zu zeigen ich will sehen was daraus wird — aber ich wünsche zu wissen was Sie darüber denken mein Lieber Freund. adieu — meine Louise ist wieder nach Coblenz mit ihrem Mann (d) — O Wieland ! was kostete mich das ! künftige woche soll mein schöner Carl eine Reise in die Schweiz thun Gükingk war bey uns. Er hat viel von Ihnen gesprochen — und ist uns sehr — recht lieb geworden. adieu Liebe Wielande alle gross u. kleine Eure baase Sophie umarmt euch — (1).

[146]

LXXII

Speyer d. 30 januar 1783.

[147]

Hier theurer Wieland — meine arme... (2) Pomona (a) — Sehen Sie Ihre eigene jüngere Söhne an — und sagen Sie sich, in dem grund Ihrer Seele, was Sie alles thun würden — um diesen Söhnen einiges wohl zu bereiten — und dann denken Sie — so unternahm meine Freundin Sophie — ihre Pomona Ich lege den Brief bey (b) -- welcher ursache ist, dass Sie mehr Ex — bekommen als Sie verlangten, den weil der Mann schon mehrere abonenten hat — und Sie näher bey ihm sind — so mögte ich es — das Geld für die Ex — welche Sie haben lassen Sie durch das Francforter Postamt an mich gehen — so ist es am Leichtesten — adieu Lieber Freund alle Eltern, und kinder meines Wielands adieu (3).

(1) Sans signature.

(2) Illisible.

(3) Sans signature.

(b) Ces nouvelles, écrites pour *Le Mercure*, ont paru ensuite sous le titre de « Moralische Erzählungen ».

(c) La situation matérielle de La Roche, sans être difficile, obligeait Sophie à des restrictions, dont s'accommodait mal sa nature prodigue.

(d) En raison de son mariage avec Möhn, que la mère de Goethe comparait à un diable pour la laideur, et à une bourrique pour la bêtise, Sophie n'était pas sans inquiétude au sujet de sa fille Louise.

(a) « Pomona », une revue pour les femmes et jeunes filles, qui donna à Sophie l'occasion de traiter surtout de questions pédagogiques (Cf. Horn, p. 243).

(b) Pour Bode, qui demeurait le conseiller littéraire de Sophie (Cf. Horn, p. 243).

Speyer d. 4 July 1783.

[149]

[150]

Lieber Wieland ! nun sind 6 volle monate mit Pomona umgegangen. Ich danke Ihnen herzlich für die pflege welche Sie dem geschöpf ange-deyen liessen, und bitte Sie inständig, da ich Sie nicht zu oft mit meinen Briefen plage, mir doch ein paar ganz aufrichtige Zeilen von dem zu schreiben was Ihnen gefiel, und was Sie anders möchten. könnte mir nicht Ihre Sophie was schreiben, das freute mich gar sehr, wenn ich zu vielen briefen, welche mir von einer menge frauenzimmer zukomen, einen von Wielands Tochter hätte, welche gerade in dem alter meiner Lina ist, und also das recht hat, ihre Gedanken über dies zu sagen, was ich von Lina fodere (a). Ihren beyfall mein Freund — den von Ihrer Mutter, und Gattin wünsche ich herzlich noch herzlicher aber, noch einen Tag zu sehen, den ich mit Ihnen verleben könnte, mich dünkt, ich hatte Ihnen noch nie so viel zu sagen als jetzt — den gewiss mit jeden zehen Jahren, wo man die anhöhe des Lebens weiter aufkomt, ändert sich vieles in dem moralischen Gesichtspunkt, mein gröstes Glück ist die Heiterkeit meines gemüts, und die von dem Geist des La Roche der würrlich, mit den zwey brüdern des würdigen H. Statthalters von Dalberg seit 6 wochen abwesend ist, und eine reise durch Holland nach Spaa machte, wo sie den berühmten Graf Artois sehen werden. Sonderbar trefen sich menschen — mein Fritz lebte in den Bädern zu Bourbon, mit Charlotte der Schwester unserer Bondeli, u. La Roche fand in Spaa, die Herzogin von Lerma, die berühmte freundin unserer Gräfin Schall — u. den Engläder Thikness, der die Reise auf Monserat beschrieb, mit der Liebenswürdigen Marchalle de Muy, die ich schon 12 jahr zu sehen wünschte. warum gaben Sie mir nie antwort auf den vorschlag einer Reise nach Paris (b) — die Ihnen so viel vergnügen, und gewiss auch so viel geld eintragen würde — den wer in Teutschland würde nicht Wielands Reise nach Paris kaufen — das ganze nähme 6 — höchstens mit hin u. her reise 8 wochen weg — Sie wären in La Roche, meiner und Baron von Hohenfelds gesellschaft — wohl besorgt und innig geliebt — ich setze Ihre ganze Reisekosten von Weimar und wieder zurück nach Hause auf 40 Louis d'or — mit denen Sie so viel tausend freuden, und Louisdor gewinnen könnten. denken Sie was eine menge neuer von keiner Seele gedachte Bilder, und gedanken in Ihnen entstehen würden. Wir führen im 8br. unsere zwey söhne Carl und Franz — nach Dijon wo sie den winter zubringen werden, und von dort giengen wir nach Paris :

(a) Sophie Wieland, alors âgée de 15 ans, ne répondit pas à cette invitation. Cf. réponse de Wieland, 21 juillet, dans Horn.

(b) Ce voyage à Paris fut différé jusqu'en 1785 ; Sophie l'accomplit alors avec son amie Elisa von Bethmann. Wieland s'abstint pour des raisons de famille et d'économie (Horn, 245 s.).

wollen Sie nicht mit Lieber Vetter! es gäbe artige Texte zu [noter ?] für Ihren genius. adieu und eine umarmung an Ihr ganzes Haus — von Ihrer alten base Sophie.

LXXIV

Speyer d. 23 april 1784.

[151]

Sie wissen nun bester Wieland! dass meine Freude zu nichts wurde — aber Sie haben doch meinen Carl umarmt (a) — und werden das paquet welches der Postwagen von Frankfort an Sie bringt, für den H. Professor Wucherer bewahren, bis er darüber disponirt ich bitte Sie es ist viel daran gelegen, von seinem Hof selbst. —

Wenn mein Fritz (b) zu Ihnen komt — sagen Sie ihm er solle nicht auf Coblenz der graf Moutier (c) kome im May hieher und nach Mannheim — ich umarme mit Trauer alle die Ihrige u. hätte glük, Herzensglük genossen Sie alle, *alle* zu sehen O versagen Sie mir nicht wieder an mich zu schreiben — adieu von Ihrer alten Freundin

Sophie.

LXXV

Speyer d. 9 May 1784.

[153]

Verzeyhen Sie Lieber Wieland! ich werde Ihnen nur mit wenig worten, für Ihre *würklich* au pied de la lettre auserlesenen gedichte danken. Ich rüste mich zu einer Reise in die Scheiz (a), und werde an diese in august eine nach Paris anknüpfen. nach Bern gehe ich nicht, auch nicht nach Neuchatel — den ich habe nicht Stärke genug — weder die Wiege noch das Grab von Julie Bondeli zu sehen — aber Lausanne — den Genfersee — Zürich, und eine Bauer Hütte. will ich sehen — das giebt dann einen artigen contrast — wunder der natur in der Schweiz — wunder der kunst in Frankreich — und davon eine lebhaft gefülte Reisebeschreibung gemacht, auf die ich mich wie ein kind freue welches neue grosse und kleine pupen bekommt — und eine menge Lappen vorrätig hat die puppen darinn zu kleiden — ich habe in Paris nichts zu zeigen, aber viel zu sehen und bin würklich weise genug, mich mehr über dies zu freuen — als ich mich eins freute da man

[154]

(a) Sophie avait projeté un voyage à Weimar avec son fils Carl, qui se rendait à Berlin.

(b) Fritz La Roche avait passé en février, et devait revenir au retour de Berlin. Cf. Horn, 251 s.

(c) Le comte Moutier, ambassadeur français à Coblenz, était lié avec la famille La Roche, et aurait engagé le jeune Fritz à entrer dans l'armée française.

(a) Sur ce voyage en Suisse, cf. « Tagebuch einer Reise durch die Schweiz » Altenburg 1786. Au passage à Colmar, elle visita Pfeffel à qui elle confia son fils Franz, en échange de la fille de Pfeffel Catherine-Marguerite qu'elle ramena à Spire (Cf. Pfeffels Fremdenbuch, éd. par Pfannenschmid, 1892, p. 274). Contrairement à l'intention exprimée ici, elle passa par Berne, et se rendit sur la tombe de Julie.

nach mir sah — Theuer alter Schätzbarster meiner Jugendfreunde ! der Himmel lasse mich noch auch Sie und die Ihrige sehen unsere Stunden werden auch schön seyn, wenn schon meine schwarze Haaie ganz weiss geworden sind — meine Seele ist heitter und mein Herz immer gefühl voll, adieu —

Haben Sie freundschaft für Wucherer ? Er verdient recht sehr. La Roche umarmt Sie — und ich auch aber, ich schliesse noch die Mutter — kinder, und Grossmutter an mein Herz — Himmel gieb mir noch den Tag — wo ich diese Seeligkeit der freundschaft wirklich kosten kan —

Sophie.

APPENDICE

Erster Brief an Georg Jacobi v. S. L. R (1).

Amor an Jacobi

Schon oft vermisste ich die sanfte Sittliche gracie in den werken der schönen Geister dieser Zeiten — aber in den Ihrigen mein edler Liebenswerthe Jacobi niemahls — u. — seitdem ich Ihre Sommerreise Lesen hörte — war ich überzeugt — dass sie nicht nur ihren wohnplaz bey Ihnen genommen — sondern die beständige gefährtin Ihres genie u. begleitterin Ihrer empfindungen geworden ist — Von allen die Ihre werke gelesen hörte ich sagen dass Sie in besonderer gunst bey den Huldgöttinnen stünden. — Viele freuen sich in teutschland an Jacobi mehr als frankreich an Chaulieu zu besitzen — in jeder Linie Ihrer Schriften den Beweis zu finden — wie geschickt die teutsche sprache sey — feine empfindungen auszudrücken — durch die feeder des Jacobi auch die zärtlichste Schattierungen moralischer gemähde mit all ihren abweichungen in ihr bestes Licht zu stellen — von diesem von der grösse Ihrer kenntnisse — von der ganz eigenen Liebenswürdigkeit Ihres genie werden Ihnen schon viele geredt haben — vielleicht aber war ich allein der Zeuge edler empfindungen — die Ihre Sommerreise — in einer guten Mutter u. — ihrer artigen 14 jährig Tochter hervor brachte —

Seit einem jahr habe ich den auftrag die ersten eindrücke der Zärtlichkeit auf das Herz dieses mädchens zu beobachten — u. weil die Person so mich darum bat — gesehen hatte — dass Canonicus Jacobi — Gleim — u. — ein edler würdiger Freund meines theuren Wielands — der Dechant eines Stifts in Francfort ist — die Lieblinge dieses hauses sind — so gab er mir auch einen mantel u. — krägel u. — um

(1) Publiée par Sophie dans «*mein Schreibtisch*, II, 83 s.; le texte publié diffère sensiblement, comme orthographe, ponctuation, vocabulaire et construction de la phrase, de celui que nous reproduisons. Cette lettre est du 9 novembre 1769.

unter der gleichen kleidung der Freunde auch einen Theil des gleichen vertrauens zu erwerben -- der kleine anschlag ist auch gelungen -- denn ich wurde in dem Zimmer aufgestellt wo man die besuche ächter freunde annimmt -- u. wo die Mutter die Tochter unterrichtet u. -- lesen lässt -- da konte ich ohne das mich alle sahen alles bemerken -- da hörte ich Wielanden -- das Genie von Jacobi anpreisen -- u. -- mit dem feurigen eifer seines edlen -- von allem Talenten neidbefreyten Herzens -- die schönste Stellen Ihrer Werke aufsuchen u. -- seinen freunden zeigen -- da hörte ich auch belkagen dass Sie einige monat vor seinem Beruf nach Erfurt Canonicus geworden seyen. -- Er würde sonst alles angewandt haben -- Sie an sich zu ziehen -- weil Sie ganz nach seinem Geist u. Herz wären -- u. -- Er sich von Ihrem umgang viel versprochen hätte. in dieser ecke sahe ich auch die würkungen Ihrer Sommerreise, erst las sie die mutter allein -- ich sah das reine wahre vergnügen -- so ihr ernster geist -- gefühlvolles Herz dabey empfanden u. das sie Ihnen tausend glückliche Stunden für diejenige wünschte welche ihr die durchlesung Ihrer betrachtungen gegeben -- sie setzte sich um die gewöhnliche Stunde an ihren arbeits tisch -- wo bisher ihre blühende Tochter -- bald im Schauplaz der Natur -- bald die Briefe von Sévigné, die werke der Lambert-oder Gesners seine gelesen -- diesmal gab sie ihr das Vermächtnis -- arbeitete fort u. -- horchte auf den ton des mädchens -- der sich bey dem rührenden gemähle so Sie machen bald änderte u. -- den sanften Laut des mitleidens bekam -- mit einem gesicht voll Seele -- sah sie ihre mutter an u. -- sagte -- O wie glücklich ist es von sterbenden armen geseegnet zu werden. bey adelaidens Kuss fragte die Mutter -- was würdest du thun wenn ein tugendhafter mann dir eine solche erzählung machte -- ich liebte ihn -- u. -- küste seine hand die dem armen gutes that eben so herzlich als ich die Ihrige küsse -- aber ich weinte dabey wie jetzt -- würklich flossen Thränen aus ihren schwarzen augen. da sie die hände ihrer mutter küsste -- bey dem vermächtnis das Sie von der armen familie einem frauenzimmer machten -- kam wieder die frage. mein kind würdest du auch gern ein solch Erb annehmen -- ja liebe mama -- ich würde all mein spargeld -- u. meine schöne kleider darauf verwenden -- aber ich glaube es giebt in hiesigem Land keine männer die solche vermächtnisse geben.

nun weinte die mutter da sie ihr Kind umarmte u. sagte -- Gott gebe dass der erste kuss deines munds -- der ausdruk ainer zärtlichen Hochachtung für einen tugendhaften u. edelmüthigen mann seyn möge -- es giebt ihrer mein Kind ich will dir ihn suchen helfen -- u. dir anweisung geben seines vertrauens zu einem solchen vermächtnis würdig zu seyn -- ich habe dir das vergnügen gegeben den Geist desjenigen zu kennen der dieses schrieb -- glaube das ich dir mit freuden die bekantschaft eines mannes schafen werde der so edel wie

dieser denkt — vertraue dich darüber meiner zärtlichen mütterlichen Liebe — u. sage mir wenn Du gute gesinnungen an jemand bemerkst. — während dieser rede weinte das mädchen ganz zärtlich fort u. ihr Herz klopfte von noch verhülten wünschen u. empfindungen für diesen Mann — wovon Jacobi das urbild ist. die Seele der mutter segnete sie für die gelegenheit so Sie gegeben — diese gesinnungen in dem Herzen ihres Kindes zu entfalten — u. — den ungesuchten anlass anboten auf eine feine nicht gebieterische art — das vertrauen ihrer Tochter in diesem punkt zu erhalten — u. — dabey durch schikliche anmerkungen — über Ihre betrachtungen auf der Reise das Herz ihres Kindes — edel u. sanft moralisch in allen vorkommnissen auf dieser Reise durch die Welt zu machen —

Die kenntnis ihres vortrefflichen Herzen überzeugte mich das Ihnen diese wirkung Ihrer arbeit lieber seyn würde als immer die Ehre u. nutzen so Sie davon haben sollen, u. da ich nur die ersten augenblicke zärtlichkeit bey diesem guten kind abzuwarten hatte — u. — sie in den händen ihrer mutter nicht ausarten wird — so gönnen Sie mir irgend ein plätzgen in Ihrem zimmer wo ich Sie moralisch glücklichen Mann — in angenehmen empfindungen bey durchlesung der Briefe Wielands und Ihrer andern würdigen Freunde beobachten oder wann Sie von Tugend u. Gracien beseelt sich hinsetzen u. — für das vergnügen der besten u. edelsten unter den menschen arbeiten — für die so meine mutter die venus urania kennen — u. — in Ihnen ihren Liebling verehren —

2 ter Brief an Jacobi v. S. L. R. (1)

theurer freund meines Wielands, bey Ihnen selbst will ich über die unglückliche ideen der Porcelain fabrique klagen, wo ich den auftrag machte, mir einen schönen niedlichen amor, in einer ehrwürdigen kleidung zu verfertigen, ich wolte durch dieses Bild, den mangel des innerlichen werthls, des kleinen amors ersetzen, den Sie so Edelmüthig aufgenommen haben, diesem neuen Bild wolte ich den Brief mitgeben, der Ihnen für Ihre antwort u. den Segen danken sollte, den Sie gütiger rechtschafener Mann, der Mutter und Tochter gegeben haben, und Herr Wieland sollte es Ihnen überschicken. Mit ungedult erwartete ich das Bild: Es kam, aber meine Hofnung auf seine schönheit, war auf das grausamste getäuscht, dann ein anblick überzeugte mich das an dem ort wo der Liebe so viele feste gefeiert werden, der schöne Sohn der himlischen Venus ganz unbekant seyn müsse, in dem ich nichts als die wiedrige Züge eines amors der gnomen an dem Bilde sahn. Doppelt war mein verdruß, ich musste Ihnen die wachsende figur länger lassen, u. hatte um so viele wochen das vergnügen

versäumt — Sie von der vollkomsten verehrung einer Ihrer freundschaft nicht unwürdigen familie zu versichern, u. mit eigener Hand die zärtliche danksagung zu wiederholen, die ihnen amor in meinen Nahmen für die seelige Stunden, machte, die mir die durchlesung Ihrer Werke gegeben hat ich muss mich hier mit Stolz, aber mit der einzigen art Stolz den mein Herz kennt, auf das Zeugnis berufen so Herr Wieland, meinen Empfindungen u. denkungsart geben wird, ich thue dieses, edeldenkender Jacobi, nicht allein, um der Freude willen die ich haben werde dass ein Mann wie Sie sind, gutes von mir denke, sondern auch deswegen, dass Sie das misvergnügen vermeiden Ihre gute gesinnungen für mich möchten verschwendet seyn. Wieland wird Sie nicht betrügen und ich gerathe bey diesem anlass in die versuchung Ihnen die abschrift einiger Blätter zuzuschicken in welchen der gesellschaftliche theil der Seele des Herrn Wielands geschildert ist, u. worinn Sie auch das Bild des Manns finden werden dessen Nahmen ich trage Wieland hat diese Blätter gelesen. Er will sie aus Bescheidenheit nicht bekant gemacht haben aber Jacobi den er so sehr liebt, zu dessen verehrung er seine Freunde aufmuntert, Jacobi sollte sie sehen, und darinn den beweis des vollkommenen vertrauens finden, welches allezeit die Hochachtung begleitet die ein Herz wie das meinige für einen Mann von Ihrem Verdienste trägt, die Vorsicht erhalte Sie. oft recht oft wünscht dieses

Ihre gehorsame dienerin.

Sophie La Roche.

BIBLIOGRAPHIE

A — ŒUVRES DE SOPHIE LA ROCHE

ROMANS ET CONTES :

Der Eigensinn der Liebe und Freundschaft, eine englische Erzählung, nebst einer kleinen deutschen Liebesgeschichte, aus dem Französischen. Zürich, 1772. (Les caprices de l'amour et de l'amitié, anecdote anglaise, suivie d'une petite anecdote allemande.)

Geschichte des Fräuleins von Sternheim. Von einer Freundin derselben aus Original-Papieren und andern zuverlässigen Quellen gezogen. Hrsg. von C.-M. Wieland. Erster und zweiter Theil, Leipzig, 1771.

Rosaliens Briefe an ihre Freundin Marianne von St., von der Verfasserin des Fräuleins von Sternheim. Altenburg, 1779-1781 (3 Bände).

Rosaliens Briefe an ihre Freundin Marianne von St., IV. Teil. Offenbach, 1791 (paru également sous le titre : *Rosalie und Cleberg auf dem Lande*).

Moralische Erzählungen im Geschmack Marmontels. Dessau, 1782. Neuere Moralische Erzählungen. Altenburg, 1786. (3 des 12 récits avaient paru dans *Pomona : Freunde und Freundinnen aus zwei sehr verschiedenen Jahrhunderten, Die Badbekanntschaft.* Ces 2 récits en éd. séparée, Offenbach, 1789. — *Zu was taugt dem Unglücklichen der Geschmack am Schönen.*)

Moralische Erzählungen. Nachlese zur ersten und zweiten Sammlung. Mannheim und Offenbach, 1787.

Geschichte von Miss Lony und der schöne Bund, von Sophie Witwe von La Roche. Gotha, 1789.

Schönes Bild der Resignation, von Sophie von La Roche, zwei Theile. Leipzig, 1795 u. 1796.

Erscheinungen am See Oneida, mit Kupfern, von Sophie von La Roche, 3 Bände. Leipzig, 1797-1798.

Fanny und Julia, oder die Freundinnen, zwei Theile. Leipzig, 1801-1802.

Liebe-Hütten. Zwei Theile. Leipzig, 1803-1804.

Herbsttage. Leipzig, 1805.

ŒUVRES PÉDAGOGIQUES :

Pomona für Deutschlands Töchter (1783-1784).

Briefe an Lina, ein Buch für junge Frauenzimmer, die ihr Herz und ihren Verstand bilden wollen. I. Lina als Mädchen. Mannheim, 1785; II et III, Lina als Mutter. Leipzig, 1794-1797.

Melusinens Sommerabende, hgg. von C. M. Wieland, mit dem Portrait der Verfasserin. Halle, 1806.

RÉCITS DE VOYAGES OU BIOGRAPHIQUES :

Tagebuch einer Reise durch die Schweiz, von der Verfasserin von Rosaliens Briefen. Altenburg, 1787.

Journal einer Reise durch Frankreich. Altenburg, 1787.

Tagebuch einer Reise durch Holland und England. Offenbach, 1788.

Briefe über Mannheim. Zurich, 1791.

Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise. Offenbach, 1793.

Mein Schreibetisch. An Herrn G. R. P. in D. 2 Bde. Leipzig, 1799.

Reise von Offenbach nach Weimar und Schönebeck im Jahre 1799. Leipzig, 1800. (Également sous le titre : *Schattenrisse abgeschiedener Stunden in Offenbach, Weimar und Schönebeck im Jahre 1799.*)

DIVERS :

Joseph der Zweite nahe bei Speier im Jahre 1781. Speier, 1781.

Sendschreiben über die Wieland- und Gessner-, Schlosser- und Nicolovius-schen Verbindungen. Karlsruhe, 1795.

B — CORRESPONDANCE

Correspondance inédite. (Cf. Wilhelm FREIS, *Deutsche Dichterhandschriften von 1400 bis 1900*).

Les principaux recueils de lettres de Sophie La Roche se trouvent :

Dresden, Landesbibliothek : 13 lettres à Böttiger (1799-1805); 7 lettres à Wieland (1759-1772); 2 lettres à Fritz Jacobi (s. d.);

Weimar, Goethe- und Schiller-Archiv : 36 lettres, dont 14 à Wieland (1773, 1774, 1798-1807). En outre, 170 lettres adressées à S. L. Roche par divers correspondants;

Frankfurt-a.-M., Goethe-Museum : 17 lettres à Frau von Bandemer (1794-1799); 10 lettres à B. Crespel (1775-1778); 3 lettres à Heinse (1795-1798); 3 lettres à Merck (1772-1779); 4 lettres à Sömmering (1794-1805);

Freiburg, Universitäts-Bibliothek : 12 lettres à J. G. Jacobi (1770-1804);

Halberstadt, Gleimhaus : 6 lettres à Gleim (1784-1803);

Kassel, Landes-Bibliothek : 11 lettres à Charlotte von Zanthier (1791-1795);

Marbach, Schiller - National Museum : 12 lettres, dont 2 à Wieland (1800);

München, Staats Bibliothek : 20 lettres à W. H. v. Dalberg (1779-1786);

Münster, Universitäts-Bibliothek : 7 lettres à Sprickmann (1777-1781);

Nürnberg, Germanisches Museum : 15 lettres à Wieland (1772-1803);

Schaffhausen, Stadt-Bibliothek : 17 lettres à Joh. v. Müller (1786-1791);

Zürich, Zentral-Bibliothek : 24 lettres à Lavater (1782-1799); 4 lettres à L. Meister (1787-1789);

- Assenheim, Schlossbuchslg : 353 lettres à la comtesse Élisabeth zu Solms-Laubach (1783-1807); 23 lettres à la comtesse zu Solms-Rödelheim (1784-1799); 32 lettres au comte Volrat zu Solms-Rödelheim (1786-1804).
- Briefe von und an Sophie La Roche aus der Speyerer Zeit. Hgg. von ALBERT BECKER (Schiller und die Pfalz, 1907).
- Lettres inédites de Sophie La Roche, publiées par J. DRESCH. *Revue Germanique* 1920-1921.
- Briefe von Sophie La Roche an Bernhard Crespel, dans Wilhelm HERTZ : Bernhard Crespel, München, 1914.
- Unveröffentlichte Briefe von Sophie La Roche an Charlotte von Gauthier, mitgeteilt von K. RIDDERHOFF. *Schwarzwälder Bote*, 1913 (Unterhaltungsbeilage, 105, 106).
- Briefe von Sophie La Roche an den Prinzen Friedrich von Gotha-Altenburg, mitgeteilt von P. v. EBART. *National-Zeitung* 1912, n° 65.
- Briefe an F. H. Jacobi dans F. H. Jacobis auserlesener Briefwechsel (hgg. v. ROTH). (Cité : ROTH). Leipzig, 1825. — Aus F. H. Jacobis Nachlass, hgg. von Rudolph ZOEPPRITZ, L. 1869.
- Ungedruckte Briefe von und an F. Georg Jacobi, hgg. von E. MARTIN. Strasburg, 1874. Cf. Beiträge zur Geschichte der Brüder Jacobi, v. R. HASSENCAMP (Beiträge zur Geschichte des Niederrheins, IX, Düsseldorf, 1895).
- Briefe an J. H. Merck von Göthe, Herder, Wieland und anderen bedeutenden Zeitgenossen, hgg. v. Karl WAGNER. Darmstadt, 1835.
- Briefe an u. von J. H. Merck, hgg. v. Karl WAGNER. Darmstadt, 1838.
- Une lettre à Nicolai dans DOROW : Denkschriften u. Briefe zur Charakteristik der Welt u. Lit., Berlin, 1838, I, p. 162.
- Une lettre de Sophie La Roche à G. K. Pfeffel, publiée par J. KELLER, *Archiv. f. Litgesch.*, XII, 1884, p. 293.
- Briefe von Sophie La Roche und Elise von der Recke, mitget. v. A. WILLE. *Berliner Tageblatt (Zeitgeist)*, 1912, n° 39.
- Une lettre de Sophie La Roche à Wieland dans *Archiv f. das Stud. der n. Sprachen u. Lit.*, Jhrg. LXV (1911), IV, F. 26. Bd. CXXXVI, p. 318.
- RÖTHE : Über Briefe der Sophie La Roche u. Wieland an die Gräfin von Solms-Laubach. *Sitzungsberichte der Kgl. Akademie d. Wissensch. Phil.-hist. Klasse*, XXXI, 1910.
- A. BECKER, Neues über Sophie La Roche und ihren Speyerer Kreis, *Pfälzisches Museum*, 1909.
- HASSENCAMP : Aus dem Nachlass der Sophie La Roche. *Euphorion* V, 1898.
- Les lettres de Julie Bondeli, publiées par Sophie La Roche dans : *Mein Schreibetisch* II. Cf. Briefe an Sophie La Roche, mitget. v. HASSENCAMP. *Euphorion* IV (1897) et BODEMANN : F. v. Bondeli. Hanover, 1874, et : Die Briefe der Julie Bondeli, hgg. v. Lilli HALLER. *Frauenfeld*, 1930.
- Briefe von und an Gottfried August Bürger, hgg. v. STRODTMANN, 1874.

- Goethes Briefe an Sophie La Roche und Bettina Brentano, hgg. v. LOEPER. Berlin, 1879. Cf. FIELITZ : Goethe u. Sophie La Roche, Archiv. f. Lit.-Gesch. X.
- Briefwechsel zwischen Gleim und Heinse, hgg. v. SCHÜDDEKOPF, 1894 s.
- Ifflands Briefe, hgg. v. L. GEIGER (Schriften zur Theatergeschichte, VI, 1905.
- K. L. v. Knebel. Lit. Nachlass und Briefwechsel, hgg. v. Varnhagen v. Ense u. Th. MUNDT. Leipzig, 1835.
- Briefe von Joh. Heinrich Jung-Stilling an Sophie v. La Roche. Euphorion II, p. 579 ss. (HASSENCAMP).
- Aus alten Briefen : Die Familie La Roche und ihr Freundeskreis. HASSENCAMP (Nord u. Süd, 1895).
- Neue Briefe von Lenz an Sophie La Roche. Euphorion III. (HASSENCAMP.) Cf. Briefe von und an F. M. Lenz, hgg. von FREYE UND STAMMLER, 1918.
- Briefe aus dem Freundeskreise von Goethe, Herder, Höpfner und Merck, hgg. von Karl WAGNER. Leipzig, 1847.
- A. BECKER : Schiller und die Pfalz. (Beiträge zur Heimatkunde der Pfalz, 1907).
- A. NICOLOVIUS : J. J. Schlossers Leben und literarisches Wirken, 1844.
- J. H. WYTENBACH : Auswahl von Briefen berühmter Personen. Trier, 1829.
- Wielands Briefe an Sophie von La Roche, hgg. von Franz HORN. Berlin, 1820. (Cité : Horn). Auswahl denkwürdiger Briefe von C. M. Wieland, hgg. von L. WIELAND, 1815.
- Neue Briefe Wielands vorzüglich an Sophie La Roche, hgg. von HASSENCAMP, 1894 (cité : D. Br.). (Cité : Hassencamp). — 1 lettre de W. à Sophie La Roche, dans Morgenblatt, 1862, p. 223 s. (1772).
- Ausgewählte Briefe von C. M. Wieland an verschiedene Freunde, Zurich, 1815 (Gessner). (Cité : A. Br.).
- E. BODEMANN, Joh. Georg Zimmermann. Hannover, 1878.

DOCUMENTS ET ÉTUDES BIOGRAPHIQUES OU CRITIQUES :

- M. BALLERT, Jarhb. f. die Gesch. v. Elsass-Lothringen, XVII.
- Bettina von ARNIM : Die Günderode (Inselverlag).
- C. A. BÖTTIGER : Lit. Zustände und Zeitgenossen, hgg. von K. W. Böttiger, 1838. Rauners Historisches Taschenbuch, X, 1839.
- Ch. v. STRAMBERG : Denkwürdigkeiten und nützlicher Antiquarius, II. Abt., I. Bd., 1845.
- PFEFFEL, Fremdenbuch, hgg. v. Pfannenschmid, 1892. Cf. Stöber, Alsatia, 1868-72, p. 273 ss.
- J. G. GRUBER, Wielands Leben, 1827.
- B. SEUFFERT, Reliquien von Sophie Brentano (Deutsche Rundschau, 1887).
- J. ZIMMERMANN : J. H. Merck, Seine Umgebung und Zeit. Frankfurt, 1871.

- Aus Herders Nachlass, hgg. v. DÜNTZER u. Gottfried v. HERDER. 1857.
- A. LANGMESSER : J. Sarasin. Zurich, 1899.
- H. BRÄUNING : Über die Heirat der Maximiliane La Roche (Herrigs Archiv. 124, 1910).
- BÖTTIGER : Andenken an Sophie La Roche (N. T. Merkur, 1807).
- W. BURI : Beiträge zu einer Biographie der Verewigten Sophie von La Roche (N. T. Merkur, 1808).
- W. APPEL : Sophie La Roche, Rheinisches Taschenbuch, 1856.
- Ludmilla ASSING : Sophie von La Roche. Berlin, 1859.
- Rudolf ASMUS : G. M. de La Roche, ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung Karlsruhe, 1899.
- E. BODEMANN : Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis. Hanover, 1874.
- K. NEUMANN-STRELA : Sophie La Roche und Wieland. Weimar, 1872.
- Kuno RIDDERHOFF : Sophie La Roche, die Schülerin Richardsons und Rousseaus, Diss. Göttingen, 1896.
- K. RIDDERHOFF : Sophie von La Roche und Wieland, Programm, Hamburg, 1907.
- Adolph BACH : Aus dem Kreise der Sophie La Roche. Köln, 1924.
- Id.*, Neues aus dem Kreise La Roche-Brentano (Euphorion 27), 1926.
- Id.* : Sophie La Roche und ihre Stellung im Geistesleben des 18. Jahrhunderts (Zeitschr. f. Deutschkunde, 40, 1926).
- W. HERTZ : Bernhard Crespel, München, 1914.
- Ludwig F. OETTERDINGER : Chr. M. Wielands Leben und Wirken in Schwaben und in der Schweiz. Heilbronn, 1877.
- Wilhelm SCHERER : Aufsätze über Goethe. Berlin, 1886.
- E. SCHMIDT : Richardson, Rousseau und Goethe. Iena, 1875.
- B. SEUFFERT : Der älteste dichterische Versuch von Sophie Gutermann La Roche (Euphorion XIII, 1906).
- Wilhelm SPICKERNAGEL : Die Geschichte des Fräuleins von Sternheim von Sophie La Roche und Goethes Werther. Diss. Greifswald, 1911.
- O. STEINER : Sophie von La Roche in Schönebeck, Programm. Schönebeck, 1885.
- Chr. TOUAILLON : Der deutsche Frauenroman des 18. Jahrh. Wien u. Leipzig., 1919.
- Werner MILCH : Sophie La Roche, die Grossmutter der Brentanos. Frankfurt-a.-M., 1935.
- Ad. VON HANSTEIN : Die Frauen in der Geschichte des deutschen Geisteslebens des 18. und 19. Jahrhunderts. Leipzig, 1899.

VU :

Le 3 février 1938.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*

J. VENDRYÈS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris

G. ROUSSY.

